

"Camarades,"³⁰

C'est avec honte que j'ai appris les événements d'hier où, dans une rencontre, deux Allemands ont tenu en échec douze partisans. C'est une honte qui rejaillit sur tout notre corps. Tous les partisans sont des volontaires qui sont entrés ici pour aider à la libération de leur patrie; nous ne sommes pas le refuge de gens ayant eu des ennuis chez eux et qui veulent se mettre à l'abri.

Il n'y a ici aucune place pour des lâches ou des gens qui auraient peur de mourir. Vous êtes des soldats de l'intérieur qui avez la même mission de combat que les groupes de parachutistes alliés. Nous devons accomplir notre mission pour prouver à nos alliés que nous sommes dignes de la libération qu'ils nous apportent. Nous ne vous donnons pas des armes pour que vous restiez planqués au fond des camions.

Jusqu'ici je vous avais tous traités en camarades, avec un régime de confiance et sans vous appliquer les rigueurs des règlements militaires. Je suis décidé, à partir de maintenant, à prendre des mesures très sévères contre tout homme qui faillira à sa mission.

J'entends dorénavant que toute mission confiée soit accomplie, quelles que soient les difficultés rencontrées. Tout échec fera l'objet d'un jugement. Tout ordre transmis ou donné par un brigadier doit être exécuté sans que celui-ci ait à en référer à l'autorité supérieure. Je rappelle que toute tentative de fuite en présence de l'ennemi sera punie de mort immédiatement; tout départ du camp sans autorisation est une désertion; toute fuite de renseignements par bavardage ou par lettre est un crime de haute trahison; l'usage de l'alcool et les jeux d'argent sont strictement interdits.

Maintenant, Camarades, c'est à votre amour-propre que je m'adresse. Nous avons tous été fiers d'appartenir à une troupe dont trois anciens avaient mis à Dailly une trentaine de boches en déroute³¹. Vous ressentez maintenant, tout comme moi, la honte de la rencontre d'hier où deux Allemands ont mis en échec douze de nos hommes".

³⁰ Ce texte fut retrouvé dans une malle d'archives où il crouissait, oublié, depuis plus de 40 ans.

³¹ Martial évoque la rencontre de Stan, Lonnie et José avec un détachement allemand à la "Barrière de Gonrioux". Cf pages 301-303.

"Pareille aventure ne doit plus se reproduire; je vous demande de m'en donner l'assurance formelle dans le serment suivant:

Je m'engage sur l'honneur

1- à lutter pour la libération de mon pays de toutes mes forces quels que soient les risques.

2- à prêter mon concours total où, quand et comment il me sera requis

3- à garder le secret absolu quoi qu'il m'arrive".

Tous les maquisards alignés lèvent la main et crient: "Je le jure".

Martial reprend alors: "N'oubliez pas Camarades que le respect de la parole est une des différences essentielles qui existent entre nous et l'ennemi. Se parjurer, c'est se conduire en ennemi et s'exposer à être traité comme tel.

Je tiens à signaler la bonne conduite de Sylvain, Robin, Constant, Carl, Colas et Pinoche dans la rencontre de Neuville. Les autres ne seront remis en expédition que lorsqu'ils auront prouvé qu'ils pensent à viser avant de penser à se coucher. Lorsque mon enquête sera terminée, je vous communiquerai les changements apportés dans la composition des équipes".

Un profond silence suivit la harangue et le serment collectif. Cet épisode laissa un souvenir vivace dans la mémoire des participants. Cinquante ans plus tard, José se revoyait poings crispés, gorge serrée et yeux embués; il se rappelait les réactions similaires des anciens de Virelles et même l'expression d'un feu intérieur chez des bleus galvanisés. Par contre, les "coupables" étaient effondrés; ils se sentaient rejetés d' "el binde". Ils le furent d'ailleurs: le fossé ainsi créé ne se combla qu'à la fin août malgré le désir sincère de ces bleus de se racheter. En effet, les chefs d'équipes ne les sélectionnèrent plus pour des missions périlleuses au cours desquelles la survie des acteurs dépendait de la confiance réciproque de chacun dans les réactions des autres. Les réprouvés durent se contenter de prendre part, dûment encadrés, aux gardes et patrouilles après avoir purgé des corvées punitives. Ils ne furent remis en opération offensive que le 1er septembre pour la phase finale des combats.

Cinquante ans plus tard, on doit s'interroger sur le bien-fondé de cette réaction de rejet. Pour la comprendre, il faut se reporter à l'esprit du groupe en août 44. Il était devenu manichéen: l'environnement humain se divisait en "bons", c'est-à-dire les sympathisants pro-alliés actifs et en "mauvais", collaborateurs de tous poils, entre lesquels flottait un brouillard indéfini formé d'attentistes et de pleutres. Au sein même du maquis, une césure séparait ceux qui s'étaient fondus dans la "bande" et les quelques non-intégrés.

En fait, la fracture de la Neuville-aux-Joûtes ne résultait-elle pas d'une erreur d'estimation: avoir accepté, même pour une opération sans danger apparent, une moitié d'inexpérimentés dans l'équipe? Certains "anciens" n'avaient-ils pas oublié leurs réactions lors du baptême du feu? Existait-il au contraire une différence de pugnacité entre ceux qui étaient entrés en

Résistance dans l'incertitude du sort des armes et ceux dont la vocation ne s'était manifestée qu'au moment où la victoire paraissait inéluctable? Ou bien, étions-nous en présence de différences individuelles génétiques: l'aptitude ou la non-aptitude à l'action violente, souvent ignorée de chacun d'entre nous avant l'épreuve? Le remarquable sang-froid dont de nouvelles recrues firent preuve dès la première opération doit plaider pour l'intervention, du moins partielle, de cet impondérable facteur humain.

LES GRANDS SAFARIS

Nous nous attendions à voir Valentin et Félix apparaître au camp dès la mi-juillet. Le second arriva seul quelques jours plus tard; il était sans nouvelles du premier depuis plus d'une décennie. Nous ignorions tous que, doutant de la fiabilité de notre conseiller militaire Roch (Alias Mr Albert, agent de l'Abwehr), Hotton avait donné ordre à Valentin de couper tout contact avec celui-ci et l'avait envoyé dans le nord de la France pour une importante mission de renseignement demandée par le SOE.

En l'absence de toute instruction nouvelle, Martial réunit le conseil des sages. Tous marquèrent leur accord pour reprendre l'initiative des opérations à la fin de la pseudo-trêve³² de 3 semaines en appliquant le plan concocté en juin avec Valentin: d'abord les locomotives, ensuite les convois militaires routiers lorsque les alliés auraient crevé le front allemand en Normandie. L'échéance du premier août paraissait propice: les réservistes avaient été mobilisés, le charroi augmenté, le stock d'essence partiellement approvisionné. Le démarrage dut être retardé d'un jour, suite à la saisie imprévue à Charleville le 30 juillet du camion Diesel Saure³³ par Pinoche et Camille. Cette prise appréciée nous obligea à constituer une réserve de mazout (31 juillet). De plus, il fallut le 1er août extraire d'une de nos cachettes un lot supplémentaire d'obus de 105 mm. L'emplacement excentrique du camp de Brûly-de-Pesche par rapport aux objectifs ferroviaires imposait le recours aux raids automobiles. L'allongement des distances à parcourir n'était donc pas un handicap; en outre, il était compensé par la possibilité de s'attaquer à des cibles situées dans un large rayon d'action, de travailler de jour, d'emporter un armement lourd susceptible de contrer les ripostes ennemies et d'utiliser sans la fatigue du portage nos obus de 105 mm.

³² Cf page 340.

³³ Cf page 282.

LE DERNIER SABOTAGE DE MARTIAL

Le 1er août, l'atmosphère est électrisée au camp: la BBC vient d'annoncer la percée des Américains à Avranches. Aussi est-ce avec d'autant plus de joie et de fébrilité que nous apprenons dans l'après-midi qu'un train Talbot empruntera la nuit suivante la ligne Vireux/Mariembourg pour apporter son minerai aux hauts-fourneaux de la Sambre. Nous en inférons qu'il sera certainement tracté par au moins une de ces puissantes machines à marchandises dont le sabotage est primordial.

Martial et le staff jubilent: une pareille pièce est digne de la réouverture de la campagne. Pourquoi ne pas rééditer le coup d'Aublain qui avait si bien réussi avec ses faux cheminots, son fanal rouge et ses pétards d'arrêt, se disent Martial, Mickey et Sylvain. L'endroit idoine pour l'embuscade se situerait entre Treignes et Vierves sur un court tronçon où la voie ferrée passe au sud du Viroin. Plan accepté d'emblée. Les trois compères décident de s'adjoindre deux nouveaux: Gus (Georges Dutranoit), ex-membre de l'Armée Belge des Partisans de la région de Charleroi, contrée devenue fort malsaine pour lui, et le Toubib; ils auront l'honneur de porter les obus! Comme deux des participants parlent suffisamment l'anglais, ils peuvent confier à Lonnie, le chauffeur texan du PC le soin de les véhiculer à pied d'oeuvre dans "sa Plymouth".

Le 2 août, vers 1 h du matin, la Plymouth inaugure la "piste Mickey", cette voie forestière reliant la Route des Chômeurs à Regniessart. Trajet aisé parcouru grands phares allumés à travers l'épaisse forêt. La voiture est abandonnée à environ 1 km du site choisi sous la garde de Lonnie et de son FM.

Après s'être fait longtemps désirer, le train Talbot vient s'arrêter réglementairement au fanal rouge. Etonnement de nos faux cheminots qui sont interpellés en allemand par les machinistes. Un coup de torche dans leur direction éclaire deux bustes revêtus de la tunique bleu roi et coiffés de la casquette plate bleue et noire de la Reichbahn. Rigolo! Les maquisards n'imaginaient pas qu'ils auraient l'occasion de faire trotter deux Schleus. Ceux-ci s'entendent baragouiner en wallon, en français puis en mauvais allemand des phrases incompréhensibles d'où il ressort cependant: "Achtung..... Eisenbahn kaput..... Sabotage³⁴". Pendant ces explications traînant à souhait, Mickey et le Toubib, embusqués de l'autre côté de la voie, sont montés à l'assaut de la cabine avec l'habileté de gymnastes bien entraînés et y font irruption les armes à la main. Malgré le bruit de la machine à

³⁴ Traduction: "Attention..... Voie coupée.... Sabotage".

vapeur, les faux cheminots entendent beugler dans la cabine un "Hände hohe!"³⁵ que ne désavouerait pas un feldwebel prussien et voient dans le faisceau de leur torche leurs interlocuteurs se retourner brusquement et optempérer. Les deux Schleus sont maintenant descendus de leur perchoir et se tiennent dos à la machine, les mains sur la tête, coincés entre Martial et Mickey qui a dévalé de la cabine.

Ils se tortillent d'une jambe sur l'autre, visiblement dans leurs petits souliers pourrait-on dire s'ils n'étaient chaussés de larges brodequins. Leur radio et leurs gazettes les ont tellement abreuvés des atrocités commises par les partisans russes, yougoslaves et autres terroristes, qu'ils sont en droit d'envisager leur avenir avec peu de sérénité. Ils paniquent encore davantage lorsque Mickey suivi du Toubib arrive à leur niveau en disant: "Regardez ce que nous avons trouvé là-haut, ces cochons étaient armés" et d'exhiber leurs prises: un joli pistolet Walther 7,65 mm et une carabine Beretta. Martial jette un coup d'oeil sur ces belles pièces et lance à nos deux demi-morts: "Wir danken ihren Führer für diese schöne geschenken!"³⁶ Les schleus veulent alors égrener leur traditionnelle lithanie sur leur opposition personnelle au nazisme. Martial goguenard les coupe: "Genug ! Wir alle wissen dass es unmöglich ist einzigen nazi in ganz Deutschland zu finden"³⁷. Puis leur montrant du bras la voie vers Vierves, il leur gueule: "Nun, mannshaft, heraus, los, schnell!"³⁸ Les deux boches, un instant incrédules, détalent à toutes jambes, martelant le ballast de leurs talons ferrés.

Dès que Sylvain avait identifié les machinistes ennemis dans le faisceau de la torche, il s'était rué vers le fourgon attelé derrière le tender pour maîtriser un éventuel 3ème larron. Précaution sage mais vaine: le fourgon était vide.

Le calme revenu, les corsaires examinent leur prise: une splendide G8, flambant neuve, la peinture noire propre et luisante, les embellages polis; de surcroît une machine de la Reichbahn; cette fois au moins, ce n'est pas notre pauvre SNCB qui fera les frais de l'opération! La G8 dégage une impression de puissance avec ses quatre essieux moteurs, ses roues trapues et ses énormes cylindres; elle peut d'ailleurs tracter une charge de plus de 1000 tonnes. Dommage d'envoyer à la casse une si belle pièce. L'obus amorcé,

³⁵ Traduction: "Haut les mains".

³⁶ Traduction: "Nous remercions votre Führer pour ces jolis cadeaux !"

³⁷ Traduction: "Assez, nous savons tous qu'il est impossible de trouver un seul nazi dans toute l'Allemagne".

³⁸ Traduction: "Maintenant, troufions, foutez-le camp et vite !"

l'équipe s'est réfugiée à l'arrière d'un wagon-talbot derrière le blindage constitué par le minerai et l'épaisseur de la benne. Dégâts classiques: cylindre et tiroir escamotés, bogie arraché, première roue motrice cassée, chaudière criblée hululant de manière sinistre. Petite marche pour rejoindre un Lonnie souriant mais avide de nouvelles: "Did it work?" "Just good to be scrapped now!"³⁹ lui répond-on, avant de lui conter l'aventure.

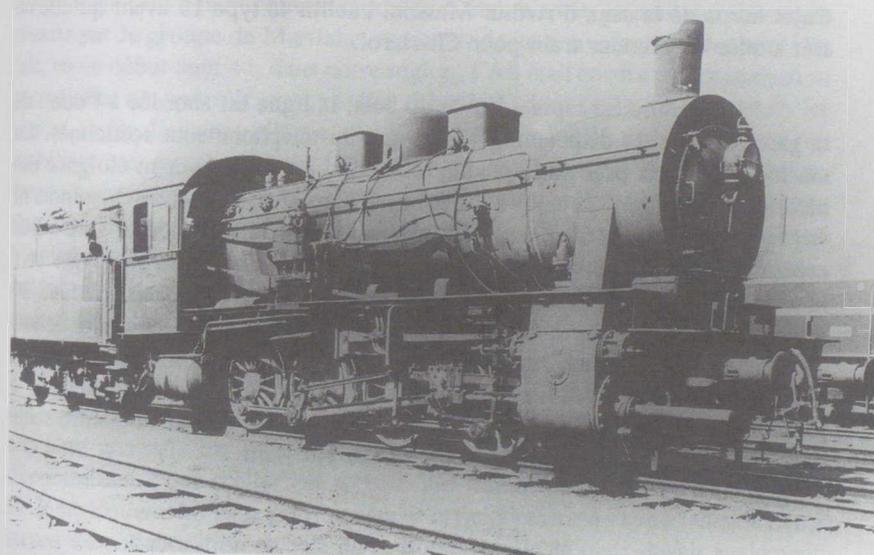


Fig. 23. Locomotive type G 8 prussienne. Identique à celle qui fut sabotée entre Vierves et Treignes le 2 août 44.

Retour sans problème avec un Martial un peu nostalgique, présentant déjà qu'il venait de faire sa dernière apparition sur le terrain et que désormais d'autres tâches lui incomberaient. Dans un maquis à la limite de la saturation et à l'apogée de son organisation, la direction, l'analyse des informations, la préparation des opérations et le contrôle de la campagne le tiendraient dorénavant ainsi que Stan très souvent écarté de l'action directe.

³⁹ Traduction: "Cela a-t-il marché?" - "Juste bonne à mettre à la ferraille".

LA PREMIERE VISITE A TOINE CULOT

Le 4 août, aux premières heures Sylvain, Louis et Carl emmenant deux bleus, Bricole (Alfred Perot) et Colas engagent Ursule (la Marmon) sur "notre" piste de grande randonnée. Sylvain n'est pas un chauffeur très expérimenté, mais se débrouille honorablement sur des voies forestières où il n'a pas à craindre de rencontres dangereuses exigeant une grande maîtrise du volant. Objectif de l'équipe: en gare de Treignes, patrie du célèbre Toine Culot héros de la saga d'Arthur Masson, cueillir la type 15 avant qu'elle ne soit attelée au premier train pour Charleroi.

La voiture est tapie à l'orée du bois; la ligne est abordée à l'ouest de la gare, les fils du dispatching⁴⁰ ainsi que du téléphone sont sectionnés. La machine, à l'arrêt près de la plaque tournante, est suffisamment éloignée des bâtiments de la gare pour que les éclats d'obus n'atteignent ni cheminots ni voyageurs matinaux. Une sentinelle postée devant la sortie de la gare veille cependant à empêcher tout cheminot inconscient du danger de se diriger vers la machine minée. Attente abritée des artificiers après la mise à feu: 30 secondes plus tard, fracas brisant de l'explosion et vrombissement des éclats. Tous courent inspecter le résultat de leur travail: cette fois, en plus des dégâts habituels aux cylindres et aux pistons, l'obus placé transversalement a pratiquement sectionné la chaudière. Retour à la voiture par une autre sente puis arrivée tranquille au camp deux heures plus tard.

PETROLE ET DIPLOMATIE

Les convois se faisaient rares en Thiérache; aux nombreuses réquisitions de locomotives par l'ennemi pour alimenter l'axe Jeumont/Charleroi/Liège/Cologne, il fallait ajouter les destructions de machines par l'aviation alliée tous les jours plus agressive. La concurrence de collègues saboteurs jouait également dans les régions environnantes, notamment: Centre, bassin de Charleroi, Brabant wallon et Condroz.

Nous profitâmes d'un creux dans les informations sur le trafic ferroviaire pour résoudre divers problèmes d'approvisionnement et en particulier compléter notre réserve d'essence. Le 5 août ce fut l'enlèvement d'un camion-citerne ennemi au sortir du dépôt de Montcy-St-Pierre.

⁴⁰ ligne téléphonique propre au chemin de fer et reliant l'une à l'autre les gares d'une même ligne.

L'opération était osée et risquée mais fut menée à bon terme grâce au sang-froid et à la coordination des acteurs⁴¹. Si le véhicule avait été détruit, nous aurions pu considérer l'opération comme un sabotage; il eut été cependant exagéré de transformer 3.000 l d'essence en fumée polluante alors que nous en avions tellement besoin.

Le répit dans le sabotage de locomotives nous permit, comme nous l'avait suggéré Valentin avant son départ de la Thiérache, de prendre contact avec le responsable de l'AS pour le sud de l'Entre-Sambre-et-Meuse. La rencontre entre Martial et lui se déroula non loin d'Aublain dans une atmosphère très cordiale. Max (Commandant Maxime Housiaux), officier d'active était un homme ouvert et jovial; il était bien au courant des sabotages réussis par le groupe de Martial et regrettait de ne pouvoir en faire autant. En fait, en ce début août 44, dans notre région, l'AS était encore une organisation potentielle, on pourrait presque dire théorique, dont seuls fonctionnaient les cadres et les liaisons; elle ne disposait d'aucune unité active et ne devait mobiliser ses membres qu'à l'approche de la libération. Pour les combats censés accompagner celle-ci, elle possédait un important matériel parachuté, dormant au fond de ses dépôts. Cette politique d'inaction totale étonnait Martial: comment l'AS pourrait-elle mener à bien des opérations risquées contre un ennemi aguerrri avec des formations mobilisées à la hâte sans la moindre expérience des combats sur les arrières de l'ennemi? Max acquiesçait, mais ne voulait pas transgresser des ordres formels. Aux termes de l'entente qui intervint entre les deux hommes, l'AS pouvait compter sur nos forces pour exécuter les missions qu'elle nous confierait dans le cadre de son plan général. En revanche, elle nous fournirait du matériel selon ses disponibilités. Pour sceller cet accord, des mitraillettes nous seraient livrées dès le surlendemain. Max pouvait avertir officiellement ses supérieurs de notre accord de collaboration en vue de la libération finale mais devait également les prévenir qu'entre-temps nous continuions notre mission spécifique de harcèlement.

Beaucoup plus important pour la réussite de celle-ci fut le pacte complet de coopération que nous conclûmes le 19 août avec Mr Morin, chef des Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) pour le secteur Rocroi/Signy-le-Petit qui bordait notre zone opérationnelle au sud de la frontière. Par l'intermédiaire de Clément Boulet, responsable de notre réseau pour Cul-des-Sarts, nous étions entrés en contact avec Mr Maire, adjudant des douanes françaises de Regniowez et chef local des FFI. Nous avions eu l'occasion de lui fournir des munitions pour les mousquetons et revolvers de ses douaniers, tous comme lui, membres de la Résistance. L'abondance de nos moyens dut l'impressionner. Il proposa que Martial rencontrât son chef de secteur, Mr Morin. La réunion franco-belge eut lieu le 10 août dans les bois français au

⁴¹ Cf pages 291-293.

sud de Regniowez sous bonne protection de maquisards. Y assistait côté FFI, outre MM Morin et Maire, le "capitaine Abraham", bras droit du premier, chargé de l'action militaire; côté belge, arrivèrent dans la Plymouth conduite par Lonnie, Martial, Stan et Constant munis d'un FM et de mitraillettes de parachutage.

Mr Morin, instituteur de son état était le prototype du Français tel que les étrangers l'imaginent : la cinquantaine, un peu de brioche, le visage rougeaud, la moustache grise, une calvitie débutante protégée par une casquette plate, l'air affable. Sous cet aspect rassurant, se cachait un père tranquille d'une rare efficacité que seule la vivacité du regard trahissait. Il exposa la situation de son secteur. Ses collaborateurs et lui avaient tissé un réseau dense, largement implanté dans les services publics et particulièrement dans la douane et la gendarmerie. Par contre, il n'avait reçu aucun matériel parachuté et n'avait pu mobiliser ni maquis ni corps francs⁴² au grand dam du capitaine Abraham. Il existait ainsi dans le dispositif militaire des FFI ardennaises un vide entre les maquis de la région d'Hirson et la vallée de la Meuse. En effet, après le massacre de Revin⁴³, le "colonel Prims" (futur général de Bolardière) agent parachuté, chef des forces armées du département, avait concentré le gros de celles-ci à l'est de la Meuse, entre le fleuve et le massif de la Croix-Scaille. Il comptait ainsi agir sur les arrières de l'ennemi au cas où ce dernier aurait tenté de défendre les passages de la Meuse. L'absence de corps francs ou de maquis dans le secteur Rocroi/Signy-le-Petit était d'autant plus dommageable qu'il était traversé par deux lignes de chemin de fer reliant Charleville à Hirson.

Martial exposa à son tour le programme d'opérations qui avait été fixé par Londres à son groupe ainsi que les moyens en hommes, armement et charroi dont il disposait pour exécuter les raids à longue distance que la mission impliquait. Après cet échange d'informations, il fut convenu que nous pourrions étendre le plan "Hotton" au secteur français voisin, à charge pour nous d'effectuer les actions que les FFI nous demanderaient. En outre, les antennes de renseignement et de contre-police françaises nous fourniraient le même appui que ceux de nos districts. MM Maire et Clément Boulet assureraient une liaison constante entre les deux réseaux.

⁴² En France, ce terme désignait les équipes d'action dont les agents habitaient leurs domiciles ou des planques isolées à l'inverse des maquisards, vivant par définition en groupes dans les bois.

⁴³ En juin 44, les Allemands surprirent un maquis en voie de mobilisation dans les bois de Revin et massacrèrent une centaine de résistants non armés.

C'était là une occasion inespérée de désenclaver le site de Brûly-de-Pesche trop proche de la frontière, de le remettre au centre d'un terrain d'action balisé au sud par les FFI et de l'étendre désormais sur 2.700 km². En outre, ce théâtre d'opérations plus vaste possédait dans sa zone méridionale non seulement des voies ferrées mais également des axes routiers importants au cas où la retraite ennemie à travers la Champagne se ferait en direction générale nord-est. Enfin, élément majeur pour notre sécurité, les FFI nous offraient un asile pour le cas où une trop forte pression ennemie nous obligerait à une retraite vers l'est; nous nous serions alors intégrés aux maquis français du colonel Prims.

LES PIOCHEURS

Le 9 août, Léopold, chef du District Couvin, nous informe qu'un trafic intermittent a repris sur la ligne Dinant/Hastière/Mariembourg: un train circule à nouveau le matin, un autre parfois l'après-midi.

Le 11 août, une équipe motorisée dirigée par Mickey, composée de Constant, Hubert (Léon Gendarme), Arthur et Bricole, et conduite par le petit Camille est chargée d'intercepter le convoi du matin à la gare de Matagne-la-Petite. L'endroit semble idéal pour le scénario retenu: la gare est isolée; la ligne est bordée au nord par un grand bois propice à une approche discrète. Hélas, les malchances s'accroissent. Une première panne oblige à nettoyer le delco et le carburateur. Ensuite, première crevaison: elles sont fréquentes lorsque la qualité des pneus rechapés laisse à désirer et que l'on circule sur des routes en cailloutis, truffées de clous perdus par les fers des chevaux de trait. La réparation n'accroît guère le premier retard grâce à la disponibilité sur nos voitures d'une roue de secours. Mais hélas, quelques km plus loin, une seconde crevaison! Cette fois il faut empoigner les grandes clefs, sortir la chambre à air de l'enveloppe, coller une pièce sur le trou et regonfler le pneu. Ce n'est pas une petite opération: plus de 200 coups à donner sur une de ces vénérables pompes verticales munies d'une poignée que l'on manie à deux mains, le dos courbé sur l'engin, les mollets l'enserrant et les brodequins posés sur les repose-pieds. Après 3 heures de retards cumulés, nos saboteurs voient passer au loin leur train, alors qu'ils n'ont pas encore atteint le lieu de l'embuscade! Retour au camp penauds et furieux avec échange d'aménités entre les acteurs frustrés et les mécanos.

Second essai le lendemain. Après le franchissement de la barrière de Pesche, l'itinéraire de la Marmon dessine un large demi-cercle de 35 km vers le nord puis l'est jusqu'aux abords de Sart-en-Fagne où il s'infléchit plein sud pour s'enfoncer dans la forêt qui longe la voie ferrée. Arrêt à moins d'un km de celle-ci et mise en place des acteurs.

Aux abords de la gare de Matagne-la-Petite, c'est un matin comme les autres. Les voyageurs bavardent ou font les cent pas sur le quai en attendant "le train", denrée rare à cette époque. Quatre piocheurs de la SNCB, outils sur l'épaule, arrivent en file, venant de l'ouest; ils sont porteurs du brassard du chemin de fer; le plus grand d'entre eux arbore un foulard rouge à pois blancs; un petit est coiffé d'un képi de cheminot. Ils sont assez crasseux; les voyageurs et le chef de gare devinent qu'ils sont au travail depuis tôt le matin. Ils s'arrêtent à l'extrémité du quai, direction Mariembourg, déposent deux sacs de tapisserie à contre-voie et se mettent à rebourrer le ballast sous les traverses avec la sage lenteur de salariés assurés du travail du lendemain. Sur le quai, un dernier voyageur est arrivé: il porte une veste assez ample et garde les mains en poche; il ne s'éloigne guère du bureau de la gare. Après l'abandon de la Marmon, Hubert, son FM sur l'épaule, le sac de chargeurs lui battant la fesse, a piqué droit vers la gare. Il se dissimule dans les derniers buissons bordant le nord de la voie, le FM en batterie: il surveillera particulièrement les voitures de queue dont certains compartiments portent l'affichette bien connue "Nur für Wehrmacht" ("Réservé à la Wehrmacht").

A l'approche du train, le chef de gare a quitté le bureau sans s'apercevoir que le voyageur à l'ample veste s'y infiltre, sort de sa poche une pince coupante, sectionne les fils du dispatching puis revient tranquillement sur le quai.

Le train entre en gare presque à l'heure prévue; les voyageurs s'apprêtent à monter dans les voitures. Au moment où le convoi s'immobilise, les piocheurs lâchent leurs outils et se ruent sur la locomotive. Deux d'entre eux grimpent à la cabine et y neutralisent machiniste et chauffeur sous la "menace" des armes, tandis que les deux autres s'affairent à décrocher la locomotive. En vain: l'attelage est trop tendu. Il faut inviter le machiniste fort coopérant, à effectuer une petite marche arrière; l'attelage détendu est aisément décroché. Les deux manoeuvres ramassent leurs sacs de tapisserie et se hissent à leur tour dans la cabine de même que le voyageur à l'ample veste. Sous l'oeil incrédule puis médusé du chef de gare, la locomotive s'ébranle avec 5 passagers étrangers, pratique interdite par le règlement de la Compagnie de Chimay, propriétaire de la ligne ainsi que du train.

A un kilomètre de la gare, la type 79 est stoppée. Constant et Mickey déposent la charge de 4 kg de mélinite sur le cylindre droit selon les instructions du SOE et mettent feu aux mèches.

Il convient maintenant de détaier prestement. Cela ne pose aucun problème ni pour les 5 maquisards ni pour le chauffeur. Mais pour le machiniste, la course est un calvaire: cet homme d'une cinquantaine d'années, à l'obésité florissante, visiblement peu entraîné à l'exercice, est immédiatement à bout de souffle. Le malheureux tente de s'arrêter tous les

mètres et ne cesse d'émettre des onomatopées imitant le bruit de sa locomotive. Tout en le soutenant et en le poussant, Mickey dit à Constant: "Pour moi, il ne sait plus s'il est un être humain ou une machine à vapeur!" Ce n'est qu'après avoir gagné l'abri prévu que nos amis comprennent enfin le sens des onomatopées: "Je n'en peux plus, je n'en peux plus", ne cessait de répéter notre brave obèse.

Dans le train immobilisé, les fenêtres s'ornent progressivement de grappes de têtes interloquées sauf celle de notre courrier Pompon qui a reconnu les piocheurs. Deux minutes plus tard, une violente explosion et une projection tous azimuts de débris de machine au milieu d'un nuage de vapeur forcent les voyageurs à se rendre à l'évidence: l'Armée Blanche a de nouveau frappé; le voyage s'achèvera à pied. Hormis pour Pompon dont le vélo se trouvait dans le fourgon.

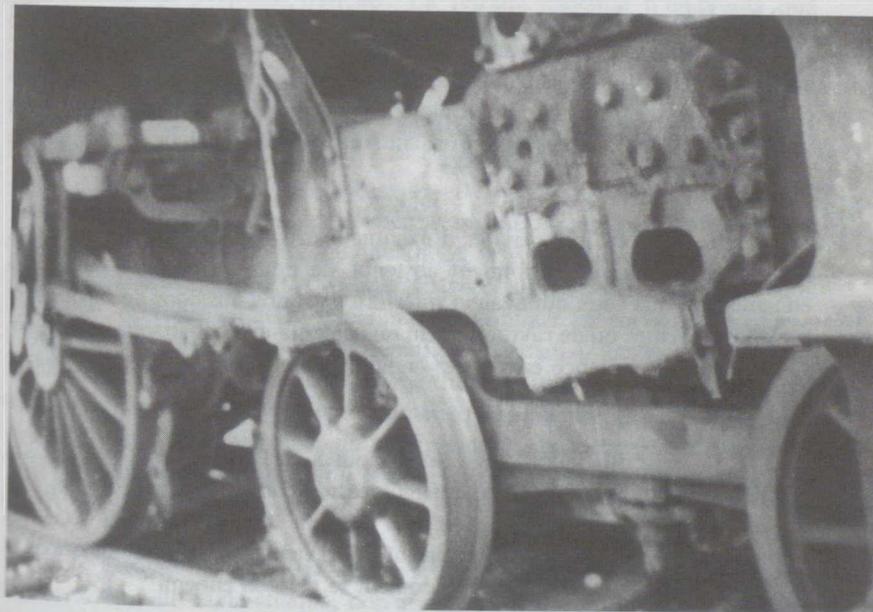


Fig. 24. Locomotive type 79, privé notamment de son cylindre droit par 4 kg de mélinite à Matagne-la-Petite le 12 août 44.

Les saboteurs retrouvèrent leur voiture gardée par Hubert et rentrèrent au camp par notre piste de grande randonnée.

Quant à la type 79, train avant bloqué, elle dut être traînée péniblement jusqu'à Chimay, en enduisant continuellement les rails d'huile tout au long du parcours. Huit mois plus tard, elle put y être photographiée dans l'état où l'avait laissée l'attentat.

EN ROUTE POUR LA DERNIERE PHASE

Nous n'avions évidemment pas fixé de date pour déclencher le second volet du programme "Hotton": les attaques contre le trafic routier ennemi. Nous dépendions de la tournure de la bataille de France dont nous suivions les péripéties plusieurs fois par jour grâce à l'écoute des communiqués de la BBC sur nos récepteurs parachutés. Dès le 10 août, il parut probable que les Allemands échoueraient dans leur tentative désespérée de couper à Mortain le couloir d'Avranches par lequel les Américains s'étaient engouffrés en Bretagne et dans le Maine. Cette approche de la délivrance modifiait de jour en jour la mentalité des maquisards: on sentait monter le besoin de violence chez nombre d'entre eux. Ils voulaient venger quatre années de répression sanglante contre notre réseau en faisant souffrir dans sa chair l'occupant... le boche... le nazi... le schleu.

Jusqu'alors, pour éviter d'éventuelles représailles sur la population, nous nous étions volontairement abstenus de nous en prendre aux soldats ennemis; hormis ceux qui avaient interféré dans nos missions de sabotage, de transport d'armes ou de ravitaillement ou ceux qui avaient attaqué nos maquis. L'exutoire à la violence envers les ennemis s'était limité à la suppression de ses policiers et de ses valets.

La mitraillade survenue le 10 août à la Barrière de Gonriex était d'ailleurs symptomatique de ce changement de comportement. En effet, Stan et son équipe, retour de mission, auraient pu se dérouter et éviter l'engagement. Au contraire, réalisant les avantages de leur situation, ils avaient opté pour massacrer délibérément le peloton ennemi⁴⁴.

Le frein à la violence fut officiellement levé le 14 août. Deux événements majeurs s'étaient produits en cette mémorable journée: d'une part au nord, les armées américaines avaient conquis Argentan coïncant la 7ème

⁴⁴ Cf pages 301-303.

armée allemande dans la fameuse poche de Falaise tandis que plus au sud, elles fonçaient vers la Seine; d'autre part le général De Gaulle avait appelé les Français au soulèvement national contre l'occupant. Cet appel avait profondément vibré dans un milieu aussi gaulliste que notre maquis.

Cette fois, il ne s'agissait plus uniquement de détruire du matériel mais de faire régner l'insécurité voire de créer la pagaille sur les axes routiers empruntés par l'ennemi par l'attaque de véhicules isolés ou de petits convois. Pour atteindre cet objectif, nos opérations devaient être les plus meurtrières possibles pour obliger l'ennemi à réagir. Elles devaient l'inciter à suspendre le trafic de véhicules isolés dans les zones infestées; à bloquer ceux-ci le temps de former des convois escortés par des forces de sécurité; à faire patrouiller ces zones par des troupes détournées de leur mission initiale; à dévier éventuellement le trafic sur des itinéraires paraissant moins dangereux, mais qui, à leur tour, seraient infestés grâce à la mobilité de nos équipes.

Notre action bénéficia largement du pacte de coopération avec les FFI. En effet, dans la seconde quinzaine d'août 44, les principaux axes utilisés par la Wehrmacht furent la route de la Meuse Charleville/Givet et les voies convergeant vers celle-ci au départ d'Hirson, de Montcornet et de Rethel, toutes situées en territoire français. La retraite ennemie n'emprunta que tardivement les routes belges Momignies/Chimay/Givet, Chimay/Beaumont et Rocroi/Couvin.

Nous utilisâmes 2 méthodes s'apparentant à celles de la chasse: l'affût et la traque.

En termes militaires, la première s'appelle embuscade. Dans ce genre d'opération, les tirs d'armes automatiques (FM ou mitrailleuses légères) devaient être déclenchés à très faible distance afin d'obtenir un maximum d'efficacité, de créer un effet de panique et d'obliger les survivants à fuir et à se disperser dans la minute consécutive à l'attaque. Le revers de cette tactique était d'imposer un décrochage fulgurant pour éviter la réaction secondaire d'un ennemi très souvent supérieur en nombre. En principe, il ne devait pas y avoir combat: dans notre expérience, son occurrence a toujours traduit soit une sous-estimation du risque, soit l'interférence de facteurs non prévus.

La seconde méthode -la traque- est en termes militaires une attaque-surprise, c'est-à-dire une attaque, non détectable de l'objectif, qui se mue en une agression brève et violente. Nous la réalisâmes en patrouillant les grandes routes utilisées par l'ennemi à l'aide de voitures civiles d'apparence inoffensive. Le risque de cette technique était l'identification du corsaire, son signalement aux forces ennemies environnantes et l'inversion des rôles, le chasseur devenant gibier.

* * *

Début modeste: une information des FFI signale un trafic important sur la route Rethel/Charleville dans la journée du 15 août 44. Le lendemain, Grand-Père chargé de l'opération choisit ses coéquipiers : Hubert, un de ses brigadiers, Bricole et Dédé (André Marique). Equipement: un FM, une mitrailleuse Marlin, 2 mousquetons, des pistolets, des obus de 75 mm à mise à feu par mèche. Tom conduira une des tractions avant Citroën. Par des routes vicinales désertes, l'équipe gagne la forêt de Froidmont, près de Launois-s-Vence, 50 km au sud de Brûly-de-Pesche. La voiture est dissimulée dans la forêt à moins d'un km du site de l'embuscade: le sommet d'une côte où la vue est bien dégagée sur la route distante d'une dizaine de mètres. Longue attente car le trafic renseigné, dense la veille, s'est pratiquement tari. Au bout d'une heure, un camion ennemi grimpa la côte s'engage dans le champ de tir. Une rafale de FM tirée par Grand-Père éclate le pare-brise pendant que ses coéquipiers prennent la benne pour cible. Le camion s'arrête, recule quelques dizaines de mètres et s'immobilise au fossé. De la benne, jaillit un Allemand qui plonge dans les bois malgré une rafale de FM tirée dans sa direction. Les maquisards approchent du véhicule, le doigt sur la détente. Dans la cabine, le conducteur et le convoyeur morts gisent sur la banquette; à leurs côtés, une femme le visage ensanglanté vocifère en français des invectives à l'adresse des agresseurs; il n'y a plus de Schleus dans une benne bourrée de bouteilles d'alcools et de liqueurs, fruit d'un pillage! La femme, une Française retournant en Allemagne n'est que superficiellement atteinte par des éclats de verre. Grand-Père la réduit vertement au silence: "Il faut être folle ou fiefcée collaboratrice pour voyager dans un camion militaire boche en ce moment! Ouste, foutez le camp".

Un obus de 75 mm détruit alors contenant et contenu. Tant de bons spiritueux français envoyés au caniveau: "encore quelques-unes que les Prussiens n'auront pas" comme disaient nos grands-parents. L'équipe rentre au camp sans encombre mais peu satisfaite du résultat de son raid.

LE DOUBLÉ DU 17 AOUT

La fourgonnette grise s'arrête en face de la gare de Boulzicourt. Un homme jeune, pantalon droit retroussé sur des bottes de cuir, veston ample mais boutonné, en descend. Il entre dans la gare, cherche du regard le tableau des horaires et le consulte. Il s'approche alors du guichet:

- "Le train de 16h35 en direction de Rethel circule-t-il aujourd'hui?"
- "Oui", répond le préposé, "mais il a une heure de retard et ne dépassera pas Launois car, au-delà, la ligne est coupée."
- "Ah c'est ennuyeux, je vais être en retard!"
- "Alors? Je vous donne un ticket?"
- "Non merci, j'arriverais trop tard. Merci encore."

Roland, car notre homme c'est lui, regagne alors la fourgonnette, l'oeil allumé. Le reste de l'équipe connaît la signification de ce regard. Les questions fusent. La réponse les coupe.

- "Tout va bien, très bien même. Un train passe dans une heure en direction de Rethel. La gare suivante, c'est quoi?"
- "Guignicourt", lui répond Pinoche.
- "Tu vois un endroit où nous pourrions planquer la Ford et attendre le train après Guignicourt "
- "Oui, avant Poix-Terron, il y a un chemin de campagne qui passe sous le pont du chemin de fer, au-delà duquel un bosquet longe la voie. On devrait pouvoir y camoufler la voiture."
- "C'est très bien", intervient José, "mais comment va-t-on arrêter ton train? On n'a rien avec nous; ni pétard d'arrêt, ni fanal de détresse, ni déguisement de cheminot, ni pioche comme à Matagne-la-Petite. Il va falloir se mettre au milieu de la voie et faire de grands gestes et surtout prier St Michel!"
- "Ne t'inquiète pas José; j'ai un plan. Je vous l'exposerai dès que nous aurons exploré les lieux. Avec du culot, cela devrait marcher. Allez Pinoche, roule, direction le chemin sous le pont."

Le laconisme de Roland n'a visiblement pas satisfait la curiosité de l'équipe, mais il reste muet pendant le trajet.

L'examen des lieux est favorable: la fourgonnette et les hommes peuvent se planquer à quelques mètres de la voie, à l'abri des regards indiscrets. De l'endroit choisi, ils verront arriver le train et pourront intervenir au moment voulu. Roland dévoile alors son plan et explique à chacun le rôle qui lui revient. Accord général mais enthousiasme mitigé chez certains car la réussite, une fois de plus, nécessitera de l'audace.

Tout ce petit monde rejoint la Ford: demi-tour vers Guignicourt. Pendant le trajet, Roland repense au briefing qu'il a eu avec Martial avant le départ du camp ...

- "D'après les renseignements des FFI que je viens de recevoir, il est possible qu'un train circule cet après-midi sur la ligne Charleville/Rethel. Il semblerait qu'il soit très important de le stopper. Nous n'avons pas le temps d'envoyer une reconnaissance motocycliste

pour repérer les endroits propices. Contrôle les renseignements sur place; inspecte le premier tronçon Charleville/Poix-Terron et choisit ton terrain. Si l'information s'avère inexacte rabattez-vous sur le charroi ennemi. Allez et bonne chasse !"

La chasse, c'est ce que Roland préfère; cela stimule son imagination, exige des décisions rapides et des exécutions parfaites. Les instructions trop précises sont parfois difficiles à respecter en raison d'impondérables. Et puis, avec l'émulation qui règne entre les différentes équipes, "l'opération" doit être un franc succès. Il ne faudrait pas s'entendre dire avec condescendance au retour au camp: "Beuh ! Ca n'est pas mal mais cela ne vaut pas telle affaire!"

Arrivé devant la gare de Guignicourt, Roland confie à José la responsabilité de l'équipe et dit: "N'oubliez pas que la réussite dépend du respect scrupuleux du plan; je compte sur vous." La fourgonnette repart vers le bosquet et Roland, resté seul, entre dans la gare. Même scénario qu'à Boulzicourt mais cette fois il achète un ticket. Il faut bien verser son obole pour payer à la SNCF les dégâts qu'on va lui faire subir.

- "Il y a une demi-heure d'attente" dit le guichetier.

Roland hausse les épaules comme un homme résigné aux aléas des voyages en chemin de fer en cet août 44. Sur le quai, il fait les cent pas apparemment indifférent à tout malgré l'excitation intérieure due à l'attente du train qu'il convoite presque avec gourmandise, mais méchamment sur ses gardes, la main gauche ne s'écartant jamais bien loin de la ceinture où il cache son Mauser, les paupières mi-closes pour dissimuler les regards furtifs dont il balaie le site. En d'autres temps, son accoutrement eut attiré l'attention, mais en cette fin d'occupation, les gens se vêtaient des nippes encore disponibles.

Le train apparaît enfin. Roland se place nonchalamment à l'endroit où il estime que la locomotive s'arrêtera. Le convoi ralentit; notre homme reculant de quelques pas se maintient à hauteur de la cabine de la machine. Dès que le chuintement dû au relâchement des freins a cessé, d'un sifflement entre les dents, il attire l'attention du machiniste. Entr'ouvrant son veston, il lui expose ses arguments. Il faut reconnaître que pour un profane, le pistolet Mauser 7,63 mm avec son long canon et son magasin devant le pontet ressemble furieusement à un pistolet-mitrailleur et incite l'interpellé au dialogue. Roland accroche alors ses index et les décroche. Puis du pouce droit montre l'arrière du tender. C'est parlant. Le machiniste lance un regard interrogateur et demande: "FFI?" Roland répond d'un bref mouvement de la tête. Le cheminot descend de son perchoir et gagne l'arrière du tender où il décroche le reste du convoi.

Roland admire sa prise. Vue du quai, elle paraît monstrueuse avec ses écrans lève-fumée sur l'avant de la chaudière, son bogie à quatre roues, ses six énormes roues motrices et un tender à deux bogies qui n'en finit pas ... Curieux, en plus des voitures de voyageurs, le train comporte des wagons de marchandises et ... une grue! Il faudra éclaircir ce mystère.

Un nouveau chuintement l'avertit que la locomotive est dételée. Le machiniste et le "bandit" grimpent sur la plate-forme. Ordre laconique: "En route jusqu'au pont". L'équipage fait preuve de compréhension et même de collaboration. Ce n'est pas étonnant: la majorité des cheminots soutiennent "Résistance-Fer", mais enfin personne n'a jamais empêché un "maréchaliste" bon teint de conduire une locomotive et éventuellement d'essayer d'assommer un terroriste d'un coup de pelle.

Le machiniste manoeuvre les leviers d'admission de vapeur: la machine s'ébranle. Roland se penche en arrière sans quitter l'équipage des yeux, il jette un rapide coup d'oeil sur le quai. Alerté par la manoeuvre et les bruits de freins désaccouplés, le chef de gare s'est approché de la machine et assiste à son démarrage avec stupeur: on dirait qu'il vient d'avalier son sifflet. Pour le reste, les voyageurs semblent n'avoir rien compris.

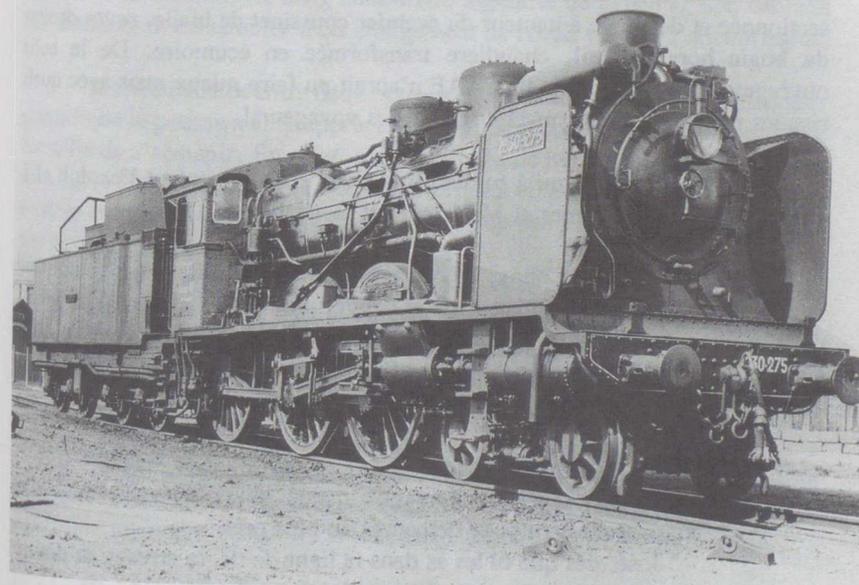


Fig. 25. Locomotive française type 230.000, identique à celle qui fut saboté le 17 août 44 à Guignicourt.

- "C'est quoi le wagon-grue que vous tiriez?" demande Roland.
- "Ben", répond le chauffeur, "c'est pour relever la machine que vous avez sabotée hier à Launois; nous remorquions tout l'équipement de dépannage." Roland comprend maintenant le message sibyllin transmis ce matin par les FFI.

Environ deux km plus loin, le machiniste arrête son monstre sur le pont. Les membres de l'équipe ont suivi toute l'opération depuis leur observatoire. Ils sortent du couvert toutes armes dehors, l'air terrible. Roland invite les deux cheminots à quitter rapidement les lieux, vu le danger de l'explosion qui va suivre. Pinoche, voulant se faire reconnaître comme compatriote, traduit l'ordre de Roland en argot: "Caletz et fissa!" José est à pied d'oeuvre à l'avant droit de la machine, un obus de 105 mm dans les bras. Avec Roland, il examine l'énorme cylindre brûlant. Ensemble, ils découvrent entre cet imposant élément et le châssis, le logement idoine pour y déposer avec précaution le bébé de 15 kg. Allumage classique de la double mèche bickford, contrôle de l'ignition, retraite rapide sous le pont puis attente interminable de vingt secondes, les paumes plaquées sur les oreilles, la bouche entrouverte pour équilibrer l'onde de choc.

Fracas de l'explosion, vrombissements des éclats. Pour apprécier les dégâts toute l'équipe se précipite sur la carcasse fumante, sifflante et perdant sa vapeur de tous côtés: cylindre et tiroir droits arrachés, tige du piston sectionnée et dessertie à hauteur du premier coussinet de bielle, roues droites du bogie hors du rail, chaudière transformée en écumoire. De la belle ouvrage; un "mustang" de l'USAAF n'aurait pu faire mieux mais avec quels risques mortels pour les machinistes et les voyageurs!

Il ne reste plus qu'à rejoindre la Ford en commentant l'exploit et à chercher d'autres victimes si Mars leur est favorable.

Entre Cliron et Lonny, ils rattrapent un camion allemand, remontant vers le Nord, bourré de soldats assis et debout: une de ces cibles qu'un guide de tourisme gratifierait de la mention "mérite un détour". Les pauvres, être sur la trajectoire de chasseurs surgonflés par leur récent succès, ce n'est vraiment pas "un morceau de chance" comme disent nos amis anglais⁴⁵.

La décision est instantanée:

- "Pinoche, tu leur fais une queue de poisson et tu freines vigoureusement pour demeurer au plus près."
- " José, dès que tu les as dans ta ligne de tir, tu arroses au-dessus du capot et tu y vas de 3 ou 4 chargeurs."
- "Tony, sois prêt avec les chargeurs de réserve, ça doit suivre."

⁴⁵ traduction littérale de: a piece of chance.

Quant à Roland, Mauser au poing, il a commencé à tirer dès le début de la manoeuvre de dépassement.

Tout s'exécute comme à la parade. Dès la première rafale dans le pare-brise, le camion quitte la route, percute un arbre sur lequel il s'emboutit et pivote présentant un travers de 45°; la fourgonnette bloque et s'arrête à une quinzaine de mètres devant lui. De l'arrière de la Ford, le FM calé sur la base de la meurtrière, José entame un tir de destruction; il balaie méthodiquement la cible de la cabine à l'arceau arrière de la benne; les chargeurs se succèdent. A pareille distance, aucun des 150 projectiles n'a dû manquer l'objectif.

A l'intérieur de la fourgonnette, l'atmosphère n'est pas à proprement parler écologique: les trois mètres cubes de l'habitacle en tôle, complètement clos, servent de caisse de résonance au martèlement des détonations; les douilles violemment éjectées rebondissent en cascade sur la paroi latérale; chaque ouverture de la culasse introduit une bouffée de gaz délétère. Heureusement, après une vingtaine de secondes, le tir s'arrête.

Le camion offre un spectacle de dévastation. Sous la violence du choc initial, le pare-choc et le radiateur se sont littéralement enroulés autour de l'arbre; le capot a disparu, le pare-brise s'est volatilisé, le châssis est tordu; depuis l'avant jusqu'à l'arrière de la benne, la base de la bâche est découpée comme par un pointillé. Aucun signe de vie ni à l'intérieur de la cabine, ni à l'arrière du camion. Le sang commence à goutter de la benne; son contenu doit diablement ressembler à un chargement de rosbif passé à l'attendrisseur.

Roland balance entre deux options contradictoires: une curiosité quasi-scientifique le pousse à aller apprécier le résultat du carnage, mais la prudence conseille de s'abstenir. En effet, qu'une espèce de Maure sanglant se traînant au bord de la benne, étreigne encore un pistolet et le visiteur risque de ne pas avoir la chance du général Hugo. Ce serait trop con de se faire descendre par une si belle soirée d'été.

La méditation ne dure d'ailleurs qu'un instant:

- "José, combien te reste-t-il de chargeurs pleins?"
- "Aucun", répond José avec enthousiasme et jubilation, "tout y a passé là m'fi !"

Devant cette situation, non seulement le retour immédiat au camp s'impose, mais encore faudra-t-il regarnir quelques chargeurs pendant le trajet: une mauvaise rencontre n'est jamais exclue.

"Bah", conclut Roland, "pour la prochaine nous partirons avec deux FM et on raflera tous les chargeurs; enfin ... j'en parlerai à Martial."

L'arrivée de la Ford au camp créa l'usuelle agglutination des maquisards en repos autour des amis revenant d'opérations. Martial entraîna Roland vers le PC et, souriant, lui dit "Rien qu'à voir vos mines, mission réussie et ne déparant probablement pas notre tableau de chasse! Raconte." Et Roland bascula son chapeau vers l'occiput, prit un air malicieux et débute ainsi: "La fourgonnette grise s'arrêta en face de la gare de Boulzicourt ...

EN BORD DE MEUSE UN 18 AOUT

Le site de l'embuscade correspond aux indications de la carte d'état-major: une prairie en pente douce, sorte de minuscule clairière d'une quarantaine de mètres de long sur dix de large, se terminant par un talus herbeux, borde la route nationale Fumay/Givet sur son côté ouest, c'est-à-dire vers les Hauts-de-Meuse. En face, au nord et au sud de cet espace le taillis très dense enserrant la route dévale vers le fleuve; à l'est, la déclivité boisée se prolonge jusqu'à la Meuse. Au sud, en direction de Fépin distant de 2 km, la vue sur la route est dégagée sur une petite centaine de mètres.

Ainsi que les agents de notre réseau à Oignies l'avaient signalé, le trafic militaire ennemi battant en retraite vers le nord est assez important. Heureusement pour notre projet, il est intermittent. Entre deux convois, Sylvain, Arthur et Bill (Willy Ghislain) déposent rapidement au pied du talus bordant la route deux obus de 105 mm à quelques mètres l'un de l'autre, les relie par du cordeau détonant, les camouflent par quelques poignées de hautes herbes puis déroulent le fil électrique de mise à feu à travers la prairie. L'équipe se répartit dans les fourrés le long de la lisière; le talus les protégera des éclats d'obus. Sylvain se place au centre, la batterie de piles à la main, Bill et Lonnie, notre Texan, à sa gauche, Martin à sa droite; Arthur se glisse de l'autre côté de la route, au débouché d'un large tube d'écoulement où il pourra se blottir; de sa position, il jouit d'une bonne vue sur la position des obus.

Après une demi-heure d'attente, une voiture de commandement isolée passe rapidement devant la prairie. Immédiatement après, premier coup de sifflet: Bill annonce une proie. Un bruit de moteurs; deux camions de troupes apparaissent à l'extrémité sud de la clairière. Second coup de sifflet: Arthur signale que le camion de tête parvient à hauteur des obus. Sylvain met le contact. Puissante déflagration: un nuage de fumée jaune-verdâtre enveloppe la route et masque la scène. Aussitôt l'équipe sort des fourrés et plonge sur la route. Martin l'atteint le premier, le FM à la hanche. Lorsque la fumée commence à se dissiper, il découvre sa situation aventureuse: il n'est qu'à deux mètres du camion de tête projeté au fossé et criblé d'éclats; sur le toit, il aperçoit un guetteur mort recroquevillé sur lui-même. En un éclair, il

entrevoit le second camion dont l'avant paraît touché mais ne peut y jeter qu'un regard furtif; entre les 2 camions, couché sur la route un Schleu le vise avec un pistolet. Une courte rafale de FM le débarrasse du gêneur. A côté de lui, claque un coup de fusil: Arthur en le rejoignant vient d'abattre un autre Allemand, tapi derrière une roue, qui mettait Martin en joue. Les deux maquisards tirent et mitraillent les ennemis qui jaillissent du camion et s'égaillent dans les taillis en contre-bas de la route en beuglant: "Amerikanische soldaten!"⁴⁶ Soudain Arthur et Martin réalisent que la mitrailleuse sud n'est pas entrée en action contre le second camion, mais qu'au contraire, une rafale de mitrailleuse et quelques coups de fusils proviennent de la lisière du taillis. Une seule solution: regagner prestement le couvert.

Au sud de la clairière, la situation s'était en effet compliquée. Lonnie s'était également porté vers la route avec sa mitrailleuse Hotchkis et avait ouvert le feu sur le second véhicule mais dès la première cartouche, l'arme s'était enrayée: une classique "double introduction"⁴⁷, la terreur des mitrailleurs dans les combats rapprochés. Notre Texan avait alors empoigné sa pièce et avait couru jusqu'au taillis pour débloquer l'arme hors de la vue de l'ennemi: enlever le tambour de 150 cartouches, vider la culasse, replacer le tambour et réarmer.

Oui mais! Un second convoi de 4 camions de troupes suivait le premier. En un instant, le commandant ennemi comprend la situation et stoppe ses véhicules à 50 mètres de l'embuscade. Un flot de soldats en jaillissent et grimpent dans le taillis pour couper la retraite aux assaillants. La seule particularité à laquelle ce chef n'a pas songé: la densité du jeune taillis dans lequel il est quasi impossible de manoeuvrer et où la vue dépasse rarement deux mètres. Une mortelle partie de Colin-Maillard s'engage entre maquisards remontant vers les Hauts-de-Meuse et Allemands cherchant à les en empêcher. D'une rafale de Sten, Sylvain abat presque à bout portant un jeune officier qui essaie d'écarter les branches d'une main, un pistolet-mitrailleur dans l'autre; les soldats qui le suivaient tirent quelques coups de fusil au jugé en direction d'un ennemi invisible. Bill lâche un coup de mousqueton sur un fantassin dont le fusil s'est empêtré dans un buisson. Martin erre dans les fourrés. Arthur s'est attardé sur la route pour vider un dernier chargeur sur les fuyards; il remonte dans le taillis, mousqueton déchargé à la main. Il croit avoir retrouvé Martin, mais tombe sur un boche mal placé pour tirer: il l'assomme d'un coup de crosse à la tempe.

⁴⁶ Traduction: "Des soldats américains!"

⁴⁷ Il s'agit d'un blocage de la culasse provoqué par l'admission d'une nouvelle cartouche alors que la douille précédente n'a pas été complètement éjectée.

Sylvain est parvenu à regrouper sur les hauteurs Lonnie, Bill et Martin; sans nouvelle d'Arthur, il décide de regagner la voiture garée sur un chemin forestier à quelques 600-700 m de la grand-route. Halte sur place, FM et mitrailleuse en batterie prêts à balayer le chemin si les Allemands s'y aventureraient. Tout est redevenu calme; l'ennemi a abandonné son inutile et coûteuse poursuite. Que faire: la nuit tombe, Sylvain est perplexe. Au départ, au lieu d'aborder les Hauts-de-Meuse par un chemin forestier débouchant directement du Mesnil, il est descendu sur Fépin, a suivi la route de Givet sur 2 km et s'est engagé dans un chemin forestier sur sa gauche, quelques dizaines de mètres au nord du site de l'embuscade. Redescendre sur les lieux du crime sans savoir si l'ennemi y patrouille encore serait suicidaire. Il opte pour repasser la frontière et bivouaquer soit au Mesnil soit à Oignies en attendant le lendemain. Il fait prendre les vivres de réserve dans la voiture et s'engage à pied vers l'ouest. En route, l'équipe rencontre un Arthur en bonne forme, mais soulagé par les retrouvailles.

Près de Oignies, Sylvain planque son équipe et se rend à la gendarmerie où il se fait reconnaître par le commandant comme agent du FIN. Il lui demande de fournir un gîte et d'avertir le camp de sa situation. Le commandant fait conduire Sylvain et ses coéquipiers vers une vieille bâtisse isolée dont le grenier plein de foin permettra à tous de dissiper le stress de l'après-midi. En outre, le commandant appelle téléphoniquement son collègue de Cul-des-Sarts.

Au début de la nuit, une voix de femme jeune alerte le camp de Brûly-de-Pesche: "Ohé les maquisards, j'ai un message pour vous". C'est la voix de Melle Cléren; la communication est laconique: "La mission de Sylvain est réussie; il rentrera demain".

Le 19 août dans la matinée, Sylvain et son équipe tentent de regagner leur voiture par des chemins forestiers. Stupéfaction: la voiture a disparu. En suivant les traces de roues et de pas de chevaux, il la retrouvent dissimulée dans un fourré. Nouvelle surprise: le châssis repose sur des rondins, roues enlevées!

Un peu plus tard, tout s'explique. Des résistants français se sont aventurés vers les lieux de l'embuscade peu après l'arrêt des coups de feu; ils ont assisté au départ du convoi ennemi remorquant les camions endommagés. Ils ont alors pénétré dans les bois, ont trouvé le véhicule abandonné et identifié aisément son origine belge et son rôle grâce aux "bombes de poursuite" présentes à l'arrière. Ils ont ensuite été quérir des chevaux, ont caché la voiture dans des fourrés et ont enlevé les roues pour qu'elle ne soit pas volée.

Entre-temps Sylvain avait renvoyé une estafette à la gendarmerie de Oignies réclamant au camp l'envoi d'un véhicule de secours pour rapatrier les enfants perdus.

Pendant la repose des roues, résistants belges et français bavardent cordialement. Le chef local, le curé de Fépin, n'est évidemment pas heureux de notre initiative prise à son insu. Sylvain note l'adresse d'une boîte-aux-lettres pour éviter à l'avenir un manque de concertation entre réseaux: notre accord avec les FFI de Rocroi/Signy-le-Petit n'était évidemment pas valable pour le secteur de Fumay. Nous aurions dû y penser plus tôt. La conversation porte sur l'emploi des bombes de mortier trouvées dans la voiture. Les résistants français proposent alors de conduire nos amis vers une cache où sont entassées depuis mai 40 des caisses contenant des bombes de mortiers de 81 mm. Une aubaine.

L'équipe de secours envoyée dans la soirée au rendez-vous près du Mesnil est d'abord interloquée en apercevant la voiture de Sylvain en ordre de marche. Elle ne sera cependant pas venue inutilement: le Saurer ramènera au camp 1500 kg de bombes de mortier!

LES TRAQUEURS TRAQUES

Le vendredi 18 août dans l'après-midi, peu après le départ de Sylvain pour Fépin, Roland et Mickey avaient eu un conciliabule avec Martial au PC. Après quoi, ils avaient interpellé José ainsi que les membres de sa brigade: "On remet ça à demain pour un troisième raid; rendez-vous dans une heure au PC pour le briefing."

Sur la table rustique du PC s'étale la carte d'état-major de la région Hirson/Charleville.

Votre mission, dit Martial, commencera par une inspection des lignes de chemin de fer: Charleville/Hirson et Charleville/Reims. D'après les renseignements des FFI datant d'hier, depuis votre sabotage du "ministre"⁴⁸ avant-hier à Guignicourt, la ligne de Reims ne serait pas encore réparée; il se pourrait par contre qu'un train circule sur la ligne d'Hirson. Vous aurez donc avec vous des obus de 105 mm pour faire éventuellement péter la machine. Vous devrez vous renseigner dans une petite gare comme Aubigny pour savoir si un convoi est attendu dans la journée. Après ça, vous pourrez mener la chasse sur les routes Reims/Mézières, Reims/Rocroi et Charleville/Revin.

⁴⁸ "Ministre": dernier train de la journée ramenant les ouvriers chez eux.

Munissez-vous d'obus de 75 mm pour achever les véhicules que vous aurez mitraillés. Comme voiture, vous aurez droit à Poupette; Pinoche vous mènera par les routes forestières et les voies communales qu'il connaît. N'oubliez pas que depuis vos exploits à Cliron avant-hier et ceux de Mickey à Logny⁴⁹, les boches doivent être excités comme des puces dans tout le secteur.

Le samedi matin se passe en préparatifs; les obus de 105 et de 75 mm sont munis de leurs détonateurs et de leurs mèches ainsi que les bombes de poursuite. Les vivres de réserve sont installés, on vérifie le moteur de Poupette et on fait le plein d'essence.

Vers midi, Pinoche s'installe au volant. Chauffeur-mécanicien originaire de Charleville, il connaît les moindres routes secondaires de la région. Roland s'installe à son côté, le fusil-mitrailleur Bren engagé sous le pare-brise, son grand Mauser 7,63 mm à portée de la main dans la boîte à gants avec quelques lames-chargeurs de réserve. Derrière, dans l'habitacle de la fourgonnette, José est assis face à la meurtrière, la mitrailleuse Hotchkis en batterie; à son côté, Tony son pourvoyeur règne sur les tambours de 150 cartouches. Les autres membres de l'équipe, Carl et Athos, sont armés de mousquetons.

On quitte le camp puis cap au sud par Regniowez et Eteignères. Avant l'important carrefour de "Mon Idée" lieu fréquent de barrages allemands, on oblique vers Maubert-Fontaine par des chemins forestiers. Hélas, les ornières sont nombreuses, les amortisseurs fatigués et le chauffeur par trop amateur de rodéo. Aussi après quelques cabrioles, les oscillations de la suspension prennent de plus en plus d'amplitude et c'est le demi-tonneau. A l'intérieur, la pagaille. Les obus ont quitté leurs caisses heureusement sans blesser personne, les chargeurs et la mitrailleuse ont joué au billard à quatre bandes.

Les efforts pour remettre Poupette sur ses roues s'avèrent illusoire. Il faut réquisitionner des bûcherons complaisants qui un peu plus loin débardent des troncs à l'aide de boeufs. Malheureusement dans l'embarquée le téton d'armement de la mitrailleuse a cassé rendant celle-ci inutilisable. Il faut d'abord le réparer avant de poursuivre l'expédition.

Pinoche connaît un garage à Mon Idée. Ils décident d'y aller malgré les risques d'une mauvaise rencontre. Ils s'approchent sur la pointe des pieds, le doigt de Roland sur la gâchette du Bren Gun; pas de trace de Schleu!

⁴⁹ Le 14 août, au retour d'une mission de reconnaissance sur les lignes de chemin de fer Charleville/Hirson, l'équipe en moto-sidecar avait abattu un officier allemand et l'avait délesté de son arme et de ses bottes.

Une rapide manoeuvre en marche arrière et Poupette est immobilisée face à la route. Roland est déjà dehors le Mauser au poing. Pinoche le suit portant la grosse sulfateuse. José prend place sur le siège avant droit, derrière le FM prêt à toute éventualité.

Au fond de l'atelier assez sombre, le postérieur du garagiste émerge d'un capot, Pinoche l'interpelle :

- "Eh l'ami, tu peux nous souder ça?"

Une voix sous le capot :

- "Pas le temps!"

Roland, un rien fielleux:

- "Monsieur, prenez-le, nous sommes plus pressés que vous." et ce disant il met le long canon du Mauser sous le nez de l'artisan qui réalise qu'effectivement la réparation en cours peut souffrir quelque retard.

En moins de deux, Pinoche a déposé la culasse de ses glissières, la pose sur une brique réfractaire et le mécanicien s'active.

- "Pas trop rouge!" dit Pinoche.

- "Y faut que ça soit soudant." répond l'autre.

- "Oui" fait Roland, "mais si ça recasse nous repasserons vous dire bonjour!"

C'est plein de sous-entendus que l'homme de l'art comprend. On refroidit doucement la pièce, on éprouve la résistance de la brasure. Encore quelques coups de lime douce... On remonte et direction Aubenton.

A Rumigny, arrêt devant la gare, FM rentré et fourgonnette ayant repris son aspect anodin. Roland, le Mauser caché sous le veston, interroge chef de gare et cheminots en quête d'informations sur le trafic. Aucun train n'est signalé pour la journée. Même scène à la gare suivante pour recouper les renseignements. Il faut donc descendre vers le sud-est pour investiguer sur la ligne Charleville/Reims. L'équipe atteint Evigny. Dans la campagne, un gros tracteur Hanomag à chenilles de la Wohl⁵⁰ est au travail; l'occasion est trop belle, trop tentante. Après avoir "convaincu" le conducteur, un vieux Landsturm, d'abandonner son engin, les maquisards posent un obus de 75 mm contre le bloc-moteur. L'explosion envoie un bel assortiment de pièces détachées dans toutes les directions et, corollaire cocasse, le capot entier monte à la verticale et sectionne deux câbles de la ligne à haute tension en-dessous de laquelle se trouvait le tracteur.

⁵⁰ Organisme allemand exploitant des terres confisquées aux paysans français dans la zone dite "interdite".

A la gare de Poix-Terron, nouvelle quête infructueuse quant à la circulation ferroviaire sur la ligne Charleville/Rethel.

Que faire? Remonter vers le nord à la recherche de véhicules à détruire ou déborder le cadre de la mission et pousser une ultime pointe vers le sud pour atteindre la ligne Rethel/Vouziers à Attigny. La situation de la gare assez éloignée du gros bourg plaide en faveur de cette initiative. Roland opte pour la deuxième solution. Hélas, grosse déception: pas de circulation sur cette ligne non plus!

Cette fois, il faut remonter vers le nord, l'équipe a déjà parcouru plus de 120 km à grande vitesse et l'autonomie du véhicule n'est que de 300 km.

La grand-route Rethel/Charleville est rejointe à Faisault. Deux km au nord, le groupe croise deux officiers de la Luftwaffe à moto se dirigeant vers le sud. Un porte-documents recèle peut-être des renseignements intéressants et deux belles mitraillettes dont une Marlin de parachutage qui ne peut avoir été prise que sur un résistant français, sont des bienfaits à ne pas mépriser. Ce butin de guerre doit être récupéré. Poupette vire à 180 degrés et rattrape la moto. Une courte rafale du Bren-Gun tirée à moins de dix mètres couche au fossé moto et motards. Pinoche freine à mort et s'apprête à faire un nouveau demi-tour pour revenir sur les lieux du crime lorsque... une puissante colonne motorisée composée de chars, de canons autoportés et de camions surgit du Sud.

Il ne reste qu'une solution, foncer vers le Sud, accélérateur au plancher et remonter le convoi avant que ses éléments de tête n'aient trouvé les corps et donné l'alerte. La remontée de la colonne ne dure pas 20 secondes mais paraît à notre équipe une éternité. Qu'un seul véhicule ennemi déboîte et tout est fini !

Cette échappée par le chas de l'aiguille ne signifie cependant pas la fin des dangers, au contraire. Dès que les motocyclistes eurent été découverts, une alerte générale à toutes les forces allemandes de la région fut donnée en même temps que le signalement du véhicule des "bandits".

De Faisault, Poupette emprunte des routes secondaires pour rejoindre la grand-route Poix-terron et remonter vers le Nord avant l'arrivée de la lourde colonne allemande. Tout paraît normal sauf que cette route, habituellement très fréquentée, est vide de véhicules ennemis. L'inquiétude augmente à l'entrée de Mézières; la ville pullule de Schleus en tenue de combat et de barrages multiples. Grâce à la maîtrise du chauffeur, à des slaloms étourdissants, à sa parfaite connaissance de la moindre ruelle de l'agglomération, Poupette évite les obstacles constitués de camions, de voitures et même de chars. A la sortie de Charleville en direction du nord, elle tombe sur un dernier barrage. Celui-ci est incomplet et laisse une issue

libre à gauche; une lacune ?

Dans le premier virage de la descente vers Nouzonville, les maquisards croisent une automitrailleuse de la feldgendarmérie; la vision est fugace. Poupette a-t-elle été identifiée? Ils l'ignorent mais leur vigilance est décuplée. Plus bas dans la descente, la végétation plus rare bordant la route dégage la vue sur la vallée de la Meuse et Nouzonville. Merde! Le pont et la route sont obstrués par un obstacle fait de camions militaires jointifs, de postes de mitrailleuses et de fantassins grouillant autour. Encore une fois, il n'y a pas d'hésitations possibles, il faut trouver une traverse à gauche; à droite, c'est un ravin puis la Meuse. Pinoche dévale la route à vive allure; arrivé aux premières maisons de Nouzonville, il avise l'objet de leurs souhaits : une rue à gauche⁵¹, il vire et stoppe à hauteur d'un manchot qui prend le frais sur le seuil de sa porte; Pinoche l'interpelle:

- "Eh! Où c'est qu'il mène ce chemin?"

L'invalidé s'approche et aussitôt se recule, il a vu le canon de la mitrailleuse arrière et le Bren sortant sous le pare-brise; au même moment les occupants de la Ford entendent le cri catastrophé d'Athos:

- "Josééé!! L'automitrail...!!!"

C'est l'automitrailleuse croisée dans la descente qui, ayant identifié Poupette, a fait demi-tour et s'est lancée à sa poursuite, sachant qu'elle sera bloquée par les barrages. N'ayant vu qu'à la dernière minute la fourgonnette arrêtée dans la rue adjacente, le véhicule ennemi freine à mort en virant, ce qui déséquilibre le servant d'une mitrailleuse et l'empêche de tirer. Au cri d'Athos, José ouvre le feu: d'une longue rafale il immobilise l'automitrailleuse à 10-15m la mettant hors d'état de rouler, mais son arme s'enraie: une classique double introduction.

- "Roland... je suis bloqué!" hurle José en dégageant la meurtrière pour désenrayer son arme.

Profitant de l'arrêt de notre tir, l'ennemi s'est ressaisi, le mitrailleur requinqué, stabilisé, ouvre le feu à son tour en un tir plongeant depuis sa tourelle.

La première rafale est trop haute. Elle hache l'arrière du toit de la Ford, plonge vers le tableau de bord qu'elle fracasse et pulvérise le "théodolite" (périscope de tranchée) posé sur la plage avant. La grêle de balles lèche pratiquement toute l'équipe: Roland est touché au front, Athos à l'oreille et Carl ressent un choc dans le dos. Il se croit gravement blessé et crie :

⁵¹ La rue des Trois Obus, au nom prédestiné.

- "José, Roland!... T'seus tout'chi, dj'ai èn ball' din l'dos!"⁵² Plus de peur que de mal: il est indemne, mais l'arrière de sa veste est fendu sur 30 cm.

Dès l'arrêt du tir de José, l'équipe a réagi. Tony ouvre le feu avec son mousqueton mais, dans sa position, son tir est inefficace. Heureusement Roland a compris la situation; se retournant à genoux sur son siège, appuyé d'une main sur le plancher de la fourgonnette, il ajuste le mitrailleur et ouvre le feu à l'aide du pistolet Mauser. Son tir arrête celui de la mitrailleuse ennemie. Un second mitrailleur se saisit de la Skoda mais n'a pas l'occasion de la mettre en action. Roland vide ainsi son magasin. Pinoche non plus n'était pas resté inactif; dès le début du tir de José, il avait embrayé et avait éloigné Poupette, en 1ère, accélérateur à fond. Pendant que Roland recharge son arme, un troisième boche s'empare de la mitrailleuse et décoche à Poupette une seconde rafale tirée à plus ou moins 50 m de distance. Celle-ci crève les pneus arrière, transforme le réservoir en écumoire, laboure le plancher et fait exploser la batterie de réserve aspergeant d'acide José et son voisin.

Sur ces entrefaites, Roland a rechargé son Mauser et repris son tir; la mitrailleuse ennemie se tait à nouveau.

Mais la seconde rafale a mis Poupette hors combat: elle parvient encore à se traîner sur une centaine de mètres, vire dans une rue à gauche pour se mettre sous la protection des maisons et s'arrête définitivement. Au cours de ce dernier trajet, curieusement l'automitrailleuse n'a plus réagi.

Malgré ce répit, il faut battre en retraite le plus rapidement possible car les forces ennemies au niveau du barrage sont nombreuses et disposent de véhicules qui ne vont sans doute pas tarder à prendre les terroristes en chasse.

Nos hommes jaillissent de la Ford et l'un d'eux cède à un mouvement de panique vite réprimé par l'intervention comminatoire de Roland pistolet au poing. Il est vrai que lorsque Roland prend son air mauvais, personne n'a envie de rire. De plus, cette fois, avec sa blessure frontale qui a saigné abondamment, il a un visage effrayant.

Toutes les armes et les munitions sont réparties entre les membres de l'équipe. Les maquisards devraient faire sauter la fourgonnette qu'ils abandonnent mais Roland s'y oppose: l'explosion des obus raserait les maisons voisines et massacrerait les nombreux curieux attirés par la fantasia.

⁵² Trad : "José, Roland !... Je suis touché, j'ai une balle dans le dos !"

Il s'agit maintenant de gagner les bois garnissant les Hauts de Meuse avant l'arrivée de l'ennemi. Le groupe s'engage dans une prairie marécageuse, traverse un étang et atteint les limites d'un bois clairsemé à forte déclivité; son ascension est rude avec les armes et les munitions transportées. C'est à ce moment que les troupes du barrage ouvrent un feu de mousqueterie peu nourri en direction des terroristes qui s'échappent. Arrivé au sommet de l'escarpement, José, rageur, leur lâche une longue rafale du Bren, peu meurtrière à cette distance, mais bénéfique pour le moral. Les boches rendus cependant prudents devant cette réaction, ne poursuivent pas nos hommes. Dès qu'ils découvrent la camionnette abandonnée, ils s'acharment sur celle-ci au risque de se faire éclater au nez les obus délaissés et de détruire les habitations avoisinantes. Ils fouillent ensuite ces maisons et arrêtent un suspect qui sera relâché le lendemain.

Notre équipe a profité de ce répit pour continuer sa progression. Bientôt des bruits de moteur annoncent la proximité d'une route. C'est en effet celle de Charleville/Revin sur laquelle les Allemands patrouillent également. La traversée se fait en se couvrant mutuellement ou en se terrant au moment où des véhicules approchent. Parvenus à la lisière du bois, les maquisards aperçoivent le village de Damouzy vers lequel ils se dirigent. L'obscurité commence à tomber, le danger de poursuite s'amenuise; la marche vers l'ouest reprend à travers champs et pâtures en direction du village. A l'entrée de celui-ci, ils aperçoivent le cimetière et y entrent pour tenir conseil. Malgré les risques, Roland décide de s'adresser à la population locale pour se ravitailler, se reposer, préparer leur retour au camp distant de plus de quarante km et y trouver un moyen de transport.

Son choix est heureux; la première ferme à laquelle il s'arrête est accueillante et la fermière invite toute la troupe. La scène qui s'ensuit est digne des Canons de Navarone. Imaginez six diables sanglants et armés jusqu'aux dents faisant irruption dans une noce villageoise, car le fermier, maire du village, mariait sa fille ce samedi! Nos hommes reçus en héros doivent conter les événements du jour, ce que fait José avec le talent et la truculence qu'on lui connaît.

Le ravitaillement est abondant et de qualité: jambon du pays, vins bouchés permettent à nos hommes de se rassasier et de se païser.

Le lendemain au petit déjeuner pris chez le maire, ils apprennent qu'il existe une camionnette au village voisin d'Houldisy. Une ambassade conduite par le fils du maire s'y rend et parvient à convaincre le laitier-fromager du pays de laisser réquisitionner son véhicule. Mais quel véhicule! Il s'agit d'une guimbarde dont, dit Roland, on n'a jamais rien vu de plus vieux ni de plus dégingué. Mais tout le monde y grimpe avec armes et munitions.

- "Au revoir, au revoir, si vous passez par ici on sera content d'avoir des nouvelles..."

Cahotés, bringuebalés, ils atteignent Rocroi vers onze heures, ensuite le camp où ils sont accueillis en fils prodiges.

Tout était bien qui finissait bien, mais que de déboires et de baraka: déboires dans l'accident initial de roulage, dans le désert des voies ferrées et l'absence de petits convois de troupes sur les grands axes routiers; baraka pour se dégager de la colonne blindée, traverser tous les barrages de Charleville/Mézières et se sortir indemnes de la nasse de Nouzonville ainsi que du duel final malgré l'enrayage de la mitrailleuse-arrière.

Le jeu en valait-il la chandelle comme on dit familièrement puisque d'un côté on avait exposé la vie de six maquisards entraînés, pendant plus de cinq heures et perdu le meilleur de nos véhicules de raid?

Cependant le bilan se révélait positif. En effet, d'une part nous avions détruit un puissant tracteur à chenilles capable de remorquer un char lourd, supprimé deux officiers de la Luftwaffe difficilement remplaçables à ce moment de la guerre, endommagé gravement une automitrailleuse et mis ses occupants hors combat. Mais surtout, pendant une demi-journée, nous avions créé une énorme pagaille, un bordel invraisemblable dans l'organisation de la retraite des troupes allemandes sur une superficie équivalente à la moitié d'un département en immobilisant hommes et matériel dans un grand nombre de barrages inutiles et en stoppant le mouvement de nombreuses colonnes sur les principaux axes routiers. Tout cela avec six hommes dans une fourgonnette! Nous allons oublier, résultat mineur, le sabotage involontaire d'une ligne à haute tension!

LA DERNIERE LOCOMOTIVE

Le 20 août, l'action dut être suspendue faute de combattants: les équipes de Sylvain et de Roland, de même que la brigade de sauvetage expédiée pour recueillir la première ne rentrèrent au bercail que dans la journée. Les protagonistes de Fépin et de Nouzonville avaient été suffisamment secoués pour qu'on leur accordât deux jours de repos.

Reprise le 21 août, mais la chance commence à tourner.

Dès potron-minet, la brigade de Michel et deux chauffeurs, dont Pinoche rescapé de Nouzonville mais seul à connaître les lieux, sont partis

pour Monthermé enlever à un collaborateur la voiture censée remplacer la défunte Poupette. L'opération échoua au pont franchissant la Meuse à Château-Regnault⁵³ où le rapace dut abandonner sa proie sans toutefois y laisser des plumes. Par contre, l'affaire tourna beaucoup plus mal pour les Schleus: la sanglante rossée flanquée à la garde du pont accrut encore l'insécurité causée par les raids précédents.

Vers midi, départ d'une expédition menée en Belgique cette fois contre la ligne Treignes/Charleroi sur laquelle la SNCB était parvenue à rétablir un trafic quotidien. Il s'agissait d'isoler le train de Charleroi entre deux coupures de rails sur le tronçon Treignes/Vierves à un endroit et dans des conditions telles que le déraillement soit sans danger pour les cheminots et les rares voyageurs. Par suite de la fausse manoeuvre d'un artificier qui disloqua le montage en le posant, seul le détonateur de la charge avant sauta: le convoi passa tranquillement sous les regards médusés des saboteurs. La charge arrière explosa comme prévu après le passage du convoi et enleva un mètre de rails. L'équipe revint penaude. Maigre résultat en effet puisque la coupure fut réparée le lendemain.

Le jour suivant, changement de tactique, cette fois dans un pur style western. Dès la fin de l'après-midi, Ursule, la Marmon, est tapie à l'orée du bois à côté du chemin vicinal venant du Mesnil et descendant rapidement sur la vallée du Viroin et la gare de Treignes distante d'un kilomètre à peine. Mickey a choisi cette berline très spacieuse pour y loger sa petite troupe. Marino, en placide fermier du Dakota, est demeuré assis derrière son volant dans l'attente des instructions. Fernand et son FM, Désiré, le petit Guy (François Maghe) et le Grand Robert (Alphonse Simon), armes à la main ou à la bretelle bavardent tout en surveillant les environs. Mickey, la mitrailleuse Marlin à l'épaule, scrute la voie ferrée à la jumelle. Enfin, vers 20 heures, avec un retard considérable sur son horaire fort théorique en cette fin d'occupation, le train s'annonce et s'approche de la gare: de leur observatoire, avec la distance et le surplomb, le petit train à voitures de bois remorquées par une type 15 semble presque un jouet d'enfant. "Embarquez", crie le capitaine à son équipage; les 4 maquisards s'entassent à l'arrière, Mickey monte à côté de Marino. "Of we go"⁵⁴ lui lance-t-il. Ursule fonce vers la gare et s'arrête brutalement devant le bâtiment; cinq maquisards en jaillissent et cernent quai et gare: les voyageurs et les employés de la SNCB sont parqués dans la salle d'attente; le dispatching est coupé. Sous la surveillance de Mickey, les machinistes sont priés de dételer la locomotive, de la conduire à 200 m de là, puis de "bizer évôye" (se sauver en wallon). Pendant ce temps, Robert le costaud est retourné à la Marmon que garde Marino et y a pris

⁵³ Cf pages 282-283.

⁵⁴ Trad. : "En route".

l'obus de 105 mm avec sa mise à feu attenante. Allumage des mèches, petite course vers un abri, explosion et dispersion des éclats, nouvelle course vers le nuage de vapeur: dégâts "classiques" comme le dira Mickey lors du debriefing. Les prisonniers sont ensuite libérés. En homme du monde, Mickey les prie de l'excuser pour ce petit contre-temps imposé pour leur sécurité.

Cette dernière opération mit pratiquement fin à tout trafic organisé dans le secteur. Cette pensée eut engendré la mélancolie des maquisards s'ils n'avaient cru avoir encore beaucoup de travail sur les routes.

LE DRAME DE BEAULIEU

Le 23 août en soirée, lorsque la Citroën noire rentra au camp, deux hommes manquaient à l'équipe; les trois autres affichaient un masque grave.

Grand-Père se dirigea vers le PC. A voir la face livide et les traits crispés de ce collaborateur au calme bien connu, Martial devina qu'un drame s'était produit.

- "Je crois" dit-il à Martial d'une voix cassée, "qu'Hubert et Bricole se sont fait descendre, j'en suis malade."

- "Que racontes-tu là", s'exclama Martial accusant à son tour le coup.

"Où et comment est-ce arrivé?"

- "Au retour de notre expédition, pas très loin d'ici."

- "Arrête. Reprends ton périple depuis le début pour que je puisse te suivre."

- "De Cul-des-sarts, nous piquons sur Regniowez, puis sur Auvillers-les-Forges et Hannappes. Nous laissons la voiture dans un bosquet à 600-700 m du carrefour de la Terre-des-Moines dont nous nous approchons par le taillis, puis en longeant les haies dans une grande prairie non fauchée. Je marche en tête, le FM sur l'épaule, Dédé me suit puis viennent Hubert avec l'Hotchkis et Bricole avec deux tambours⁵⁵; Tom en queue porte un obus de 75. Au moment où on atteint le talus bordant la route, j'entends un bruit de camion. Contrairement aux renseignements que tu m'avais fournis, il ne s'agissait pas de troupes en retraite remontant sur Rocroi, mais de camions-citernes se dirigeant vers Montcornet: des gros Renault bulldog⁵⁶ engagés dans la montée vers Brunehamel qui suit la grande descente venant de Rumigny. De hautes herbes nous gênent la vue, mais nous n'avons pas le temps de choisir une bonne position si nous ne voulons pas loupier le convoi d'essence. J'ouvre le

⁵⁵ Chargeur circulaire contenant 150 cartouches.

⁵⁶ Surnom donné à l'époque aux camions à cabine avancée dits aussi "nez plat".

feu au FM sur la cabine du premier camion: il quitte la route, défonce le coin de la façade de la ferme en face de nous et s'y encastre. Hubert est mieux placé que moi: il atteint le second camion qui emboutit le premier. Il arrose copieusement les deux citernes immobilisées, tout un tambour y passe: les camions pissent de tous côtés mais ne flambent pas; les équipages de tankistes⁵⁷ ont dû être foudroyés dans les cabines. Nous n'avons pas le temps d'aller placer l'obus; quatre autres citernes suivent les deux premières et s'arrêtent hors de portée. Elles ont réalisé la situation et attendent une escorte qui ne tarde pas à se montrer. On se replie aussitôt vers le bois et on réembarque, cap au nord-est.

- "C'est miraculeux pour les fermiers que les citernes n'aient pas pris feu, sans quoi leur bicoque y passait" fit Martial.

- "Oui, mais comme je le disais nous n'avons pas eu le temps de choisir le coin où s'installer. Nous nous serions évidemment éloignés de la ferme."

"Tout va bien jusqu'à un petit patelin où des villageois nous signalent que Signy-le-Petit grouille d'Allemands. Tom propose alors de contourner ce bourg par l'est vers Beaulieu et d'emprunter la piste forestière qui passe par les fermes du Grand-Douaire et de la Fermière pour aboutir au poste frontière de la Gruerie. Mickey l'avait utilisée quelques jours avant et avait expliqué l'itinéraire à Tom. A la sortie de Beaulieu, on dépasse un boche à pied; Bricole veut le désarmer et l'enlever mais je m'y oppose; avec 5 personnes et les armes, la voiture est déjà assez remplie. Avant d'atteindre le Grand Douaire, on aperçoit à quelques centaines de mètres sur la gauche un petit champ d'aviation autour duquel des aviateurs s'affairent. Passé la grosse ferme, un marécage barre la route; on le franchit non sans mal. Après le minuscule hameau de la Fermière, on tombe sur un second marigot, mais cette fois la Citroën reste embourbée."

- "Mais", dit Mickey, "nous n'avons pas vu de marécages lorsque nous avons emprunté ce chemin avec Constant et Pinoche; simplement quelques endroits un peu cahotiques."

- "Possible", rétorque Grand-Père, "mais il a plu depuis et le parcours est plus facile en moto-sidecar qu'avec la faible garde au sol de la traction-avant. Je continue. Nous tentons de dégager la voiture: impossible; nous ne parvenons qu'à faire gicler la boue. J'avais repéré un fermier travaillant avec un attelage lorsque nous avons dépassé la Fermière. J'envoie Hubert et Bricole y réclamer les chevaux; avec leurs tenues et leurs armes, leur qualité de maquisard ne se discutera pas. Mes deux hommes tardent à revenir. Je demande alors à Dédé de trotter jusqu'à la ferme que nous apercevons au nord vers la Gruerie (Ndlr: le Petit Douaire). Tom et moi demeurons à proximité de la voiture, le FM prêt à tirer. Tout à coup, le bruit atténué de trois coups de feu nous parvient du chemin suivi par Hubert et Bricole. Cela m'inquiète. Heureusement, Dédé revient avec un fermier et deux chevaux. Pendant que

⁵⁷ reconnaissables à leur uniforme noir.

celui-ci attèle ses deux bêtes au pare-chocs avant, j'envoie Dédé sur la trace de nos amis. Il rapplique en courant: "A l'orée du bois, c'est plein de boches; il y en a derrière chaque vache!" nous dit-il. A ces mots, le fermier veut dételé les chevaux et s'enfuir. Je braque mon pistolet sur lui et dis sèchement: "D'abord sortir la voiture du borbier; tu te tailleras après." En une minute, la voiture est dégagée et nous pouvons filer avant l'arrivée des Allemands. Nous ne sommes pas au bout de nos misères: dans les essais de désembourbage, une des roues motrices s'était débloquée; Tom doit rapidement refixer la rondelle et le boulon de serrage, pendant que je surveille les environs, le FM en batterie. Après quoi, nous avons gagné les abords de la Gruerie où nous avons attendu jusqu'à 9 heures dans l'espoir qu'Hubert et Bricole nous rejoindraient. J'ai prévenu les douaniers français au passage.

- "D'où sortaient ces boches?" demanda Martial.

- "Je ne sais pas, sans doute de la petite plaine de secours que nous avions aperçue avant d'atteindre le Grand Douaire. Ils ont peut-être été alertés par le boche que nous avons dépassé à la sortie de Beaulieu et qui s'est rendu compte que nous nous engagions sur un chemin pour lui impraticable."

- "Tu vois, Grand-Père", sortit Mickey, "tu n'es pas assez sanguinaire; si tu avais descendu ce Schleu, il n'aurait pas pu avertir les autres."

- "Avec ça que les coups de feu les auraient probablement fait cavalier plus vite" rétorqua l'interpellé.

Constant partit immédiatement pour Regniowez rapporter les événements à Mr Maire, chef local des FFI. Le surlendemain, nous apprîmes les suites de l'expédition de la Terre des Moines et le drame de Beaulieu.

L'embuscade de la Terre des Moines avait failli tourner très mal pour les habitants de la ferme dans laquelle le camion désemparé s'était encastré. Au moment de la mitraillade, le fermier et les membres de sa famille travaillaient au bois. Plus tard, regagnant tranquillement la ferme avec leur attelage, ils furent soudain entourés d'une troupe enragée et vociférante: ils furent d'abord collés au mur, menacés de mort pour collusion avec les terroristes, puis poussés l'arme dans le dos et obligés de participer à la fouille de leur demeure sinistrée. Les Allemands battirent les environs pendant deux grosses heures, puis relâchèrent les fermiers. Toutefois, avant de se retirer, ils incendièrent le chalet du gardien du château de Hannappes, la porcherie du fermier et y abattirent du bétail dont ils emportèrent une partie; le tout dans un climat de terreur et de fumée nauséabonde de la litière et des carcasses se consumant.

Pendant que notre équipe menait son action, à une quinzaine de kilomètres au nord-est, dans la forêt de Signy-le-Petit, les Allemands avaient organisé des battues à la recherche d'aviateurs alliés ayant sauté en parachute. Certains d'entre eux durent identifier notre voiture. Persuadés qu'en raison de l'état de la route elle serait obligée de rebrousser chemin; ils lui tendirent une embuscade. Hubert et Bricole tombèrent dans la nasse. Les Allemands,

dissimulés le long du chemin, laissèrent passer les deux maquisards armés et les tirèrent de dos sans sommation. Bricole s'écroula, atteint d'une balle en pleine tête; Hubert s'était saisi de son compagnon pour le mettre à couvert, quand il fut frappé d'une balle dans le ventre. Lorsque les Allemands s'approchèrent de lui, il dégaina son Browning mais fut achevé d'une balle dans la tête. L'ennemi quitta les lieux du guet-apens abandonnant les cadavres sur place. Un témoin de la scène prévint le lendemain le maire de Beaulieu qui fit enlever les corps pour leur donner une sépulture.

La mort de ces deux maquisards fut un coup dur et pénible pour la section de Grand-Père qui se culpabilisait à tort. Hubert était un brigadier de grande valeur qui s'était imposé à ses hommes par son allant et son self-control; Bricole joignait à son sang-froid et à sa disponibilité, une jovialité constante qui s'épanouissait de savoureuses histoires de braconnage; celles-ci lui valurent son surnom.

Après la libération, leurs corps furent ramenés à Chimay et à Momignies d'où ils étaient originaires et portés en terre avec les honneurs militaires. Ce furent les deux seules prises d'armes jamais organisées par notre groupe.

LA GUIGNE

La situation militaire évoluait maintenant très vite en France: le 24 août, la Division blindée de Leclercq atteignait Paris et y opérait sa jonction avec les insurgés; plus au nord, Britanniques et Américains avaient franchi la Seine et se lançaient vers la frontière belge; au sud-est de Paris, Américains et Français ayant également dépassé la Seine, se dirigeaient vers la Lorraine. Enfin, en Provence, l'armée franco-américaine débarquée le 15 août sur la Côte d'Azur, avait pris Grenoble le 23 et engageait dès le 24, près de Montélimar, la bataille décisive contre l'arrière-garde allemande qui tentait de lui barrer la vallée du Rhône.

En Thiérache, des mouvements de résistance dite armée sortaient timidement de leur longue léthargie. Jean (Jean Neufcoeur), un des premiers adjoints du général Pire à la zone I, après avoir fait le siège des dirigeants de l'AS du secteur de Philippeville, le colonel Vandezande et le major de Posch, avait enfin reçu l'autorisation de mobiliser ses recrues et d'implanter le 24 août un maquis dans la forêt de Nismes, près de Regniessart. Il pouvait opérer des sabotages, mais se voyait interdire d'attaquer les convois ennemis en retraite! L'AS l'avait largement pourvu d'armes et d'explosifs de parachutage, mais il manquait de moyens de transport. Il prit contact avec nous dès le lendemain de son installation. Rencontre très cordiale avec cet officier de

réserve énergétique qui ne digérait pas d'avoir dû ronger son frein depuis le débarquement. Martial et lui convinrent, pour ne pas se gêner mutuellement, de prendre l'ancienne route de Couvin à Rocroi par Moulin-Manteau comme limite de leurs zones d'action respectives. En outre, nous prélevâmes sur notre parc une conduite intérieure et 250 litres d'essence en échange de 50 kg de plastic (du 808) et un FM "Bren Gun". La voiture fut conduite le lendemain au camp de Regniessart. Au retour, notre équipe fit part de sa rancœur à la vue de tout l'équipement parachuté qui avait dormi dans les caches de l'Entre-Sambre-et-Meuse alors qu'il nous avait fallu courir à Falmignoul puis à Somme-Leuze pour grappiller des miettes. Heureusement que nous avions bénéficié de la manne française!

Après l'accord avec Jean Neufcoeur, nous abandonnâmes la "zone de sécurité" (zone interdite d'actions offensives ou "zona non pugnandi" comme l'appelaient les latinistes de la bande). L'évolution de la situation et la présence d'un autre maquis dans la partie est de cette zone enlevait tout objet à cette disposition.

Par contre, nous devions prendre toutes mesures pour ne plus dépendre ni du dépôt de Vault ni des autres facilités offertes par les Districts dans les jours sans doute difficiles que nous allions vivre.

Dès le 25 août, nous mîmes à contribution la saboterie de Presgaux dont nous avons détruit le fonctionnement en juin. Le sac fut méthodique: huile de moteur, pneus, outillage, pièces de rechange emplirent le camion Saurer qui, de surcroît, prit en remorque la voiture du propriétaire. Le lendemain, sur les indications des FFI, nous récupérâmes 6 bombes d'avions de 50 kg près de l'ancien champ d'aviation militaire français de Maubert-Fontaine⁵⁸ et une tonne de sucre à Régniowez. Nous étions ainsi parés pour un éventuel blocus de dernière heure.

* * *

Le 28 août, un courrier de l'AS nous apporte la traduction d'un message chiffré annonçant qu'un train de munitions stationne à Vireux et doit monter le lendemain matin sur Mariembourg. Bien que les sites propices à un sabotage de cette ligne relèvent dorénavant de la zone d'action de l'AS, Jean Neufcoeur nous demande de nous charger du travail. D'après les déclarations

⁵⁸ Cf page 261.

du courrier, l'organisation du camp n'est pas terminée et les problèmes d'intendance non encore résolus. Martial et son Sanhédrin subodorent en outre que notre voisin ne fait pas encore confiance à ses nouvelles recrues pour s'attaquer à pareil objectif. Les Hottonistes connaissent bien la ligne de Vireux à Mariembourg: entre Treignes et Vierves existe un tronçon éloigné de toute habitation où l'attentat sera indolore pour la population. Cette fois ils doivent peser les moyens à mettre en oeuvre: la puissance de l'explosion initiale doit propager une déflagration en chaîne détruisant tout le train.

Dès la nuit tombée, Sylvain, Mickey et trois des leurs s'engagent sur "notre" piste de grande randonnée située désormais hors de notre champ d'action. Parvenus sur le site, les saboteurs enlèvent le ballast entre les rails, creusent une fosse, y enfouissent une bombe d'avion de 50 kg, elle-même amorcée par 2 kg de plastic avec compassement⁵⁹ électrique. Le ballast est remis en place et le départ de la ligne électrique camouflé sous la sente longeant la voie. Deux cents mètres de fils électriques sont déroulés jusqu'à un trou profond et étroit où l'observateur et l'artificier Gust (Dutranoit), laissés sur place avec batteries et provisions, seront à l'abri de l'enfer qu'ils vont déclencher tout à l'heure. Le reste de l'équipe rentre alors au camp. Le lendemain midi, le train ne s'est toujours pas montré; les deux hommes sont remplacés par une seconde équipe, de garde pour 24 heures cette fois. En vain: la ligne demeure déserte, et pour cause. Le 29 au matin, les bombardiers américains avaient attaqué la gare de Vireux mais manqué le train; celui-ci s'était enfui dans une autre direction. Cette intervention que nous jugeâmes intempestive priva notre série de sabotages ferroviaires d'un splendide bouquet final. Dommage. Quand nous apprîmes la nouvelle, il ne nous resta qu'à désamorcer la charge⁶⁰ et à rapatrier deux gars fatigués par la trop longue veille.

* * *

En dehors de la préparation de l'attentat contre le train de munitions, la journée du 28 août fut perdue en opérations mineures. Les maquisards de Regniessart nous avaient amené un individu douteux, normalien de formation, soi-disant employé dans une administration du Grand Charleroi. Ils l'avaient appréhendé à Nismes sur les indications d'autochtones et, faute d'avoir mené un interrogatoire efficace, ne savaient plus que faire d'un encombrant

⁵⁹ terme de génie militaire pour mise à feu.

⁶⁰ Nous enlevâmes la bombe elle-même deux jours après la libération.

prévenu. Livré à nos "tourmenteurs patentés", il ne tarda pas à avouer son appartenance à la GFP de Charleroi. Réalisant après ces aveux que sa cause était perdue, il voulut probablement soulager sa conscience et reconnut la paternité d'une série impressionnante d'arrestations. Ecoeuré par cette abjection, notre aumônier prit une mitraillette et se joignit à une patrouille en partance: il ne voulait pas devoir confesser un pareil criminel et lui donner l'absolution. La rage s'était emparée des membres d'el binde; ils étaient prêts à lyncher le traître. Heureusement l'un des nôtres détendit l'atmosphère en détournant la colère vers l'ironie féroce; pastichant l'histoire des Auvergnats de Beaumont⁶¹, il lança au condamné auquel on passait la corde au cou: "Brûly, bois de malheur, arrivé à midi et pendu à quatre heures". Les gars de l'AS qui nous avaient apporté ce cadeau gluant étaient médusés par la rapidité et l'efficacité de l'instruction ainsi que par la promptitude du châtement. Ces recrues fraîches n'avaient encore vu périr personne et n'avaient pas à venger des amis torturés et massacrés par l'ennemi grâce à ses valets.

Dans l'après-midi, il nous fallut encore capturer à Presgaux 4 Russes de la garnison des ROA⁶² de Couvin. Inconscient de la situation de la Wehrmacht en cette fin août leur commandant avait imaginé infiltrer notre maquis de pseudo-déserteurs avec mission de repérer l'emplacement précis du camp et des postes de garde ainsi que d'apprécier notre effectif et notre armement. Dans son esprit, ces informations devaient permettre de monter une attaque-surprise à l'aide des effectifs disponibles dans le secteur. Il avait commis l'imprudence de s'entretenir de son projet avec le chef de la Kommandantur de Couvin, non loin des oreilles attentives de l'interprète belge, professeur de langues germaniques à l'Ecole Normale de Couvin et en connexion avec notre réseau. Les 4 traîtres russes purent voir le camp comme prévu et ne le quittèrent que longtemps après la Libération à l'état de cadavres.

*
* *
*

⁶¹ La légende veut que des colporteurs auvergnats qui avaient détrossé Charles-Quint en promenade dans les environs de Beaumont, aient été reconnus par lui et condamnés au gibet séance tenante. Les dernières paroles de l'un d'eux auraient été: "Beaumont, ville de malheur, arrivés à midi et pendus à quatre heures".

⁶² "Ruskaia Oslobodanskaia Armea", traîtres russes à la solde des Allemands, commandés par le général Vlassov.

Le 29 août, deux équipes sous la direction de Grand-Père et de Constant prennent place dans la Marmon et la Plymouth; elles sont chargées de tendre une embuscade aux véhicules ennemis près du carrefour du Tremblois, au sud de Rocroi, où convergent les routes venant d'Hirson, de Rethel et de Mézières. Pour atteindre leur objectif, elles doivent traverser la route d'Eteignères à Rocroi dont les abords sont largement à découvert. L'intensité du trafic ennemi leur en barre le passage. En outre, la conformation du terrain interdit toute action, même à distance, contre les convois. Après plusieurs heures d'attente, nos hommes reviennent bredouilles au camp.

Le lendemain 30 août, il nous faut absolument rattraper la baisse de productivité due à cette sorte de chômage technique. Stan dirige une expédition forte de deux équipes. Il doit gagner la forêt de Saint-Michel que traverse la route Hirson/Maquenoise avec ses embranchements vers Chimay et Trélon. Il est possible d'y accéder par des voies vicinales.

Nous avons pu retrouver dans nos archives le récit qu'en fit Stan peu après la Libération.

"Nous partons par Rièzes, passons le poste de douane de la Gruerie: nos amis FFI ne nous signalent rien d'anormal. Nous continuons sur Signy-le-Petit. Là, ayant camouflé les deux véhicules, nous allons aux nouvelles. Nous constatons que la petite bourgade est en effervescence: les Américains seraient à Hirson, soit à une quinzaine de kilomètres de notre poste d'observation. Nous entendons la canonnade du côté d'Aubenton. D'autres se font entendre sur la route Hirson/Charleville: le charroi allemand y est pris pour cible par l'aviation alliée. Nous ne pensions pas que les troupes alliées pouvaient être si proches. Les informations que nous captions sur le récepteur du camp accusent un décalage de près de deux jours sur la position réelle du front. Il faut informer Martial au plus vite et modifier nos plans en conséquence car le front se rapproche de notre zone. Nous revenons, avec les deux voitures, vers le camp par la forêt de Signy-le-Petit. En traversant le bois, un bang terrible secoue la Plymouth, mais Lonnie parvient à la maintenir dans l'axe de la route. Nous nous demandons ce qui nous arrive. Derrière nous, la Marmon fait un bond et termine sa course sur le côté gauche de la route, dans les taillis, avec son équipage heureusement indemne.

Nous apercevons alors la cause de nos déboires; un sillon de près d'un mètre de large coupe la route: un sabotage perpétré par quelques résistants du coin dont nous n'avions pas été prévenus! Quelques têtes de FFI pointent à une centaine de mètres. Ils ont l'air tout ahuri de nous voir: ils espéraient qu'un véhicule allemand tombe dans le piège, pas celui de collègues et amis. Quant à nous, ... nous râtons ferme.

Nous examinons la Marmon; elle est définitivement hors combat: l'essieu avant est brisé, le châssis tordu. Ainsi la vénérable "Ursule" qui avait été mêlée à tant d'opérations depuis novembre 43 finit lamentablement sa glorieuse carrière dans un fossé creusé par la Résistance! Pas question de laisser tomber cette relique dans des mains impies. Constant et Roland se saisissent d'une bombe de mortier, la plaquent contre le moteur et l'amorcent. Adieu Marmon. Quelques secondes plus tard, il n'en reste qu'une carcasse démantelée. Nous nous engouffrons à dix dans la Plymouth et rentrons au camp."

Conseil de guerre après cette série d'échecs cependant porteurs d'informations vitales. A la vitesse avec laquelle les Américains progressent, il ne leur faudra guère plus de 2 à 3 jours pour atteindre la frontière belge. Les Allemands tenteront-ils de leur barrer le passage en Thiérache? Peu probable en raison de la configuration du terrain; un repli sur la Meuse devrait s'imposer. Il reste donc à la Résistance très peu de temps pour agir efficacement sur les arrières de l'ennemi dans notre secteur. Afin de perturber les communications du "front" avec ses bases-arrières, notamment avec l'aérodrome de Florennes toujours en activité, Martial envoie dans la nuit du 30 au 31 août deux équipes saboter le câble de télécommunication Reims/Forges à l'aide de bombes de thermite aux Quatre-Bras de Forges et au carrefour de Nimelette. Cette fois, les dégâts sont irréparables, l'ennemi n'a plus ni les moyens ni le temps de détecter les coupures.

LE FINAL

Le 31 août, les troupes allemandes en retraite sont signalées sur toutes les routes du secteur belge. Dès le matin, Martial fait parvenir une note d'inspiration gaullienne à notre ami Max (voir encadré) le suppliant de mobiliser ses troupes de combats pour nous épauler. Nous pouvons, bien entendu, opérer sur toutes les routes de la Thiérache mais, ne disposant que d'une quarantaine de maquisards aguerris, notre action gagnerait en efficacité en se concentrant sur certains axes et en laissant les autres à l'AS. La réponse à cette note est décevante. En militaire discipliné, officier de carrière et breveté d'état-major (BEM) de surcroît, Max n'ose transgresser ses instructions: il ne peut mobiliser sans ordres; en outre, sa mission consiste à épauler les forces alliées lors des combats de la libération, non à pratiquer la guérilla. Nous sommes stupéfaits. Et s'il n'y avait pas combat dans le secteur? Tout le matériel parachuté dont il dispose n'aurait servi à rien! La guerre subversive est-elle donc une innovation trop hétérodoxe pour être comprise par les militaires de carrière dirigeants l'AS?

Devant cette absence d'aide, excepté de la part du maquis de Regniessart, nous décidons de frapper dès le lendemain 1er septembre simultanément sur 3 axes: au nord sur les routes remontant de Chimay vers la Sambre; à l'ouest sur la voie de délestage d'Eteignères à Rocroi, c'est-à-dire celle passant par l'Escallière, Baileux et Couvin; à l'est enfin sur la route Rocroi/Couvin.

La journée du 31 est consacrée à des reconnaissances et aux préparatifs des 3 expéditions. En outre, nous mobilisons des agents des Districts qui, en plus de la longue et périlleuse coopération prodiguée pendant un an, ont accepté de se joindre à nous pour le dernier combat⁶³. Nous les emploierons pour nous soulager dans les tâches de garde et de patrouille.

UN SUCCES INATTENDU

Stan désigné pour le secteur nord quitte le camp le 31 août dans l'après-midi avec deux brigades. Elles emportent l'attirail du parfait guérillero: 2 FM, 3 mitraillettes, des mousquetons, des obus de 105 mm et des bombes de mortier.

La Plymouth rescapée de la forêt de Signy-le-Petit est à nouveau pilotée par Lonnie, Stan à ses côtés, José, Tony et Athos sur la banquette arrière. Elle est suivie par une traction avant conduite par Pinoche et emportant Roland, Colas et 2 recrues moins aguerries.

⁶³ Dans la terminologie du réseau, le sigle désignant ces recrues est "SH" (pour soldat de l'heure H).

Mon cher Max,

Nous entendons distinctement la canonnade; hier soir de Signy-le-Petit, nous voyions l'artillerie lourde allemande de Hirson tirer vers Aubenton.

Je pense qu'il est grand temps d'agir: dans 2 jours, notre heure aura passé. Si nous ne recevons pas d'ordres de nos chefs, je crois que c'est maintenant que nous devons faire preuve d'initiative.

J'ai déjà fait sauter le câble allemand de Reims/Forges en 2 endroits: aux Quatre-Bras de Forges et à Nimelette, à la bifurcation de la route de l'Etat et de la route communale vers Rièzes. Dégâts irréparables.

Je peux assurer l'embouteillage des routes suivantes:

Brûly-de-Couvin à Couvin	160,40/75
Cul-des-Sarts à Couvin	157,50/76
L'Escaillère à Chimay	151 /76
Macquenoise à Chimay	139,30/74
Couvin à Philippeville	159 /90
Chimay à Beaumont	144 /88
Chimay à Couvin	152 /80

L'embouteillage ne serait pas constant mais la guérilla rendrait les routes peu sûres!

J'ai hâte de te voir pour discuter avec toi ces différentes questions.

Bien à toi
M 31.8

J'attends encore diverses fournitures de Jean, notamment des grenades Gammon et des allumeurs à traction.

Note de Martial à Max (responsable de l'AS dans notre secteur) envoyée le 31 août 44. Le brouillon fut retrouvé dans les archives du Service Hotton. Les chiffres derrière les libellés des routes correspondent à des emplacements codés sur la carte d'EM au 1/40.000ème.

Par des voies jusqu'alors désertes, le tandem atteint rapidement la grand-route Chimay/Couvin.

Au carrefour dit de "la Barrière de Pesches" sont arrêtés plusieurs camions allemands, des soldats déambulent à l'arrière de l'un d'eux: visiblement il s'agit d'un convoi à l'arrêt et non d'un barrage. Au moment où la Plymouth franchit la grand-route, une femme qui discutait avec les Schleus leur montre nos deux véhicules de la main. Elle dénonce probablement les maquisards aux soldats car ceux-ci se retournent avec vivacité. Stan ne leur laisse pas le temps de réagir; il leur lâche une rafale de mitrailleuse qui les force à se planquer pendant que les deux voitures se dégagent. Il s'agissait bien sûr d'une dénonciation comme l'attestera un témoin (voir encadré).

Après avoir traversé Dailly, le tandem pénètre dans Boussu-en-Fagnes qui grouille de soldats préparant leur bivouac. Trop tard pour faire demi-tour. Profitant de l'effet de surprise, les 2 chauffeurs écrasent le champignon; les voitures foncent sur un petit canon antichar que ses servants mettent en batterie, virent brutalement à gauche au nez des Allemands médusés, évitent de justesse un gros canon entouré de ses servants, s'insinuent entre quelques camions en manoeuvre et parviennent sans mal à se sortir du guépier. Ils ont l'impression d'avoir brillamment gagné un parcours d'obstacles mais sans les applaudissements du public.

Les Hottonistes se dirigent maintenant vers le Walestru, notre ancien camp. A l'entrée de Lompret, des sympathisants leur signalent des panzers embusqués à l'orée d'un bois. Abandonnant les voitures, ils se font conduire près des lieux. Les monstres d'acier sont alignés, immobiles. Sans armes anti-chars les guérilleros ne peuvent rien contre eux; ils déglutinent avec peine leur impuissance et reprennent la route jusqu'au Walestru où ils passent la nuit.

Le lendemain 1er septembre doit être le grand jour. L'objectif est la route de Chimay/Beaumont; le site choisi pour l'embuscade, une longue montée en ligne droite d'un km qui débute au débouché du pont ferroviaire de Robechies. En s'installant près du sommet, les assaillants auront une bonne vue sur l'arrivée de convois qui, en outre, devraient perdre de leur vitesse tant la pente est raide.

Les voitures quittent le Walestru en début de matinée et se rangent sous couvert à notre ancien camp de la Baraque-du-Loup. De celui-ci, une marche de 2 km à travers bois permet d'atteindre le lieu de l'embuscade; les porteurs d'obus sont rapidement fatigués par ces cylindres de 15 kg n'offrant guère de prise et qu'il faut soutenir sur les avant-bras repliés.

Déclaration d'un témoin de l'incident à la barrière de Pesches

Affaire Joséphine BRANDOT

Barrière de Pesches

Le soussigné MASAY Arthur, né à Froidchapelle, le 17-3-1904, domicilié à Pesches, rue de Dailly n° 2, déclare que me trouvant à proximité du croisement des routes Chimay/Couvin et Pesches/Dailly, le 31 août, dans l'après-midi, je constatai les faits suivants:

Deux voitures de l'Armée Blanche se dirigeaient vers Dailly à vive allure. La femme Brandot qui était entourée d'un groupe de boches reconnut les voitures et cria aux Allemands: "Voilà la voiture du docteur Briquet, c'est l'Armée Blanche, tirez dessus". Une rafale de mitrailleuse crépita mais je ne sais d'où elle venait, car je me suis couché.

Les Allemands ont alors tracé sur la route un dessin décrivant sommairement les véhicules et indiquant leur direction.

Un gros char arriva, s'arrêta au pignon de la maison du Dru et une patrouille alla se poster sur la route de Dailly, à proximité du poteau électrique et y resta plus d'une heure.

La nuit suivante, à l'aide d'un grattoir et d'une brosse de fer, j'ai fait disparaître les dessins de la route, et le lendemain matin, j'ai demandé à Rose Noirez d'aller s'assurer que tout trait avait disparu.

Le mari de Mme Brandot, Poulin Julien, menace actuellement les voisins et déclare que sous peu il fera justice lui-même. C'est un sournois et un dangereux individu qui est capable de tout. La famille Poulin-Brandot ravitaillait les troupes de passage en oeufs et en beurre.

Signé: MASAY Arthur.

J'ai pris la déclaration verbale le samedi 2 septembre. Je me suis assuré que des dessins avaient été tracés sur la route. Masay Arthur est un ardent patriote.

Un voisin Auguste Noirez m'a fait la même déclaration et peut être entendu.

Signé: le ACHR⁶⁴
R. DINEUR.

⁶⁴ Adjoint au Chef de Région

Pas de trafic à leur arrivée; les artificiers ont le temps de disposer les 2 obus le long de la chaussée à une quinzaine de mètres l'un de l'autre, de les relier par du cordeau détonant, de les amorcer par un détonateur électrique et de dérouler le fil électrique à une vingtaine de mètres à l'intérieur du bois. Le montage est recouvert de cendres et de laitier pris sur un tas voisin. Stan, magnéto à la main, est niché dans un creux qui ne lui laissera voir que les toits des véhicules. Les tirailleurs s'alignent à quelques mètres de la route, hors de portée directe des obus; le léger talus sur lequel ils sont allongés leur dégage un bon champ de tir tant pour les 2 FM que pour les armes individuelles. Leur position à la lisière des fourrés ne doit guère être visible de la route. Enfin un guetteur, désigné pour son habileté à monter aux arbres, est posté de l'autre côté de la route, une centaine de mètres plus bas. Il doit signaler la montée d'un convoi par un coup de sifflet, puis plonger se mettre à l'abri de la redoutable explosion.

Un bruit de moteur se perçoit. Pas de coup de sifflet. Cela signifie probablement qu'une proie plus importante vient de déboucher sous le pont de Robechies. Merde! Le bruit émane d'un camion bourré de soldats qui dépasse la zone des obus et défile devant nos tirailleurs un peu ahuris de voir passer un si bel objectif sans avoir été avertis. Plus grave, au passage certains boches se mettent à tambouriner violemment sur le toit de la cabine en hurlant "Schneller! Schneller"⁶⁵; ils ont dû remarquer la présence des maquisards. Sans importance pour ceux-ci car les Schleus n'auront pas le temps d'avertir le convoi suivant qu'un coup de sifflet imminent va annoncer. Hélas, rien. Un silence pesant s'installe. Tout à coup, une estafette motocycliste dévale la côte vers Robechies. Notre équipe à l'impression très nette d'avoir été repérée, mais comme la position est bonne, Stan décide de prolonger l'attente sans se rendre compte dans son trou de la bagarre qui se prépare au bord de la route.

L'alerte a en effet été donnée: le trafic est bloqué en deça du pont de Robechies, en terrain découvert, dans l'attente des troupes de sécurité qui scruteront le bois à la recherche de terroristes. Les camions et les canons s'agglutinent progressivement à l'arrêt hors de la vue de l'embuscade. Les colonnes suivantes sont déviées vers Virelles et Couvin.

Pendant ce temps, nos hommes attendent. Tout à coup, José entend des voix dans la côte; elles se rapprochent. Se penchant légèrement hors du couvert, il aperçoit une patrouille allemande: une quinzaine de soldats, en file, précédés d'un chien tenu en laisse; ils remontent la grand-route le long de son bord droit. Pas de doute, le chien va sentir les hommes tapis et alerter les Schleus. José fait un geste significatif à son voisin et épaule ostensiblement son Bren Gun dans la direction des voix; le signal se propage à toute la ligne

⁶⁵ "Plus vite! Plus vite".

sauf à Stan et Lonnie, invisibles dans leur cuvette et sans vue directe sur la route. Tous les autres sont maintenant aux aguets, le doigt sur la détente; ils tiennent les ennemis dans leur ligne de mire. Ils ne tireront que forcés; l'objectif demeure des véhicules. Le berger allemand arrive à leur hauteur, le museau au raz du sol, et poursuit son chemin sans détecter les maquisards à quelques mètres de lui, entraînant à sa suite une patrouille qui ignorera toujours devoir la vie sauve au flair défectueux de son auxiliaire canin.

Le silence redevient oppressant. Il est brutalement rompu par un vacarme effrayant: à travers le feuillage, nos hommes voient des chasseurs-bombardiers Lightnings prendre la route en enfilade, piquer sur le pont de Robechies en mitraillant et canonnant la concentration de véhicules ennemis que la présence des maquisards a provoquée. Un véritable carrousel infernal; les pilotes américains s'en donnent à coeur joie passant et repassant au-dessus de la tête de nos amis d'abord ébahis puis inquiets car ils perçoivent de nombreux impacts de balles dans les arbres et sur le sol autour de leur position. Stan la fait immédiatement évacuer: ce serait trop con de se faire descendre par des projectiles américains.

Au pont de Robechies, c'est l'horreur: plusieurs véhicules explosent et boutent le feu à leurs voisins; d'autres essaient de se dégager des flammes et, touchés à leur tour, obstruent complètement la route⁶⁶

Malgré ce bon résultat, les maquisards reviennent à la Baraque-du-Loup avec un sentiment de frustration: eux n'ont pu faire parler ni l'explosif ni la poudre, ne fût-ce que contre ce damné camion isolé, bourré de Schleus. Ils en comprennent la raison à l'arrivée à notre ancien camp: le guetteur les y attendait! En solitaire sur son arbre perché, se croyant repéré et pris de panique, il avait quitté subrepticement son poste et s'était réfugié près des voitures au lieu de rejoindre le groupe et de l'avertir. Heureusement que tous sentaient la libération proche; il s'en tira avec une engueulade monstre, punition évidemment sans commune mesure avec la gravité de sa faute. Stan ne révéla celle-ci à Martial que plusieurs jours après la fin de l'occupation. Il était trop tard pour encore sévir.

LYDIE A FORGES-JEAN-PETIT

Un parti fort de 11 maquisards a quitté le camp le 1er septembre au matin avec pour objectif la route nationale 61 qui joint le village-frontière de

⁶⁶ Selon des témoins, d'autres convois ennemis venant de Salles et ayant bifurqué vers la route Chimay/Beaumont furent également la cible des aviateurs américains près de la ferme de Thiérisart à 2 km à vol d'oiseau du lieu de l'embuscade.

Régniowez à Baileux où elle s'enclasse dans la grand-route Chimay/Couvin. La N61 sert en ce moment de voie de délestage aux routes convergeant sur Rocroi. Impatients d'installer leur embuscade, les fantassins progressent rapidement en file indienne à travers taillis et futaies. Sylvain, chef de l'expédition emmène à sa suite Martin et sa brigade qui s'est illustrée à Fépin, Constant, Philippe (Charles Dimanche) ... et les deux cuistots. A l'exception de ceux-ci, tous sont des "anciens" ayant plusieurs opérations à leur actif. Que viennent faire les cuistots dans cette bande de durs? Constant prétend qu'à force d'écouter les récits d'expéditions de plus en plus fréquentes et sentant le dénouement proche, il ont fait le siège de Martial afin de pouvoir participer à l'action du jour. D'après lui, bien qu'il s'agisse de compagnons sans expérience, Martial aurait finalement accédé à leur demande compte tenu de la qualité de l'encadrement. Cette explication est probablement valable pour Jim (Emile Deheneffe) qui fit la campagne de 40 dans l'infanterie mais pas pour le second, ce grand benêt qui nous avait déjà causé tant de déboires par sa simplicité et son étourderie au point d'être confiné dans la cuisine. En fait, Constant avait plaidé sa cause mais Martial n'avait pas été dupe. Il avait éclaté de rire:

- "Jésuite, t'as pas envie de porter Lydie pendant les 2 à 3 heures de la marche d'approche!"

- "Pardon, je ne sors pas des Jésuites, mais d'un collège épiscopal. Il est vrai qu'après un temps aussi long de portage, mon tir sera peut-être moins précis."

- "Gagné" lui répondit Martial, "tu auras ton porteur."

Il avait alors convoqué notre benêt:

- "Mon cher, Constant a parlé pour toi; d'accord pour que tu partes avec les autres. L'issue du combat dépend de Lydie; tu vas avoir la lourde responsabilité de la porter."

Notre benêt avait poussé des cris de joie puis, fier comme Artaban, s'était emparé de la pièce pesante pour démontrer sa forme physique.

- "Je ne sais pas lequel de nous deux est le plus jésuite" avait conclu Constant.

Lydie est en réalité un fusil anti-char Boyes tirant des balles perforantes à noyau d'acier d'un calibre impressionnant de 14 mm. Elle avait été parachutée en France, capturée par la Feldgendarmarie puis volée à cette dernière quelques semaines auparavant⁶⁷. Par qui et pourquoi cette sorte de petit canon a-t-il été baptisé "Lydie" est resté un mystère; donner un surnom féminin à des équipements est une ancienne habitude dans toutes les armées. Le poids (16 kg) et la longueur (162 cm) font du Boyes une arme lourde et encombrante, peu adaptée à nos expéditions antérieures dans lesquelles souplesse et rapidité étaient primordiales. En revanche, dans l'embuscade statique concoctée, l'intervention de Lydie, solidement ancrée sur son bipied,

⁶⁷ Cf page 259.

pouvait s'avérer décisive: ce sera son baptême du feu.

La veille de l'action, Constant s'était vu confier Lydie. En raison de la rareté des munitions (25 projectiles), il n'avait eu droit qu'à 3 balles d'essai. Il n'était pas très rassuré à l'idée de tester les cartouches "bricolées" par Pinoche⁶⁸; mais il ne pouvait ni ne voulait perdre la face. Comme il l'avoua plus tard: "il n'aurait pas cédé sa place pour un empire".

Première cartouche dans le canon; la cible, une assiette en aluminium est posée à 40m. Le fort talon protecteur de la plaque de couche est bien calé contre l'épaule; la poignée arrière de l'arme, solidement campée sur son bipied, est fermement tenue. Constant tire! Malgré les précautions et la bonne position prises et bien que le recul du canon sur l'affût soit freiné par un puissant ressort de rappel, le choc dont il n'imaginait pas la violence le rejette brutalement. De plus, le canon crache des flammes et une abondante fumée. La Lydie est peut-être agressive et bruyante mais la balle s'est logée près du centre de la cible. Tout en accusant intérieurement Pinoche d'avoir un peu forcé sur la charge de poudre introduite dans les douilles, Constant tire les deuxième et troisième coups avec un résultat excellent. Lydie est déclarée bonne pour le service malgré son manque de discrétion qui la fera aisément repérer. Il reste une inconnue: quelle sera la précision du tir à 300m?

Après 13 km de marche à travers bois, l'équipe atteint la position choisie: le mamelon boisé de la Croix-Squélard à 320 m d'altitude. Il est situé environ 300 m à l'ouest de la route nationale et séparé de celle-ci par la vallée de l'Eau Noire et ses pâtures. Le champ de tir offert par la position couvre la longue montée rectiligne, bien dégagée, que trace la N61 entre Forges-Jean-Petit au sud et le plateau de Baileux au nord. Près du sommet du mamelon, Sylvain installe Lydie avec Constant comme tireur et Philippe comme pourvoyeur ainsi que Martin, son FM et Bill comme assistant. Les 6 fusiliers sont alignés une vingtaine de mètres en contre-bas.

L'attente commence. Sylvain scrute la route à la jumelle et, telle Soeur Anne ne voit rien venir. Il ignore, comme nous tous à ce moment, que l'ennemi n'autorise plus le trafic sur certaines routes traversant les forêts qu'après inspection par une des patrouilles anti-terroristes sillonnant la région.

L'attente se prolonge. Vers 14 h, enfin un bruit de moteur. Chacun pointe son arme et retient son souffle. Mais surprise, c'est une patrouille de sécurité venant du nord qui apparaît: deux auto-mitrailleuses descendant la nationale à bonne vitesse en direction de la France! Leurs équipages, debout à l'arrière des véhicules, inspectent les alentours offrant de belles cibles. En un clin d'oeil, les Hottonistes modifient leur position. Constant tient la

⁶⁸ Cf Le maquis en armes *ibidem*.

première auto-mitrailleuse dans sa ligne de mire. Il vise le moteur, seule partie vitale vulnérable à des balles non explosives. Au premier coup, l'engin s'immobilise sur le bas-côté tandis qu'une fumée noire s'en échappe; il reste à Constant quelques secondes avant que le deuxième véhicule ne disparaisse dans le virage au bas de la route. Fébrilement, il éjecte la douille brûlante et Philippe introduit une nouvelle cartouche dans la culasse. Constant verrouille l'arme et vise à nouveau, sachant qu'il n'a pas droit à l'erreur. Le coup part et l'engin s'arrête, moteur détruit. Victoire!

Dès le premier tir de Lydie, Martin au FM et les fusiliers entrent en action et ouvrent un feu nourri sur les équipages qui cherchent à s'enfuir. Deux ploucs pendent bras en bas, sur la rembarde de l'habitacle ouvert, comme du linge mis à sécher. Malheureusement, la patrouille comprend une 3ème automitrailleuse qui suivait les 2 premières à 1 km de distance. En débouchant du tournant des Hautes Granges, au sommet de la montée, elle découvre toute la scène et repère aisément l'origine des flammes et de la fumée que Lydie crache avec allégresse. Aussitôt, elle arrose l'emplacement des 2 armes d'un tir dangereusement précis; elle est hors de vue de ces dernières qui ne peuvent riposter efficacement.

C'est le moment pathétique que choisit notre benêt de cuistot pour quitter son poste abrité et courir vers Sylvain en hurlant: "Mon verrou est bloqué, je ne peux plus tirer!" Un coup de gueule le force à se planquer, lui évitant miraculeusement d'avoir son nom inscrit sur une stèle aux morts pour la patrie. Philippe, moins chanceux, est atteint par une balle qui lui transperce la cuisse gauche. Bill prend sa place de pourvoyeur. S'accrocher à cette position serait suicidaire: Sylvain ordonne un repli d'une dizaine de mètres qui s'effectue sous une averse de branches hachées par le tir ennemi.

Pendant ce temps, les tirailleurs, protégés par une butte et ivres de décibels, achèvent par un tir endiablé la mise hors combat des 16 occupants des deux engins immobilisés. Après un quart d'heure de cette excitation collective, Sylvain commande le cessez-le-feu. Plus de 300 cartouches ont été ainsi brûlées; les armes sont brûlantes, les canons dilatés ne doivent plus guère assurer un tir efficace. Cette débauche de coups de fusil sera le record de la campagne! Le retour se fait à pied comme l'aller. La blessure de Philippe ne paraît pas trop grave mais il souffre beaucoup et la marche même soutenue est pour lui un calvaire; il sera soigné par le Docteur André à Brûly-de-Pesche. La petite troupe rejoint le camp en fin d'après-midi, fatiguée mais heureuse de sa victoire. Ce combat sera le seul exploit de Lydie; il nous prouva que la mauvaise réputation dont elle jouissait dans l'armée britannique n'était pas entièrement justifiée.

LE 41ème BAROUD DE MICKEY

La dernière opération du 1er septembre 44 revenait en toute justice à Mickey. Ce compagnon des balbutiements initiaux avait, en effet, posé en mars 42 la première machine infernale dans un local bondé de nazis flamands situé -ô dérision- rue de la Démocratie à Anderlecht. Depuis lors, son palmarès s'était orné de 40 expéditions pétaradantes et tonnantes, dont certaines des plus osées⁶⁹, sans compter davantage de missions de renseignement, de reconnaissance et de liaisons plus scabreuses les unes que les autres.

L'objectif de la dernière opération de ce baroudeur-né était à portée de main: 1,5 km à l'est du camp dans une vallée étroite très boisée où la route nationale n°5 court parallèlement au Ry de la Forge-du-Prince; un endroit rêvé pour un scénario d'attaque de diligence. Mickey avait choisi pour l'accompagner: Michel, rhétoricien qui nous avait rejoint à la Baraque-du-Loup et que sang-froid et intelligence avaient rapidement porté à la fonction de brigadier; Robin, convalescent de la blessure reçue lors de la lamentable rencontre de la Neuville-aux-Joûtes⁷⁰; Gilbert, ce "novice" qui s'était distingué à l'engagement du pont de Château-Regnault⁷¹ et le long Tino (Marcel de Bédancourt), ce jeune Français prometteur qui finira la guerre dans l'armée de de Lattre de Tassigny. Mickey s'était approprié une mitrailleuse Marlin, Michel avait son FM; les deux derniers, bien que chargés d'obus de 105, étaient assez libres de leurs mouvements: au lieu de porter leurs "bébés" dans les bras comme les mères européennes, ils les avaient fixés sur le dos dans des sacs de jute à la mode des mamas africaines.

Vers midi, le groupe traverse la "route Napoléon" et s'engage dans un ancien coupe-feu envahi d'arbrisseaux et dévalant les 100 m de dénivellation jusqu'au fond de la vallée. Dans l'épais couvert enserrant la route, il leur est aisé de choisir au bord de celle-ci, le coin propice où dissimuler les obus distants d'une dizaine de mètres. Nous ne disposons plus de compassement électrique: Stan a emporté vers le nord la magnéto et la réserve de câble! L'explosion des obus sera dès lors amorcée par un détonateur à traction dont le mince fil d'acier -invisible à plus de trois mètres- est tendu au travers de la route à hauteur de ventre. Avec ce dispositif, plus question de choisir sa cible: ce sera le véhicule de tête qui trinquera. Mickey

⁶⁹ Cf pages 179-180.

⁷⁰ Cf pages 356-360.

⁷¹ Cf pages 282-283.

ne peut qu'espérer une proie digne de ses obus. Ses compagnons et lui se réfugient derrière des stères de bois empilés à la limite d'une coupe à moins de 100 m du guet-apens.

L'attente n'est pas longue: une des dernières arrière-gardes allemandes formée de 2 chars lourds suivis de plusieurs camions-chenilles de panzergrenadiers s'approche; les superstructures du premier panzer sont garnies de soldats à découvert, fusil d'assaut ou pistolet-mitrailleur à la main, scrutant les sous-bois, prêts à faire feu sur les terroristes censés hanter les forêts ardennaises. En un éclair, ils sont balayés par la giclée d'éclats qui immobilise et endommage le premier char. Dès que la fumée se dissipe, le second canon et mitraille au hasard la forêt environnante. L'équipe est évidemment comblée; elle n'en espérait pas tant; elle ne peut cependant ni intervenir ni même se montrer. Que faire avec un FM et 3 armes individuelles contre un canon de 88 mm et une mitrailleuse lourde, sans compter une centaine de fantassins d'élite! Les grenadiers se sont répandus autour des deux chars et surveillent fébrilement les environs; des tankistes sont également sortis de leurs monstres et discutent. Le premier char est pris en remorque par le second; toute la colonne bat en retraite sur plus d'un km jusqu'au sud du hameau de la Forge-du-Prince, là où la route est dégagée de tout bois sur une largeur de 200 à 400 m.

A peine s'y est-elle arrêtée qu'elle est prise à partie par une escadrille de Lightnings qui effectuent plusieurs passages enregistrant de nombreux coups au but. Dès que Mickey a entendu puis vu les chasseurs piquer sur le convoi, il entraîne son équipe pour l'hallali dans une course endiablée: Robin ne peut suivre et est renvoyé au camp; les autres traversent la route sur le site même de l'embuscade. La vue est insupportable même pour des guerilleros habitués: des cadavres sont affreusement mutilés; plus loin, un soldat, touché au bord de l'orbite agonise en hurlant, les 2 yeux arrachés. On ne peut rien pour lui. Les baroudeurs sautent le ry et se ruent vers le sud à la lisière du bois et des pâtures pour se rapprocher du convoi.

L'explosion des obus a été perçue au camp. Martial a aussitôt mis en alerte la dernière brigade disponible, celle d'Edgard (Edgard Wanschoor). L'endroit vers lequel plongent les chasseurs américains se repère aisément. La mission d'Edgard est de se rapprocher du lieu de l'attaque par l'ouest et de tenter un harcèlement des survivants par FM et mousqueterie. Au pas de course, la brigade quitte le camp et s'engage dans la descente. Au moment où elle aborde un pelé, elle est repérée par le second char dissimulé sous un bouquet d'arbres. Elle est immédiatement la cible d'une canonnade, heureusement mal ajustée. Les maquisards n'ont que le temps de se planquer puis de battre en retraite par une reptation bien conduite.

Après le départ des chasseurs américains, les Allemands ont dû

procéder à un bilan: ils font sauter le char endommagé puis entassent leurs fantassins sur les camions-chenilles encore en état de rouler. Sur ces entrefaites, Mickey et ses boys sont arrivés à la hauteur du convoi par le côté est; ils se sont glissés à la lisière du bois et sont séparés de la route par 200 m de prairies. La vue sur l'objectif est excellente mais leur équipe est trop faible pour s'attaquer à une troupe nombreuse visiblement bien pourvue de leurs fameuses mitrailleuses MG34 si pas MG42⁷². Mickey attend que tous les Schleus se soient installés sur leurs véhicules et aient démarré pour canarder le dernier d'entre eux au FM, au mousqueton et à la Marlin. Les occupants sont surpris par ce tir venant de la droite de la route alors qu'ils surveillaient le côté gauche où le pauvre Edgard avait été si bien accueilli; ils plongent du véhicule et gagnent la lisière ouest de la forêt laissant encore trois des leurs sur le tapis. Mickey fait arrêter le tir et s'évanouit sous le couvert avant que l'ennemi n'ait eu le temps de réagir. Après ce sanglant arrêt de près d'une heure, les Allemands reprennent leur route vers le nord en ramassant au passage leurs morts et blessés, pendant que les quatre maquisards regripen la pente boisée les ramenant au camp tout heureux des résultats directs et indirects d'une action probablement aidée par des lutins ardennais anti-nazis.

UNE FIN D'OCCUPATION EN QUEUE DE POISSON

Après la débauche d'actions du premier septembre, le lendemain, dernière journée de l'occupation, parut morne au groupe D encore qu'elle fut émaillée d'un épisode burlesque qui heureusement ne se termina pas en tragédie.

Au nord, après l'affaire du pont de Robechies, Stan et son équipe avaient rejoint le Walestru dans la soirée. Ils n'avaient pas eu l'occasion de récupérer les obus de 105 mm camouflés en bordure de la route de Chimay à Beaumont et ne pouvaient plus compter que sur leurs armes d'infanterie pour tendre leurs dernières embuscades.

Des informations ayant confirmé que les derniers convois allemands empruntent désormais les petites routes, Stan décide d'agir entre Lompret et Virelles, site accessible à pied dans cette région particulièrement connue de tous les anciens. Au lieu-dit "La Queue du Lac", les maquisards repèrent à la lisière d'un bois un profond fossé distant d'environ 80 m de la route:

⁷² L'aspect extérieur de ces armes est quasi-identique; les secondes possédaient une cadence de tir hallucinante: 1.100 coups/minute!

excellente position pour aligner tirailleurs et mitrailleurs. La route demeure déserte et l'attente désespérante. Enfin apparaît, maigre gibier, un camion occupé par une escouade de traînants. Sous une grêle de balles, le véhicule s'immobilise et les occupants en bondissent; un ou deux d'entre eux, à l'abri derrière les roues tentent même de riposter au fusil, mais les rafales les réduisent vite au silence. Encore une centaine de balles pour s'assurer que le camion est définitivement hors d'état et l'équipe regagne le bois. Elle y est à peine parvenue qu'un blindé léger muni d'un canon anti-char se présente sur les lieux de l'embuscade, ameuté par l'intense fusillade. Il stoppe près du camion démolé et canonne la tranchée abandonnée par les maquisards. Ceux-ci regagnent le Walestru, s'y restaurent puis, toujours à pied, se dirigent vers la ferme de la Galoperie à la limite du bois d'Aublain.

Aux environs du camp, les équipes avaient encore fait une plus mauvaise pêche. Une brigade s'appêtait à prendre position sur la route de Cul-des-Sarts à Couvin, non loin de notre poste de garde, lorsqu'un dernier petit convoi lui passa sous le nez; l'embuscade fut maintenue sans succès jusqu'à la nuit tombante.

Enfin, à l'est du camp, dès la matinée du 2 septembre, Mickey voulut rééditer le coup de la veille sur la route Rocroi/Couvin un peu en aval de son embuscade précédente. Pour détruire avec certitude un panzer, il ne lésina pas sur les moyens. Une bombe d'avion de 50 kg fut ficelée sur une solide perche de sapin et portée par 4 hommes jusqu'au lieu de l'attentat. La mise à feu fut à nouveau confectionnée à l'aide d'un détonateur à traction amorçant un relais de 2 kg de plastic. En vain; aucun véhicule ennemi ne vint se jeter dans le piège qui demeura cependant tendu jusqu'aux premières heures du 3 septembre. La retraite de l'ennemi était effectivement terminée le 2 septembre.

Ce jour à 16 h, Max (Cdt Housiaux) reçut enfin l'ordre des responsables de la zone I de mobiliser l'AS dans son secteur en vue des combats de la libération. Cette opération se terminait lorsque Stan se présenta au PC de Max, la ferme de notre ami Georges Flandre à la Galoperie. Max semblait peu apprécier que nous n'ayons pas attendu son signal pour agir. Stan étonné dut lui rappeler que nous n'avions aucun lien de subordination vis-à-vis de l'AS, que notre mission de harcèlement avait été définie par notre instructeur parachuté et qu'il venait, comme convenu lui prêter son concours. Le mouvement d'humeur passé, Max demanda à Stan d'encadrer le groupe des nouvelles recrues qu'il venait d'armer à Aublain. Il lui montra alors les instructions de l'EM de l'AS qu'il venait de décoder. En lisant ce texte, Stan fut saisi par l'ahurissement; il y était notamment stipulé:

- d'essayer de désarmer les ennemis sans violence, si possible en leur achetant leurs armes et en leur fournissant des vêtements civils;
- de détruire la signalisation routière;
- de créer des obstructions sur les routes sans faire usage des armes;

- de monter la garde au grand terrain de parachutage sur lequel devait avoir lieu des descentes massives d'hommes et de matériel.

On peut comprendre la réaction de Stan devant l'accumulation de tant de sottises en aussi peu de mots.

La première instruction tourna presque au drame. Une des recrues d'Aublain toute essoufflée rejoignit à vélo le groupe renforcé de Stan: elle avait persuadé l'équipage d'un char léger d'échanger son véhicule contre des vêtements civils; les Allemands étaient prêts à la transaction qui devait se réaliser à la sortie du village. Stan refusa évidemment que quiconque s'y rendit: le piège était trop gros. Effectivement, las d'attendre ses interlocuteurs, l'engin gagna le village, vira d'un quart de tour devant la maison de la naïve recrue et envoya dans la façade un obus qui mit le feu à la baraque, heureusement sans faire de victimes.

Il n'était évidemment question ni de détruire la signalisation ni d'obstruer les routes depuis qu'elles s'étaient vidées de Schleus et où seules de rares sections de panzers formaient un ultime écran. Les mesures proposées n'auraient guère gêné que l'avance des Américains. Leur IXème division d'infanterie entra à Chimay dans l'après-midi du 2 septembre et s'y arrêta jusqu'au lendemain matin. Un dernier groupe de 3 chars Tigre se replia d'Aublain vers Couvin le 2 septembre vers 18 heures: une demi-journée les séparaient donc des avant-gardes américaines. Sauf un léger engagement à la frontière ouest, il n'y eut d'ailleurs pas de combats en Thiérache belge. La mobilisation tardive de la résistance armée ne fut d'aucune utilité sur le déroulement des opérations. Inutile de dire que dans ces conditions les parachutages massifs envisagés n'eurent pas lieu et que la garde de la plaine ne servit à rien.

L'erreur des responsables de l'AS dans le sud de l'Entre-Sambre-et-Meuse résulta sans doute de leur manque d'informations sur la situation militaire dans les Ardennes et la Thiérache françaises: la rapidité de son évolution rendait en effet improbables des combats sérieux dans leur secteur. L'AS aurait amélioré sa performance en reconvertissant sa mission d'épaulement des Américains en harcèlement de l'ennemi... A moins que le maintien de l'ordre après le départ des Allemands ne fût considéré comme prioritaire? Heureusement pour l'honneur de l'AS locale, Jean Neufcoeur et son jeune maquis de Régniesart ignorèrent ou ne reçurent pas les curieuses instructions. Non seulement ils pratiquèrent 2 sabotages en fin août mais étrillèrent le 2 septembre une colonne ennemie sur la route Couvin/Givet, non loin de leur camp.

LA LIBERATION

Le 2 septembre en fin de matinée, Martial, inquiet du sort du "parti nord", a envoyé Constant et le Toubib à leur recherche imaginant soit les trouver au Walestru soit obtenir de leurs nouvelles au bois d'Aublain où Léopold avait installé le PC du District Couvin. La liaison s'établit près de la ferme de Georges Flandre, à la Galoperie, en fin d'après-midi. Le message presse Stan de profiter de l'intervalle entre Allemands et Américains pour franchir la route Chimay/Couvin et rapatrier son équipe... ou ce qu'il en reste. Indemne et au grand complet, celle-ci atteint le camp aux premières heures claires du 3 septembre. Elle y est reçue dans une effervescence sans pareille; la joie est d'autant plus explosive que le long silence faisait redouter le pire. Les arrivants confirment le départ des Allemands, la libération de Chimay et la reprise de l'avance américaine vers la Meuse.

Pour la première fois depuis les années qu'ils oeuvraient ensemble, Martial serre Stan et Mickey dans ses bras. Les trois amis restent un long moment sans dire un mot. Ils sont les seuls rescapés de la quarantaine de jeunes qui avaient opté pour l'action directe dès 42 et qui se sont maintenus dans la lignée du "Comité de Surveillance de Bruxelles"¹. Certains qui s'étaient engagés sur ce sentier périlleux étaient tombés: beaucoup avaient été arrêtés et torturés puis fusillés ou déportés; d'autres tués; d'autres encore, blessés dans leur chair ou choqués par le stress prolongé, avaient dû renoncer à la lutte clandestine; quelques-uns enfin, coupés de leur liaison avec notre réseau, avaient probablement étanché leur soif d'action en ralliant d'autres mouvements.

Passé ce moment d'émotion intense, le premier sentiment des trois rescapés fut l'étonnement. Etonnement de se retrouver en vie, en liberté et indemnes après un périple d'une trentaine de mois d'activité ininterrompue semé de nombreux obstacles mortels. Vinrent ensuite l'apaisement et la fierté: ils avaient rempli le contrat passé avec les Anglais via Valentin et Hotton; le parcours clandestin était terminé; ils pourraient maintenant continuer la lutte

¹ Cf page 49.

au grand jour sans devoir subir le qui-vive constant de l'homme traqué.

Ces évocations furent rapidement balayées, il leur fallait appréhender la situation nouvelle et d'abord prendre les contacts indiqués par Valentin: avec les Américains pour savoir s'ils devaient répondre à une demande spéciale et avec l'AS pour coordonner la chasse aux traîneurs dépassés par la rapidité de l'avance américaine. Ils devaient aussi rencontrer Albert, chef du District Chimay pour pouvoir abandonner le repaire forestier et disposer d'un cantonnement plus central et d'accès plus aisé.

LA JONCTION AVEC LES AMERICAINS

Laissant la responsabilité du camp aux trois "tricar" Sylvain, Roland et Grand-Père, Martial, Stan et Mickey s'embarquent dans une traction-avant Citroën noire avec Lonnie et Marino qu'ils vont "restituer" à leurs compatriotes après un emprunt de 3 mois. Les deux aviateurs font leurs adieux fraternels au groupe; ils expliquent par interprète interposé combien ils ressentent le caractère extraordinaire et inoubliable de l'aventure qu'ils ont vécue. Lonnie s'installe une dernière fois au volant d'une voiture du maquis; pour la circonstance, le radiateur de la Citroën est orné d'un grand drapeau belge, récupéré peu avant: ce serait trop con que des résistants de la dernière heure prennent la traction-avant pour une voiture boche et se paient un carton sur elle. En route pour la jonction. Près du carrefour dit de la Barrière de Gonrioux, les cinq amis aperçoivent la route de Chimay/Couvin: une procession de véhicules militaires de tous types s'étend à perte de vue. Lonnie montre de la main de curieuses petites voitures décapotables: "Jeeps" dit-il, puis il décrit l'usage de ces fameux véhicules tout-terrains ayant remplacé les grosses moto-sidecars en usage dans toutes les unités de cavalerie motorisée en 40. Arrivé à la grand-route, Lonnie interpelle un soldat en américain pendant que lui-même et Marino agitent par les fenêtres ouvertes leurs bracelets d'identification. La face de l'homme, d'abord incrédule devant ces deux civils, s'illumine d'un large rire, il ameut ses copains: "Hi! Guies! Come on, two US airmen here!"² Le petit groupe est conduit vers un colonel nonchalamment accoudé sur un talus à côté de son véhicule de commandement à l'impressionnante antenne. Celui-ci recommande de rejoindre l'état-major de la IXème division d'infanterie quelque part près de Chimay. La Citroën remonte la colonne. Quelle richesse de matériel: camions, jeeps avec mitrailleuses légères ou bazookas, camionnettes ouvertes à chenilles arrière porteuses de mitrailleuses lourdes d'un calibre de 12,7 mm (.50); quelques

² "Hé, copains! Venez voir: 2 aviateurs américains!"

chars: "Sherman", lâche Lonnie. Les maquisards sont ébahis: les récits des combats de Normandie à la BBC laissaient supposer que l'US Army était suréquipée, mais à ce point!

Arrivée dans Chimay en liesse: la Grand-Place est pleine d'un monde joyeux s'embrassant, acclamant les chars américains qui la traversent en direction de Couvin. Dans la rue Rogier faisant suite à la place, des énergumènes balancent par les fenêtres du 1er étage literie et mobilier de quelques "collabos"; les chars les écrasent au passage crevant les ébredons et emplissant l'étroite rue d'une volée de plumes. Un peu plus loin, un attroupement vociférant autour d'une fille terrorisée assise sur une chaise: sur son front, une croix gammée maladroitement tracée; la populace lui hurle sa haine et ricane pendant qu'un individu la tond. Un peu partout de petits groupes éméchés porteurs de brassard tricolore, brandissent des armes abandonnées par l'ennemi; plus grave, certains ont glissé dans leur ceinture des grenades allemandes à manche. Martial en interpelle un: le conard n'en connaît même pas le maniement! Cela semble démentiel à nos trois maquisards. Mais où étaient donc ces bons justiciers et ces fiers-à-bras pendant l'occupation, ne fût-ce que la semaine précédente? Génération spontanée sans doute!

Martial et ses amis retrouvent enfin Albert qui ne peut cacher son émotion; les étreintes se succèdent. Après l'obligatoire photo de famille du groupe devant la Citroën arborant son grand drapeau belge, place au verre de l'amitié et aux discussions sérieuses.

Albert, en ingénieur méticuleux, a déjà pensé à notre transfert à Chimay; il proposera aux autorités communales patriotes qui se mettent en place d'héberger les maquisards dans l'école communale occupée jusqu'au 1er septembre par la garnison allemande; les étages supérieurs transformés en dortoirs peuvent loger plus de 200 personnes.

Ce point réglé, il faut trouver l'EM de la IXème division; celui-ci s'est déplacé vers l'est. La Citroën se glisse dans un convoi, traverse Couvin et rejoint ce QG de campagne à Pétigny: quelques tentes tapissées de cartes, un panneau plein d'humour accroché sur l'une d'elles "Notorious CP"³. A côté des tentes, des voitures radios sont servies par un personnel calme, à la démarche souple vaquant aux différentes tâches comme s'il gérait une entreprise civile sans mise au garde-à-vous ni salut lorsqu'il aborde ses gradés. Les maquisards prennent alors congé de leurs amis aviateurs; Marino tient à garder son mousqueton Berthier et Lonnie un Luger comme souvenirs. Martial est entraîné par le major responsable des renseignements; ils

³ "Notorious" est péjoratif. Il ne se traduit pas par notoire ou bien connu, mais au contraire par mal famé ou de mauvaise réputation!

paraissent avoir le même âge! Nombreuses questions sur l'état du réseau routier et les accès à la Meuse; Martial pointe en outre sur la carte les endroits où étaient stockés les V1 au champ d'aviation de Florennes. Gros intérêt, semble-t-il, pour ce genre d'informations. Martial signale alors qu'un de ces engins, lancé vers le sud la veille au soir, a atterri sans exploser dans une prairie près d'Aublain. Le major transmet instantanément le renseignement.



Fig. 26. Le maquis sort des bois le 3 septembre 44 : Première photo d'hommes enfin libres. De gauche à droite : A. Bruniau (Gérard), intendant du District Chimay; A. Van Glabeke (Stan), sous-chef du Groupe D; J. Lejour (Mickey), chef de la Section Spéciale; F. Delporte (Albert), chef du District Chimay; L. White (Lonnie), aviateur américain maquisard; M. Hannesson (Marino), aviateur américain maquisard; M. Franckson (Martial), chef du Groupe D.

L'entretien est terminé, Mickey se met au volant de la Citroën et parvient péniblement au camp par les routes secondaires seules accessibles aux non-américains; le drapeau placé devant le radiateur a dû gêner le refroidissement du moteur: les occupants ont l'impression qu'il "tourne sur trois pattes"; il crache d'ailleurs une fumée de mauvais augure!

LA VIE DE CHATEAU

Le lendemain, pendant que Stan et Roland accompagnés d'une équipe d'installation partent explorer leur futur cantonnement et que Grand-Père et Sylvain commencent les battues aux traînants, Martial réquisitionne la Plymouth, Pinoche et un garde de corps pour se rendre au PC de Max à la Galoperie; il veut s'assurer des limites entre zones de nettoyage d'Hotton et de l'AS. Max paraît avoir des difficultés avec sa hiérarchie; il désire que Martial débâte du problème avec celle-ci implantée dans un château entre Florennes et la Meuse⁴. Martial bougonne, la perspective de se taper une centaine de kilomètres pour régler un problème local le hérise.

Le château construit au milieu d'un grand parc vaut la visite. La grille en fer forgé est gardée par des soldats de l'AS en treillis écru. Martial ne s'étonne guère du choix. La noblesse terrienne wallonne s'est révélée dans l'ensemble très patriote; nombreux sont les radiotélégraphistes parachutés qu'elle hébergea; en outre, ces châteaux entourés de vastes domaines forestiers servirent souvent de "refuges" pour les EM de l'AS puis pour la concentration de leurs recrues à la veille de la libération. Il faut ajouter que l'amour des officiers supérieurs pour les châteaux semble atavique: en 40, les QG des différentes armées échangèrent les mêmes châteaux au hasard de leurs mouvements respectifs.

Après palabres avec les sentinelles, la Plymouth est autorisée à se ranger le long de l'esplanade. Martial est introduit dans un vaste salon décoré avec goût et agrémenté de meubles anciens. La scène lui donne l'impression du Huron débarquant dans un hôtel parisien au temps de sa gracieuse majesté Louis XV. Un petit monde sélect y déguste le thé: la maîtresse de maison et quelques invités sont assis, d'autres pérorant debout. Tous sont affublés de la combinaison de canevas mais les revers des tuniques qu'ils portent sous celle-ci en recouvrent l'encolure afin que nul n'ignore le grade de chacun. Les combinaisons sont immaculées, les barrettes et les étoiles scintillent sur les parements, les ceinturons et les baudriers ont l'aspect plaisant des cuirs bien cirés. Martial porte ses éternelles bottes et culottes militaires françaises; heureusement pour son image de marque il a, par hasard, troqué sa vieille veste marron plus que défraîchie pour une tunique kaki que la femme et la fille d'Arnold "el Cinsi" lui ont retournée dans une capote française; son ceinturon sans éclat pend vers la gauche entraîné par le poids du lourd GP; il n'arbore évidemment aucun insigne de grade. Il enlève son casque et le cale sous le bras gauche en pénétrant dans le salon.

⁴ Après tant d'années écoulées, Martial ne se souvient plus du lieu avec précision; Anthée? Falaën? Au contraire, il se remémore encore sa visite tant la scène fut cocasse.

Son intrusion arrête un instant les mondanités; un colonel se porte à sa rencontre.

- "Martial, je viens de la part du commandant Housiaux; je désire m'entretenir avec le chef de secteur pour une délimitation de zones d'action."

- "Colonel Decour; mon adjoint le major de Posch, en charge du sous-secteur C.... Nous attendions votre visite."

Martial n'a pas prêté attention à la numérotation du sous-secteur, n'y trouvant aucun intérêt.

- "Enchanté colonel, enchanté major."

Il serre les mains de ses interlocuteurs visiblement étonnés de l'absence et de salut et du sacro-saint "mon" énoncé obligatoirement avant le titre du grade lorsqu'on s'adresse à un supérieur.

- "Permettez que je vous présente à Madame la baronne?"

- "Très volontiers."

- "Mes hommages, Madame."

- "Mons... Martial est le responsable des partisans pour la région Chimay/Couvin" dit le colonel en guise de présentation.

- "Enchantée de faire votre connaissance, ... Monsieur Martial", répond la baronne cherchant visiblement des signes extérieurs d'autorité sur l'uniforme austère de son interlocuteur.

- "Et quel est votre grade dans l'armée?"

- "Mais aucun, Madame, je ne suis pas militaire; j'étais étudiant en médecine à l'Université de Bruxelles avant de devoir m'évanouir dans la nature."

Un civil, mécréant de surcroît; qui sait communiste peut-être? Cette hypothèse glace un instant la conversation. Le major de Posch, en homme du monde, la relance mi-figue mi-raisin:

- "Martial a été très actif dans le sud de notre secteur, baronne."

- "Nous n'avons guère eu de grands mérites, major; nous entretenons des maquis depuis un an en Thiérache et nous avons pu ainsi roder nos équipes pour débiter nos missions de harcèlement dès le débarquement!"⁵

Heureusement une tasse de thé servie dans de la porcelaine de Limoges détend l'atmosphère; Martial la boit, l'auriculaire relevé pour montrer que sa mère lui a inculqué les bonnes manières. Après quoi, de Posch et Martial se plantent devant une carte de l'Entre-Sambre-et-Meuse et délimitent la zone "Hotton": à l'ouest et au sud, la frontière franco-belge; au nord une ligne Monbliart/Rance/Froidchapelle; à l'est, la vallée de la Brouse depuis sa source près de Froidchapelle jusqu'à son confluent avec l'Eau

⁵ Cette rencontre laissa un souvenir vivace dans la mémoire d'autres participants. Toutes les notes envoyées ultérieurement par l'AS portaient comme indicatif: "Le major de Posch à Monsieur Martial!"



Fig. 27. J.R.M. Franckson fils (Butch, Ulyse, Martial), étudiant en médecine. Chef du bureau militaire du Comité de Surveillance, chef du Groupe D.

Blanche à Mariembourg, puis la route Mariembourg/Couvin/Petite Chapelle.

Curieux, pensa Martial en prenant congé de l'hôtesse et de ses invités, il n'a pas réservé de zone pour Max.

- "Alors", demanda Pinoche lorsque Martial repris sa place dans la Plymouth, "tout s'est bien déroulé?"
- "La baronne était charmante, la vaisselle très jolie, les biscuits et le thé excellents."

Deux jours plus tard, Martial rencontre un Max furibond:

- "Tu ne sais pas ce qu'a osé me reprocher l'inventeur du mouchoir?"

Il fallut quelques secondes à Martial pour comprendre le jeu de mot et le fait que Max parlait de de Posch.

- "Non, évidemment!"
- "Vous auriez dû empêcher Martial d'agir; de quoi avons-nous l'air maintenant?"⁶
- "Bah, tu ne voulais tout de même pas que tes supérieurs reconnaissent leur connerie de t'avoir interdit de mobiliser avant le départ des boches!" lui répondit Martial pour le calmer.

Martial comprit alors pourquoi le discipliné Max avait été mis sur une voie de garage: la mesquinerie avait triomphé.

LE BORDEL

Martial a passé la nuit à Chimay et revient au camp le 5 septembre en début de matinée. Passé le garage, il se croit victime d'une hallucination: dans "son" PC, il voit un paquet de civils encaqués, certains assis sur les bat-flanc, la plupart debout; autour du PC, des maquisards, l'air mauvais, le doigt sur la détente, visiblement prêts à tirer, surveillent les civils. Martial expose:

- "Qu'est-ce que c'est que ce bordel?"
- "Des collabos que les gendarmes de Couvin et de Cul-des-Sarts nous ont refilés hier, chef" répond un des gardiens.
- "Quoi les gendarmes! Mais nom de Dieu, nous ne sommes pas leurs geôliers; c'est leur métier de garder au trou la vermine qu'ils ont coffrée! Que voulez-vous que j'en foute!"

A ces imprécations peu dans le style du personnage, des responsables

⁶ Martial garantit l'authenticité des paroles de Max qu'il diffusa rapidement à ses collaborateurs.

accourent du réfectoire réaménagé en PC.

Effectivement, dans la journée du 4, les gendarmes des environs ont amené plusieurs groupes "d'inciviques" -comme on les appelait depuis la libération- que la populace en fureur avait appréhendés, molestés et traînés dans les gendarmeries les plus proches. Ne sachant où incarcérer ces troupeaux hagards, les commandants de gendarmerie s'étaient concertés et avaient décidé de nous les confier; ils considéraient que l'éloignement des inciviques empêcherait leur lynchage par une foule déchaînée et qu'en outre, nous étions la seule force armée connue capable de les garder.

Préoccupation humanitaire ou bâton foireux que l'on passe au voisin, c'était mal pensé. Le camp ne se prêtait en aucune façon au parcage de prisonniers, faiblesse encore aggravée par l'insuffisance d'effectifs présents, plusieurs brigades étant lancées aux troussees des traîneurs ennemis. Le responsable en charge du camp n'avait pas eu le réflexe de refuser ce cadeau empoisonné de nos amis gendarmes; il ne lui restait qu'à entasser cette faune dans la seule tente assez vaste et placer autour une garde vigilante.

La situation était d'autant plus préoccupante qu'un détenu s'était rebellé la veille, avait été difficilement maîtrisé et traîné au réfectoire; il y avait récidivé, avait bousculé un garde pour s'enfuir et avait été abattu. Que plusieurs prisonniers dont de dangereux auxiliaires de la SIPO et de la Feldgendarmerie tentent une évasion en groupe, on aurait pu craindre un carnage de la part de maquisards fatigués et tendus par plusieurs semaines d'actions violentes.

- "Vous verrez", dit Martial à ses adjoints, "nous aurons plus d'emmerdements avec cet énerguemène qui s'est fait descendre qu'avec la trentaine de salauds que nous avons liquidés pendant l'occupation".⁷

L'ancien cantonnement de la garnison de Chimay étant prêt à nous accueillir, tout ce beau monde fut immédiatement embarqué sous bonne escorte dans des camions et emmené à Chimay où il fut cloîtré à l'étage supérieur du bâtiment; il y fut rapidement rejoint par les inciviques happés par la population de Chimay et des environs. Nous profitâmes du transfert des prisonniers pour déménager le groupe, ne laissant au camp qu'une équipe réduite chargée de surveiller le matériel provisoirement abandonné.

Tout était mélangé dans cette centaine de détenus incarcérés sous les combles. Dans son défolement collectif, le peuple en colère avait ratissé large: depuis des collaborateurs et traîtres avérés jusqu'à des femmes ayant

⁷ Paroles prophétiques: 3 ans plus tard, l'auditorat militaire ouvrit une instruction pour homicide; elle se clôtura par un non-lieu.

accepté les hommages de l'occupant en passant par les opportunistes qui avaient trafiqué avec l'ennemi, les barons du marché noir enrichis par la misère générale et enfin... de simples suspects ou même des victimes de vindictes individuelles.

Notre tâche fut d'écarter les victimes de vengeances ou de rancœurs personnelles et de séparer les criminels des délinquants mineurs dont la détention préventive ne s'imposait pas. En deux semaines de tri, avec l'aide des agents de nos districts, nous pûmes relâcher la moitié des internés. Pas toujours pour leur bonheur: certains individus relaxés furent tabassés par des voisins furieux dès qu'ils réintégrèrent leur domicile.

Le bordel ne se limitait pas à ces excès "d'épuration" excusables par la surpression engendrée par quatre années d'occupation. Le désordre était général. Le départ de l'administration allemande ainsi que la fuite ou l'arrestation des fonctionnaires et mandataires publics nommés par l'ennemi avaient créé un vide du pouvoir. De nombreuses demeures d'inciviques avaient été saccagées; à côté des résistants du 3 septembre, on assista à la génération spontanée de bandes armées incontrôlées qui se livraient à des vengeances et à des pillages pour leur propre compte. Dès que nous eûmes rejoint notre casernement de Chimay, les autorités communales fraîchement reconstituées nous supplièrent de désarmer ces irréguliers et de faire cesser les exactions. Elles nous en confièrent le monopole. Nous agîmes avec célérité et même brutalité. Le crédit de l'authentique Résistance était en jeu.

LE RATISSAGE

En dehors des tâches de restauration et de maintien de l'ordre dans lesquelles les autorités légales nous avaient en quelque sorte piégés, nous participâmes comme tous les mouvements de résistance armée mobilisés en Thiérache le 3 septembre 44 au ramassage de quelques centaines de trainards ennemis. Ceux-ci, souvent disséminés en petits groupes, soit se cachaient le jour et voyageaient la nuit sur les chemins ruraux ou le long des lignes ferroviaires, soit empruntaient de jour des pistes forestières en s'orientant à la boussole. Tous tentaient de rejoindre le gros de la Wehrmacht, à l'est, au-delà de la Meuse. Leur capture fut le seul service que cette mobilisation tardive rendit aux Alliés dans notre région.

Pour notre part, nous en saisîmes une septantaine sans devoir en trucidier un seul. Cette absence de violence gratuite peut paraître bizarre de la part de maquisards qui s'étaient imposé une véritable rage destructrice pendant de longues semaines. Elle attestait que notre groupe ne recelait pas beaucoup d'individus congénitalement pervers ou sanguinaires et qu'en outre il n'avait

pas besoin de ce dernier "exploit" pour se valoriser à ses propres yeux. Le désir d'en découdre encore avec l'ennemi ne s'étendait pas à de pauvres bougres guidés vers l'est par une sorte d'automatisme acquis par des années de conditionnement militaire. Nous ne pouvions pas en dire autant de la part de certains groupes tardivement mobilisés qui n'hésitèrent pas à faire des cartons inutiles sur des trainards. Le seul bénéfice qu'ils en tirèrent fut la gloire de compter des morts et des blessés dans leurs propres rangs.

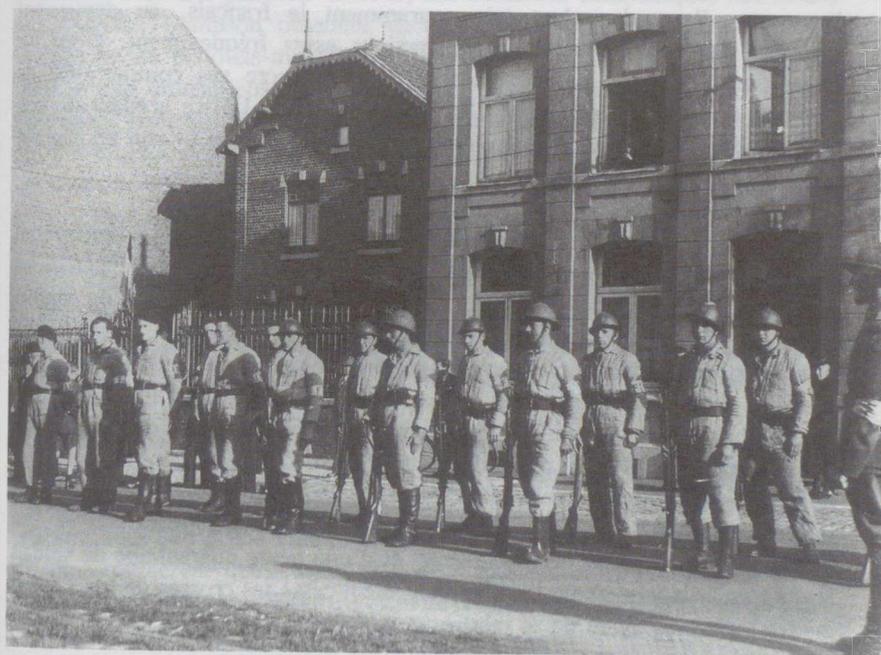


Fig. 28. Prise d'armes à Chimay en septembre 44 à l'occasion du rapatriement du corps de Léon Gendarme (Hubert), brigadier tué en action à Beaulieu le 23 août 44. A l'avant-plan, Sylvain Anglicus (Sylvain) chef de section au Groupe D.

Cette chasse aux papillons vert-de-gris fut largement facilitée par la densité des agents qu'Albert avait recrutés pour le FIN depuis 43 dans le District Chimay. Dès que des Schleus étaient repérés, nous étions alertés. Lorsque nos équipes arrivaient sur place, elles étaient guidées par des agents locaux leur permettant d'attraper le gibier sans coup férir. Certains soldats allemands affichaient un réel état de panique en s'apercevant qu'ils étaient

tombés aux mains de terroristes et non d'Américains; leur peur s'estompait quand ils se rendaient compte que nous ne nous apprêtions point à les exécuter comme eux-mêmes l'avaient fait ou vu faire avec les maquisards capturés. D'autres se montraient immédiatement soulagés d'avoir pu terminer vivants une guerre parfois fort longue pour certains d'entre eux.

En une unique occasion, nous nous servîmes d'un prisonnier pour faciliter une reddition. Un parti ennemi avait été accroché par des FFI entre Trélon et la frontière belge avec pertes des deux côtés; il avait gagné les bois de Bailièvre, puis avait été détecté plus à l'est dans les bois de Robechies. Nous désirions éviter une effusion de sang inutile. Or nous détenions un lieutenant allemand parlant très couramment le français, au demeurant sympathique, avec lequel nous conversions assez fréquemment. Nous lui proposâmes de nous accompagner et de convaincre ses compatriotes de l'inanité de toute résistance. Embarrassé, il déclina l'offre arguant de son honneur d'officier, mais il approuvait notre projet et nous fournit un caporal volontaire.

Parvenus à la limite du bois de Robechies, nos hommes y rencontrent une quinzaine de porteurs de brassards du FI armés d'escopettes hétéroclites rappelant nos débuts de 43. D'où venaient ces cocos là? Heureux du renfort d'une vingtaine de maquisards réputés aguerris et bien équipés, ils proposent d'investir le bois! Nos amis leur rient au nez: ne savent-ils donc pas que dans l'attaque d'un ennemi tapi dans un bois et mal localisé, c'est l'assaillant qui paie d'abord? Les Hottonistes prennent position à la lisière dans un grand déploiement de FM et de mitraillettes puis envoient le caporal à la recherche du parti: on l'entend appeler en allemand. Après un temps assez long, des bruits de coups portés contre des troncs d'arbres sont nettement perçus. Peu après, le caporal, suivi d'un feldwebel et d'une petite quarantaine de soldats sortent du bois à la queue leu leu: ils avaient cassé les crosses de leurs fusils contre les arbres avant de se rendre.

AU REVOIR, LA THIERACHE

Les missions de ratissage et les corvées inhérentes à la vie de caserne ainsi qu'à la garde des prisonniers laissaient beaucoup de temps libre. Nous pûmes accorder à nos ex-maquisards des heures quotidiennes de détente et même instaurer un système de permissions plus longues permettant à chacun de donner enfin des nouvelles aux siens ou à certains de tenter de retrouver leurs familles réfugiées dans la clandestinité.

Les trois grosses semaines qui s'étendirent du 5 au 30 septembre 44 représentèrent une période paradisiaque pour les Hottonistes. Partout il étaient

reçus et choyés en enfants prodiges retrouvés, si pas en héros. Que de gueuletons et de dégustations de vénérables bouteilles durent subir leurs estomacs et leurs foies! Que les baisers des Chimaciennes leur parurent doux après de longues privations de tendresse.

Les contacts avec les troupes américaines étaient également fréquents et joyeux. Nous avions amassé un matériel considérable pendant le ratissage: un canon de 20mm à tir rapide, une quinzaine de mitrailleuses, des armes légères en pagaille, sans compter les munitions. Une véritable brocante aux armes s'organisa entre les GI et nous. Progressivement on vit nos hommes se promener avec des pistolets Colt.45, des carabines automatiques M1 et des mitraillettes Thompson obtenues en échange de pistolets Luger, P38 ou Walther et de pistolets-mitrailleurs Schmeiser. Le plus incroyable troc fut celui d'une mitrailleuse Browning complète avec son trépied et 2000 cartouches contre deux Luger. Comment nos collègues US justifiaient-ils la perte de leurs armes d'ordonnance et obtenaient-ils leur remplacement? C'était un mystère. Mais la foire aux armes ne parut jamais poser problème dans cette riche armée.

Une dizaine de jours après notre implantation dans Chimay, nous reçûmes la visite d'un Valentin en uniforme d'officier britannique cette fois. Il venait enfin aux nouvelles; il fallut de nombreuses heures et d'encore plus nombreuses bouteilles de Picon et de vin pour lui conter notre odyssee depuis juillet 44.

Avant son départ, il convia Martial à se rendre à Bruxelles pour rencontrer Hotton notre mystérieux et invisible BB ("Big Boss"). Martial se présenta dans son grand bureau d'ingénieur-conseil au siège de la Pétrifina, rue du Commerce: quelle montagne de muscles et quelle vivacité d'esprit, mais aussi quelle extraordinaire cordialité et quelle chaleur humaine émanaient de ce chef. Martial fut d'emblée conquis.

La discussion commença dans le bureau et se poursuivit chez Tellier, avenue de Tervueren, bistro favori d'Hotton. Après un vaste échange d'informations sur nos actions d'une part, sur celle des autres groupes du service Hotton d'autre part, la conversation porta sur l'avenir. Le BB était très pessimiste quant à la possibilité d'employer des unités de la Résistance à côté des armées régulières; les Anglais mais surtout les Américains paraissaient plus que réticents; Hotton lui-même ne s'en montrait guère partisan: il pensait que les anciens, même formés en unités séparées, s'intégreraient mal au sein d'un mélange d'autres groupes et de troupes fraîchement levées et qu'ils ne se sentiraient pas à leur place dans un tel milieu.

Martial lui parla des pourparlers en cours entre Richard, libéré depuis juillet 44, les dirigeants du FI et d'autres mouvements de résistance armée pour former des "Troupes de l'Intérieur". Hotton craignait que nous ne soyons

décus des missions qui nous seraient confiées. Enfin, c'était à nous de juger puisque nous estimions n'en avoir pas encore fait assez.

La conversation prit enfin une tournure plus philosophique. Hotton acceptait la thèse de Martial qu'au sein de chaque groupe, la lutte clandestine avait estompé les différences politiques, sociales et philosophiques au profit d'un idéal commun. Il craignait cependant une mésentente future entre dirigeants des grands mouvements qui s'était déjà manifestée sous l'occupation: ambitions personnelles, désir des communistes de mettre la main sur le Front de l'Indépendance et d'en faire un instrument politique; rejet des communistes et de la gauche en général par certains dirigeants de l'AS dont notre service lui-même avait été victime (cf encadré).

Martial revint à Chimay après un crochet par Liège pour y serrer sa mère dans les bras. Quelques jours plus tard, Richard revint à Chimay annoncer la création officielle des Troupes de l'Intérieur placées sous la direction du général Yvan Gérard, prédécesseur du général Pire à la tête de l'AS.

Notre unité devait faire mouvement le 30 septembre et s'incorporer dès le 1er octobre 44 au bataillon de Namur. Le commandement du futur bataillon échoyait au major Hollmann, ancien journaliste venant du FI de Bruxelles; le chef d'état-major n'était autre que notre conseiller militaire, le célèbre Roch (alias Mr Albert, agent de l'Abwehr!); un capitaine issu du MNB et Martial avec le grade de lieutenant faisaient partie de cet état-major. Curieux amalgame où Martial était le seul maquisard combattant ayant conduit des opérations de guerre sous l'occupation.

Les dernières journées chimaciennes passées dans l'allégresse ne furent cependant pas exemptes de nostalgie. Tous ressentaient que "leur rêve de jeunesse large et ambitieux", comme le chantent les étudiants de l'ULB, prenait fin sans qu'ils ne soient fixés sur leur participation active à une guerre non terminée. Disions-nous adieu à la Thiérache comme nous avons dû le dire à l'Ardenne? Non. Nous avons eu l'occasion d'y conduire avec succès notre guerre personnelle contre le nazisme; nous y avons vécu trop de moments éprouvants ainsi qu'une aventure trop exaltante pour nous détacher de cette bonne terre wallonne si accueillante.

Dès la fin de la guerre, nous y entraîâmes les autres groupes du service Hotton et les anciens des réseaux ayant oeuvré avec nous pour commémorer la libération. Notre rassemblement du souvenir devint annuel. Nous nous y recueillons à la mémoire de nos amis tombés dans une lutte commune et nous nous laissons aller à la joie des retrouvailles entre survivants. Chaque année leur cohorte fond et l'amène à pleurer également tous les bons compagnons qui nous quittent au fil du temps.

De la difficulté de rester objectif

En juin 44, le Canard (Jacques Créteur), chef du groupe du Centre, signala à Hotton que l'AS locale lui refusait la livraison des armes et explosifs nécessaires à des sabotages ferroviaires; il avait dû prendre des mesures vicariantes⁸.

Hotton s'en ouvrit à Chevalier (le colonel De Ridder), chef du département du génie à l'AS. Ce dernier ignorait la chose et aiguilla Hotton vers Jean del Marmol, adjoint du général Pire, commandant en chef de l'AS.

Interrogé, del Marmol ne parut pas gêné: "Il est exact que nous avons donné l'ordre de stopper les livraisons: il y a des communistes dans ton groupe du Centre!"

- "Ecoute, Jean", lui répondit Hotton, "pour manier la dynamite je préfère des ouvriers carriers à des bibliothécaires; je me fous qu'il y ait des communistes parmi eux. De toute façon, l'explosif, nous en avons volé dans les carrières; nous avons enlevé des timbres de ravitaillement et l'argent de leur vente nous a permis d'acheter des armes à des membres de l'AS. Alors ou tu cesses ou je préviens Londres que tu sabotes ma mission."

L'incident fut clos.

⁸ Les problèmes sont évoqués dans le rapport d'activité du groupe:

"Activité du groupement "OTON"; secteur du Centre", page 1 (archives Service Hotton et Archives UFAS):

"Il est à remarquer que pour procéder à ces sabotages nous n'avons pas toujours été en possession des moyens nécessaires, malgré les promesses de parachutages qui nous avaient été faites. En conséquence nous nous sommes vus forcés:

- 1° d'acheter
- 2° de détourner du matériel (attaque de patrouilles)
- 3° de troquer
- 4° de mettre nos hommes au service d'autres groupes, WO et PC, pour acquérir certains explosifs indispensables.

Je tiens à faire remarquer que l'AB (Armée de Belgique) avait reçu pour nous par parachutages 15 containers qui ne nous ont jamais été livrés."

Sans vouloir généraliser, signalons que le groupe E (Vielsalm) connut la même aventure sans parler de notre déconvenue de Somme-Leuze!

LA LIBERTE RETROUVEE

LES PREMIERS REVENANTS

Avec la joie d'être libres et l'étonnement de se retrouver vivants après avoir joué à la roulette russe, si longuement pour certains, vint le besoin d'élucider le sort des disparus. Nous ne possédions que des informations parcellaires. Sous l'occupation, nous avons appris que Clephte, Renard, Tarras, Louis, Le Grand et certains de ses agents capturés après le Fort-Chabrol d'Ixelles avaient été fusillés; que Stella avait été déportée après la commutation de sa peine de mort. Peu avant sa propre arrestation, Père Joseph nous avait avertis que Nestor et certains de ses compagnons arrêtés à Seron avaient été transférés à la prison de Saint-Gilles. Une carte de la Croix-Rouge avait informé Mme Bastin que son mari se trouvait en Allemagne dans un camp situé à Sangerhausen. Enfin, quelques jours après la libération, Deffe, frère de Martial, venu le rejoindre à Chimay signala que Pilule s'était évadé du camp de Watten en décembre 43. Mais qu'étaient devenus tous les autres? Pendant les trois derniers mois, nos agents de renseignements et de contre-police n'avaient guère eu le temps de maintenir des contacts avec les familles des disparus. En outre, les liaisons avec les groupes de Bruxelles et de Liège étaient devenues intermittentes.

*
* *
*

Félix nous apporta la première bonne nouvelle: Père Joseph, alias W9 avait été libéré le 2 septembre en gare de la Petite-Isle à Bruxelles Forest en compagnie de ses deux acolytes, membres comme lui du groupe W. Emprisonnés à Saint-Gilles pendant cinq semaines seulement, ils avaient conservé suffisamment d'énergie pour rejoindre Namur dès le lendemain et y combattre les derniers nids de résistance ennemis.

Quelques jours plus tard, les circonstances de cette libération exceptionnelle furent davantage illustrées grâce au témoignage de Marie (Francine Van Roos) délivrée comme Père Joseph du même train. Le 6 septembre, Marie regagnait Rance. Arrêtée le 10 mai avec son mari, responsable du District Beaumont, ils avaient voyagé de prison en prison pour

des raisons qui leur échappaient à tous deux. Détenue d'abord à Charleroi dans une cellule surpeuplée, elle avait été dirigée vers la prison de Mons où elle demeura deux jours dans un complet isolement. Puis le 21 mai, Marie et son époux furent transférés vers la GFP d'Anvers puis vers la vieille prison pourrissante de la rue des Béguines.

C'est là que les interrogatoires commencèrent. Les Allemands avaient mis la main sur deux aviateurs américains dont la forteresse avait été abattue le 31 décembre 43 à 12 km de Rance et qui avaient été recueillis chez les Van Roos avant d'être orientés vers une chaîne d'évasion. Celle-ci avait sauté livrant les pilotes aux Allemands. Des questions habiles avaient convaincu l'un d'eux particulièrement naïf qu'ils avaient été attirés dans un guet-apens par ceux-là mêmes qui les avaient abrités. Marie et Jean furent interrogés séparément. Marie échappa aux tortures physiques mais non à des pressions morales ignobles comme la menace de faire disparaître son bébé et d'arrêter ses parents. Plus tard, au retour de son mari, elle sut qu'il avait été battu pendant trois jours durant jusqu'à l'épuisement presque total par des Waffen SS flamands armés de battes de caoutchouc. Finalement, il avait avoué avoir hébergé deux Américains trouvés dans les bois, affamés et transis, les avoir nourris puis ensuite reconduits dans la forêt avec carte et boussole. Lors d'une confrontation avec Marie, il avait pu lui balbutier cette version.

Au début juillet, elle revit son mari lors de son transfert vers la prison de St Gilles. Leur jugement eut lieu au Palace Hôtel de Bruxelles où l'affairement des militaires dû certainement aux informations de plus en plus alarmantes pour leurs armes était extrême: Caen tombé il y a quelques jours et en Lituanie, Vilnius évacué depuis peu. Ce spectacle réconforta Marie malgré l'angoisse de l'instant.

L'entrée du tribunal en grand apparat dans une salle où il furent poussés lui parut dérisoire; les Allemands n'avaient-ils rien de mieux à faire alors qu'ils étaient en train de perdre la guerre? Le prononcé du jugement condamnait Jean à mort et Marie à quatre ans de travaux forcés. Elle vit son compagnon fléchir imperceptiblement les épaules mais ce léger mouvement ne dura que le temps d'un souffle.

Ramenés à la prison de Saint-Gilles, ils purent encore se revoir lorsqu'un officier leur fit signer des documents de recours en grâce. Après cette ultime mascarade, Marie ne revit plus son époux et les jours reprirent leur cours banal et uniforme dans une cellule surchauffée en compagnie de quatre autres détenues.

La réception d'un colis de linge au mois d'août rompit la monotonie du temps et lui apporta la certitude que les siens connaissaient au moins son lieu de détention.

Les derniers jours du mois d'août furent marqués par une agitation qui s'amplifiait d'heure en heure. Visiblement la panique s'emparait des soldats et des gardiennes tandis que la surveillance se relâchait. Au cours de la nuit du 1er au 2 septembre, l'effervescence fut à son comble: des prisonniers britanniques entonnaient le *Tipperary* tandis que des Français hurlaient des nouvelles d'une aile à l'autre du bâtiment tout en chantant la Marseillaise. Tout le monde croyait à une prochaine délivrance.

Les Allemands, hommes et femmes étaient complètement ivres; la *fraulein* ouvrant la porte pour le service du dernier repas se cramponnait au chambranle. Cette atmosphère et les débordements allemands ne rassuraient guère les prisonniers; nul ne pouvait répondre de ce qui allait se passer dans ces têtes avinées.

Le 2 septembre au matin, toutes les cellules furent ouvertes et, en beuglant, les gardes firent sortir tous les détenus. Des camions bâchés attendaient dans la cour; les prisonniers s'y entassèrent. On les dirigea vers une gare où la Croix-Rouge remit à chacun un petit colis. Ensuite les prisonniers furent poussés vers les fameux wagons "40 hommes - 8 chevaux" où ils se retrouvèrent à plus d'une centaine. Dans son wagon, Marie et ses compagnes avaient à peine assez de place pour permettre à quelques-unes d'entre-elles de s'accroupir à tour de rôle pour se reposer. Elles avaient des difficultés à respirer tant les wagons étaient mal ventilés mais surtout tant la surchauffe des parois était forte après un long stationnement en plein soleil. A chaque extrémité du wagon un *kübel* (seau de toilette) faisait office de *sanitaire*. Marie ne se souvient pas de l'heure à laquelle le convoi s'ébranla mais elle se rappelle les manoeuvres interminables, les haltes, les secousses, la faible allure du train et les hurlements furieux de la soldatesque. Plus tard après la délivrance, elle apprit le courage extraordinaire des cheminots. Sachant l'armée alliée aux portes de Bruxelles, ils avaient tout tenté pour empêcher ce convoi de prisonniers de faire route vers l'Allemagne. Ce fut la pompe qui refusait tout service au moment de ravitailler la locomotive en eau; ce fut la vitesse volontairement réduite du train pour laisser le temps à d'autres de saboter les voies; ce fut aussi le revolver pointé dans le dos du conducteur par un officier avec l'ordre d'accélérer. La coupure des voies obligea finalement le convoi à rentrer en gare de formation de la Petite Isle.

Pendant ce trajet de retour, les prisonniers apercevaient par les lucarnes grillagées des wagons, de nombreux habitants aux fenêtres des maisons en bordure du chemin de fer, qui leur faisaient le signe de la victoire et, se reculant dans l'habitation agitaient des drapeaux. Visiblement ils n'osaient le faire plus ouvertement par crainte de la hargne des soldats dont ils percevaient les gestes furieux; cela sentait un proche dénouement mais les prisonniers n'étaient pas encore libres. Le train stoppa en gare et l'attente anxieuse commença.

Marie et ses compagnes accrochées aux lucarnes virent arriver sur le quai des messieurs en civil venant à la rencontre du commandant de la prison, entouré de ses officiers. Auprès de ceux-ci, des soldats gardaient étroitement deux énormes caisses. Les prisonnières pouvaient suivre les discussions entre civils et militaires sans pour autant en percevoir un mot. Ils apprirent plus tard que les civils, représentant les Croix-Rouges suisse et suédoise avaient été appelés en hâte pour dissuader les Allemands de faire sauter le train. Les explosifs contenus dans les deux caisses étaient destinés à éliminer les prisonniers dont ils prétendaient devoir répondre sur leur vie de leur acheminement vers l'Allemagne. Les délégués de la Croix-Rouge leur ayant fait remarquer qu'un tel acte condamnerait à mort tous leurs propres blessés, demeurés à l'arrière, leur conseillèrent de manière convaincante de prendre un dernier train vide stationnant en gare et de s'enfuir avant d'être eux-mêmes faits prisonniers. L'argument fut décisif.

Dès le départ des gardes-chiourme, les derniers soldats allemands ouvrirent les portes des wagons et les prisonniers se jetèrent dehors, enfin libres mais hébétés, un peu perdus tant les dernières heures avaient été intenses. Marie sur le quai interrogeait fiévreusement les prisonniers qui déferlaient. N'avait-on pas vu son mari? Quelqu'un pouvait-il lui donner un renseignement? Elle-même ignorait à cet instant qu'il était déjà parti trois semaines plus tôt et nul ne put lui fournir une information. Dans le flot humain, elle retrouva ses compagnes de cellule. L'une d'elles, bruxelloise, l'emmena chez des amis, rue aux Laines. L'accueil y fut délirant. C'est dans cette maison qu'elle fut réconfortée et vécut l'inoubliable libération de Bruxelles.

Marie conserve en sa mémoire quelques images et quelques sons qui ont illustré cette fabuleuse journée. Elle entend encore le bruit d'une mitrailleuse crachant une rafale de temps à autre depuis un dernier nid d'Allemands; elle revoit deux résistants, armés de mitraillettes, progresser de porte en porte pour les localiser. Elle se souvient de sa première nuit dans un bon lit et du profond sommeil où elle sombra. Elle se remémore les jours suivants, les premières colonnes de prisonniers allemands, mains sur la nuque, descendant la rue, encadrés par des soldats anglais. Elle n'oubliera pas les explosions de joie, les larmes du bonheur retrouvé de ces milliers de gens entraînés dans des sarabandes effrénées. Elle n'oubliera pas sa propre anxiété au milieu de ces heures inoubliables, en l'absence de toute nouvelle de Jean et dans l'impatience de retrouver son bébé et sa famille.

Le 6 septembre, elle fut reconduite en voiture par un responsable de la résistance. Quel souvenir! Revoir sa famille, embrasser les siens et reprendre son fils âgé de onze mois dans ses bras, le reconnaissant à peine. La remembrance de ces moments est intacte et le demeurera tant ils ont été intenses et marquent la vie de traces indélébiles.

* * *

Le 7 septembre vers 18 h, Francine (Irène Benoît) sortait de la prison St Léonard à Liège échappant ainsi à la déportation vers l'Allemagne. Arrêtée le 13 mai en soirée, elle avait été accusée de connaître des "personnes recherchées pour activités subversives". Au cours des interrogatoires qui avaient suivi son incarcération à la prison de Namur elle avait été notamment confrontée avec Spada; elle était la dernière à l'avoir vu vivant. Les interrogateurs n'avaient pas eu raison de la ténacité de Francine. Elle résistait au bombardement des questions en leur opposant une fermeté et une logique faussement naïve difficiles à contrer. Les sbires n'avaient pas insisté lui démontrant que le temps jouerait en leur faveur pour la faire parler. C'était là leur erreur : ils n'avaient plus le temps!

Dès lors, Francine subit comme d'autres les journées monotones souvent troublées par les cris et les hurlements d'hommes torturés et le sentiment insupportable d'impuissance. Elle vécut dans la hantise d'une capture d'autres membres du réseau et dans la méfiance vis-à-vis de codétenues suspectées d'être des "moutons". Son sort fut cependant tempéré par sa rencontre avec l'abbé Maistriaux, aumônier de la prison à qui elle put révéler, à destination du réseau, le contenu intégral de ses interrogatoires. Elle fut aussi réconfortée par la réception de colis de vivres et la possibilité à plusieurs reprises au cours de la promenade d'apercevoir les siens à la fenêtre d'étage d'une maison donnant sur la cour de la prison.

Le 6 juin, l'annonce du débarquement communiquée par des gardiens belges et instantanément diffusée de cellule en cellule par le "téléphone arabe" créa un état d'exaltation collective qui retomba les jours suivants faute de nouvelles fraîches. L'espoir demeurait vif mais l'anxiété croissait. La nervosité grandissante des gardiens laissait craindre le pire.

Des départs plus fréquents vers l'Allemagne s'organisaient. Toutes les détenues craignaient à juste titre de faire partie de ces sinistres convois, connaissant les conditions du voyage et celles pires encore des camps de destination. Francine et ses compagnes en avaient appris les détails par les prisonnières de la cellule voisine qui comptaient parmi elles une jeune tchèque évadée en compagnie d'un prisonnier de guerre français. Reprise, elle avait préféré se jeter du deuxième étage dans la cage d'escalier de la prison plutôt que de revivre l'enfer qu'elle avait déjà connu.

Ce fut d'ailleurs la première information sérieuse sur ces fameux camps que Francine put recueillir.

Le mois d'août lui fit craindre le pire à plusieurs reprises et

notamment la nuit du 17 au 18 où après avoir vidé les cellules les gardiens organisèrent un grand départ. Francine échappa encore à celui-là.

Le 28 août, les alliés bombardèrent à nouveau la gare de Namur. Ce jour là, l'espoir pour les dernières détenues de sortir libres grandit d'heure en heure jusqu'en fin d'après-midi, moment où les gardes firent sortir les derniers prisonniers, une centaine d'hommes et femmes, qu'ils encadrèrent de près jusqu'à la gare de formation de Namur. Tous y embarquèrent dans un train de voyageurs ce qui parut singulier tant les prisonniers avaient entendu parler de wagons à bestiaux.

Commença alors un périple chaotique qui aboutit d'abord au Quartier Léopold à Bruxelles où le train stationna jusqu'à 17 h le lendemain. Les escorteurs avaient fait main basse sur les biscuits et les boissons chaudes que la Croix-Rouge tentait de faire parvenir aux détenus. Le convoi repartit vers la gare du Nord où cette fois les bénévoles de la Croix-Rouge parvinrent à passer de la nourriture et de quoi boire aux prisonniers. A la nuit tombée, le train prit à nouveau le départ et après une longue immobilisation en pleine campagne poursuivit sa route et entra vers 6h du matin aux Guillemins à Liège.

Francine et ses compagnes retinrent leur souffle: si le convoi repartait, tout espoir était perdu. Puis brusquement des "Heraus" sonores les firent descendre. Dans le matin naissant et un peu frais, le cortège se forma dûment encadré par les anges gardiens; il traversa la ville à peine éveillée sous le regard de quelques passants matinaux qui se taisaient au passage et rejoignit la prison St Léonard.

La nourriture était meilleure et compensait partiellement la saleté des cellules. Trois jours se sont passés dans l'attente puis le scénario du départ a repris avec la préparation du maigre bagage. Le 3 septembre les "gretchens" commises à la surveillance ont été remplacées par des soldats hargneux qui ont imposé le silence. La nuit et les jours suivants un bruit sourd et continu a meublé les heures: le charroi de l'armée allemande battant en retraite s'écoulait sur les quais de la Meuse, proches de la prison.

Le 7 septembre, mal réveillés, les détenus se sont rendus compte d'un climat étrange; les vrombissements étouffés des jours précédents et les sons habituels qui leur parvenaient de la ville avaient cessé. Une chape semblait s'être abattue sur toutes choses.

Puis brusquement vers 18 h, alors que les événements paraissaient en suspens, un grand branle-bas a agité la prison avec des claquements de bottes et de portes. La cellule de Francine s'est brutalement ouverte sur un "alles frei, heraus, aufwiedersehen". Sans précipitation et pleines de méfiance, Francine et ses compagnes ont traversé le grand hall avec au bout une sortie

qui leur a paru un court instant inaccessible tant elles n'y croyaient pas encore. Puis ce fut la place St Léonard et un café accueillant où on leur conseilla de ne pas traverser la Meuse en raison de combats sporadiques.

L'une d'elles proposa alors aux autres de les héberger au moins cette nuit là mais pour rejoindre son domicile il fallait traverser la ville ce qui n'était pas sans risque. Tout était fermé, aucun passant ne semblait se hasarder dans les rues. Parvenu à la place St Lambert, le petit groupe éprouva une dernière peur en se glissant devant de noires sections de panzer SS qui fixaient du haut de leurs tourelles ces femmes aventurées dans une ville déserte. Puis ce fut le refuge de murs accueillants et la certitude cette fois de la délivrance.



Fig. 29. Photographie de famille prise à Namur après la libération de Francine par les Américains le 8 septembre 44.

De gauche à droite : assis Renaud Franckson (Deffe); Irène Benoit épouse Mazy (Francine), courrier arrêtée le 13 mai 44; Roch ou Monsieur Albert, agent de l'Abwehr, non démasqué à l'époque et cause de l'arrestation de Francine.

Debout : Norbert Coulange (Hohneck); Marcel Franckson (Martial) qui échappa 5 fois aux pièges tendus par M. Albert; Robert Ciparisse (Félix).

Les jours suivants, Francine se consacra à la quête des amis avec des retrouvailles émouvantes et des embrassades éperdues. Ayant rencontré fortuitement un ancien collaborateur de son mari qui disposait d'une voiture, elle put rallier Namur, revoir son fils et ses parents, goûter enfin la joie d'être libre au milieu des siens avec l'espoir conforté de retrouver bientôt son mari officier, prisonnier dans le pays maudit.

*

*

*

Enfin, les retours à Beauwelz de Maria Keufgen, l'épouse d'Arnold "el Voleur" et à Saint-Rémy de l'épouse de Florent Simon, libérées l'une de la prison de Mons l'autre de Saint-Gilles à Bruxelles par l'arrivée foudroyante des Alliés portaient à 7 le nombre de ceux qui avaient frôlé un sort funeste. Les doutes les plus angoissants planaient sur les autres; en effet, les corps de nos deux agents parachutés, Ernestine et Thérèse avaient été retrouvés à la citadelle de Liège; les Allemands les y avaient fusillés sans jugement 48 h avant d'abandonner la ville. L'absence d'autres trouvailles macabres nous permettait de supputer que nos 31 autres compagnons capturés avaient été jetés dans les nombreux convois que les nazis avaient dirigés sur l'Allemagne avant leur départ.

La libération rapide de la France et de la Belgique ne devait pas nous donner de faux espoirs sur une issue rapide de la guerre. La bataille d'Arnhem (17 septembre) et l'échec des Américains devant Metz démontraient la capacité de l'ennemi à repousser encore d'autres assauts alliés.

Quelle serait dès lors l'attitude des nazis à l'égard des prisonniers? Auraient-ils les possibilités de reprendre les instructions judiciaires, de condamner et d'exécuter les détenus en Allemagne ou les laisseraient-ils croupir dans leurs camps de concentration faute d'avoir pu emmener leurs dossiers?

*

*

*

LES TROUPES DE L'INTERIEUR

Le 1er octobre 44, une fraction importante du Groupe D était officiellement rattachée au bataillon des Troupes de l'Intérieur (TI) cantonné dans la vétuste caserne de la rue de Fer à Namur. Il y cotoyèrent des membres de l'Armée Belge des Partisans, du Mouvement National Belge, de "l'Armée de la Libération" et même des "Milices Patriotiques" du FI, sorte de recrues tardivement levées par ce dernier mouvement pour les combats de la libération.

Les anciens maquisards furent rapidement déçus. Alors qu'ils aspiraient à poursuivre la lutte en tant qu'unité combattante, ils se voyaient confiner dans des besognes secondaires dont les occupants chargeaient leurs minables auxiliaires de la "Garde Wallonne"! En outre, ils se rendaient compte que leur expérience des combats était très supérieure à celle de beaucoup d'autres membres des TI; ce sentiment ne favorisait guère un esprit de corps dans le nouveau bataillon.

D'un autre côté, tant le gouvernement belge que le commandement allié craignaient les mouvements de résistance armée dont certains leur paraissaient politiquement suspects. Alors que les armées de l'Ouest et de l'Est s'apprêtaient à déferler sur l'Allemagne avec une résolution identique, Anglo-Américains d'un côté et Soviétiques de l'autre commençaient à se méfier de leur allié. Staline avait donné l'exemple dès août 44: arrêtant ses armées devant Varsovie, il avait laissé les Allemands écraser l'insurrection nationale polonaise du général Bor Komorowski. De Gaulle avait suivi en décidant rapidement la dissolution des FFI dont la fraction communiste constituait à ses yeux une force susceptible de lui ravir le pouvoir.

La double prédiction d'Hotton se vérifiait donc.

Aucune autre solution en dehors d'une dispersion prématurée du groupe ne nous était offerte. Les autres formations dites de résistance étaient d'ailleurs invitées à remettre leurs armes au plus tard le 15 novembre 44. Compte tenu de nos propres aspirations à poursuivre le combat et de ce contexte politico-militaire, nous ne pouvions dès lors prendre d'autre voie que cette incorporation dans les Troupes de l'Intérieur. Nous aurions toujours le loisir, le moment venu, de nous disjoindre de ce nouveau corps en nous démobilisant nous-mêmes, si les missions à accomplir nous paraissaient peu compatibles avec les objectifs recherchés.

Pour beaucoup de nos compagnons, il semblait clair que rien de concret et de positif ne puisse être envisagé au sein des TI. Nombre d'entre

eux songèrent à préserver leurs chances de poursuivre des études ou de reprendre leurs occupations antérieures sans vouloir toutefois remettre en cause leur engagement initial. De plus, le fait d'avoir servi dans les rangs d'un groupe de résistance et d'avoir été d'authentiques maquisards ne les dispensait pas de la corvée d'un service militaire. Sept compagnons s'engagèrent dès janvier 45 dans la brigade Piron. Parmi eux, Constant, Mickey et Athos purent demeurer ensemble au sein d'une même compagnie et connurent au moins la satisfaction d'être mis en ligne en Zélande puis de faire partie des troupes d'occupation après la capitulation de l'Allemagne. Ils furent mis en congé en octobre 45. D'autres effectuèrent dans le même temps leur service militaire dans de nouvelles unités de l'armée belge progressivement reconstituée.

*
* *

Le groupe de l'Armée Belge des Partisans dirigé par notre vieil ami Odon (François Warny) avait également été rattaché aux Troupes de l'Intérieur. Martial, membre de l'Etat-major des TI à Namur lui fit visite fin novembre 44 à son cantonnement près d'Hotton/Melreux. Odon, comme nous, était affecté à des tâches secondaires notamment aux gardes de ponts et de dépôts militaires. Martial et lui ne s'étaient plus rencontrés depuis septembre 43; leurs retrouvailles n'en furent que plus chaleureuses et fraternelles.

Passant en revue les problèmes des TI, Odon lui fit part de vives préoccupations. Au cours de patrouilles dans les bois au sud-est d'Hotton, ses hommes avaient découvert un dépôt allemand récent d'armes et d'explosifs. Outre cela, des avions volant lentement à basse altitude avaient survolé de nuit des régions voisines au cours des semaines précédentes. Tout se passait comme si les Allemands préparaient quelque chose. Il avait signalé ces faits à l'officier américain du secteur, mais celui-ci n'y avait pas accordé d'importance.

Repasant par Bruxelles, Martial avait rapporté ces informations à Hotton et au major Bodington de la mission SOE à Bruxelles¹. Ses interlocuteurs n'en furent pas autrement étonnés; les renseignements fournis par divers groupes de résistance et par des agents du SOE avaient signalé effectivement des parachutages d'hommes et de matériel en Ardenne. Des patrouilleurs avaient retrouvé plusieurs "cages à poules" (en argot militaire) sorte de grandes cages munies de ressorts dans lesquelles les Allemands larguaient des agents qu'ils n'avaient pas eu le temps d'entraîner au saut en parachute. Que cherchait l'ennemi: gêner une prochaine offensive au-delà de

¹ Mission dite du "Special Forces" à ce moment où l'on ne citait jamais le sigle SOE.

la frontière? A moins qu'il ne mijotât autre chose. Le SOE avait averti le QG allié, mais les Américains n'avaient pas semblé prendre la menace au sérieux.

L'annonce de l'offensive allemande du 16 décembre 44 n'étonna donc pas les TI. Sans mésestimer les conséquences d'une opération ennemie d'envergure, peut-être cette attaque donnerait-elle un peu de sel au train-train peu exaltant de leurs missions.

Il fallut renforcer la garde des ponts et des endroits stratégiques parfois même relayer des soldats noirs terrorisés pendant leur faction nocturne, à l'idée d'être poignardés par des parachutistes ennemis. A partir du 21 décembre, au moment où la menace allemande s'était étendue à toute l'Ardenne, les TI furent sollicités par les autorités civiles belges pour escorter des transports de fonds que l'on repliait au nord de la Meuse. C'est au cours de ces missions que nous comprîmes la façon dont l'ennemi progressait: de petits groupes de blindés à première vue sans liaison apparente entre eux surgissaient à des endroits inattendus canonnant et mitraillant les convois sur les routes.

Une de nos équipes avait dû se rendre à Marche pour convoyer le déplacement de fonds bancaires. La route directe où l'ennemi aurait pu surgir leur ayant été déconseillée, nos hommes avaient emprunté une autre voie plus à l'ouest. Non loin de Buissonville, ils avaient aperçu des fantassins américains, fusil à la main, planqués contre des maisons et fixant l'est. Aussitôt descendus de voiture, ils s'étaient approchés des GI qui scrutaient une colonne blindée allemande pointant dans leur direction. Par bonheur, à deux ou trois cents mètres de leur point d'observation, les chars avaient obliqué à un carrefour vers la droite. Ces fantassins faiblement armés contre des panzers n'avaient eu d'autre solution que de prévenir l'échelon supérieur.

Sur la voie du retour, l'équipe avait emprunté une route qui bien plus à l'est leur avait paru libre d'ennemis. Au carrefour de Pessoux, ils découvrirent les carcasses encore fumantes de deux transports. Les Allemands avaient occupé les lieux dans l'heure précédente, y avaient détruit ces deux véhicules puis avaient rebroussé chemin vers l'est. Ces péripéties éclairaient la tactique suivie par les Allemands.

Le 24 décembre, l'ADSEC² avait demandé aux TI de leur fournir un important contingent d'hommes armés pour le lendemain, jour de Noël. Ceci avait paru un signe de dramatisation de la situation bien que dans la cour de la caserne de la rue de Fer que nous partagions avec une unité américaine, les GI très décontractés jouaient au "hand-ball". Cependant dans la soirée les informations alarmantes s'étaient multipliées: des colonnes blindées

² "Advanced Section": section avancée du QG d'une armée américaine.

canadiennes occupaient la descente de Gembloux à Namur ; une de nos patrouilles épaulant deux MP américains avait intercepté nuitamment une jeep occupée par trois Schleus déguisés en GI. Une soixantaine d'hommes furent donc rassemblés, tant membres de notre groupe qu'agents des milices patriotiques du FI incorporés ensemble au sein des TI de Namur. Cette troupe était bien pourvue en FM et en mitrailleuses.

Leur mission consistait à couvrir les voies d'accès permettant au départ de la Meuse d'atteindre les crêtes entre Onhaye et Sommières. L'ADSEC craignait en effet une infiltration de commandos ennemis qui auraient tenté de traverser la Meuse sur des canots pneumatiques. Arrivés sur place, nos hommes comprirent pourquoi leur intervention avait été requise. En effet sur les hauteurs depuis Onhaye jusqu'à Sommières, des batteries de 155 mm tiraient sans arrêt par-dessus la vallée en direction est vers Celles, mais en contrebas, le long du fleuve aucune troupe alliée n'avait été déployée pour en interdire l'accès. C'est là que nous sommes intervenus en installant des équipes à tous les carrefours et en patrouillant en voiture au bord de la Meuse, assourdis par les canons tirant leurs salves derrière et au-dessus de nous.

Nous ignorions à ce moment que les panzers avaient atteint Celles et que leurs éclaireurs avaient poussé jusqu'à Foix-Notre-Dame. Tandis que les canons se déchaînaient, nous apercevions l'intense carrousel de la chasse américaine de Florennes en pleine action. Tandis qu'une escadrille fondait sur des cibles à quelques km à l'est de la Meuse, une autre tournait en l'air dans l'attente de piquer à son tour. Lorsque les premiers avaient terminé leur attaque et retournaient se réapprovisionner sur leur base, un troisième groupe d'avions décollait, volait en cercles quelques instants avant de plonger vers les objectifs. Cette fantasia infernale dura jusqu'à la tombée de la nuit.

Plus tard, dans la soirée les batteries de 155 mm quittèrent leurs positions. Un officier nous informa que l'avancée ennemie avait été repoussée et que nous pouvions regagner notre cantonnement. Ce fut le seul fait d'armes -si l'on peut dire- accompli par le bataillon des TI jusqu'à sa démobilisation en février 45. Dès que nous eûmes réintégré notre casernement à Namur, les informations affluèrent : au cours de cette offensive, les Allemands avaient encore montré leur barbarie par des massacres de civils notamment à Bande. Sans doute cette tuerie n'égalait-elle pas la sauvagerie des SS à Oradour en France, mais ces épisodes sanglants ne laissaient qu'augurer sombrement quant au sort de nos prisonniers.

LES BAGNARDS

Avril 45 fut celui de la libération des premiers camps de concentration par les Anglo-Américains à l'ouest et par les Russes à l'est. Le monde civilisé, horrifié, fut alors confronté avec le choc d'images insoutenables montrant des tas de cadavres décharnés et des moribonds squelettiques que seule l'avance rapide des alliés avait épargnés.

Nous commençâmes alors à soupçonner ce qu'aurait été réellement la domination de la race dite aryenne, impliquant le génocide non seulement des populations considérées comme inférieures mais également de tous ceux qui osaient s'opposer à la doctrine nazie : camps d'extermination pour les premiers, massacres en masse ou camps de concentration pour les seconds voués à une mort lente provoquée par la famine, l'épuisement physique et l'annihilation de toute velléité de pensée.

Dès que les premières informations sur ces horreurs innommables commencèrent à se répandre, Martial et Pilule associés à Christiane Liénart, déléguée de la Croix-Rouge, s'employèrent à parcourir les centres d'accueil ou les gares à l'annonce de trains de rapatriement. Ce qu'ils virent et entendirent dépassa ce qu'ils pouvaient imaginer. Tous deux tentaient d'obtenir des renseignements sur les déportés du groupe et notamment sur leur propre père. Le père de Pilule, Maître Patelin au FI de Bruxelles avait en effet été arrêté le 1er avril 44. Il fallut attendre le milieu de mai pour accueillir les premiers revenants et c'est par eux que Martial et Pilule apprirent la mort de leur père respectif.

Ils poursuivirent ensemble une quête minutieuse afin de reconstituer les parcours infernaux qui avaient mené les uns et les autres principalement à Ellrich, Dora, Harzungen pour les hommes, Ravensbrück et Mauthausen pour les femmes et mesurer ainsi la vie inhumaine de milliers de forçats. Les amis retrouvés leur contèrent les morts innombrables, les fours crématoires fonctionnant à plein régime et incapables d'absorber cette procession sans fin mais aussi l'indifférence qui gagnait insidieusement leur conscience tant l'inimaginable se réalisait sous leurs yeux.

Il fallut cependant user d'une infinie patience pour que nos compagnons se confient totalement. Il semblait qu'ils fussent retenus par une sorte de discrétion, par la crainte peut-être que leurs interlocuteurs n'ajoutent foi à leurs récits tant ceux-ci recélaient d'indicible et d'épouvante, mais aussi par un sentiment de pudeur mêlée d'étonnement d'avoir été exhumés du cloaque.

Les revenants parlèrent encore des détenus confinés pendant plusieurs mois dans les tunnels des usines souterraines fabriquant les V1 et V2 dont quelques courageux parvenaient à saboter des organes essentiels. Ils dirent aussi les pendaisons auxquelles tous les prisonniers devaient assister dans les aubes glacées au rythme hallucinant d'une exécution tous les deux jours confessant au passage que l'insensibilité envahissait peu à peu l'esprit jusqu'à le fermer à toute émotion.

C'était là, plus encore que l'extermination physique, le vrai crime contre l'humanité. Nos compagnons retrouvés témoignèrent de cette déshumanisation à laquelle le système concentrationnaire conduisait l'ensemble des détenus alors que ceux-ci tentaient par tous les moyens de survivre malgré les contraintes d'un travail forcené et la précarité de la nourriture. Dans les blocs de chambrées, des êtres retournés plus tôt que d'autres à l'état primitif et bestial s'entretenaient avec cruauté pour s'approprier de maigres rations. Non loin dans le "Revier" (infirmerie) des infirmiers privilégiés gardaient le corps des morts le temps de profiter de leur provende ou détournaient celle d'autres prisonniers malades et trop faibles pour réagir.

L'avance des armées tant à l'est qu'à l'ouest ne fit qu'empirer une situation déjà épouvantable. Des camps se vidèrent pour en remplir d'autres plus éloignés des fronts. Pendant 4 à 5 semaines du début avril au début mai 45 les bagnards affaiblis furent transportés pendant de longs jours, enfermés jusqu'à 150 par wagon et sans nourriture, cohabitant avec les morts qui se putréfiaient, puis obligés de marcher sans trêve sous la menace constante de SS enrégés pour terminer dans le creusement de fossés antichars.

Le calvaire enfin se termina; de rares hommes étaient restés conscients jusqu'au bout de leur peine. Ce sont ceux-là qui sont venus après leur délivrance rendre compte des ignominies où les avaient jetés leurs bourreaux. Ils ont aussi affirmé que des compagnons avaient gardé jusqu'à leur souffle ultime une dignité exemplaire.

Les témoignages ont afflué ensuite confirmant parmi quelques-uns l'exemple d'Oncle Nestor. Celui que beaucoup durant la lutte avaient considéré comme un père et qui inspirait un respect spontané par ses attitudes et son propos, n'avait pas résisté physiquement. Les tortures infligées à Breendonck avaient évidemment entamé les défenses d'un corps pourtant robuste mais les épreuves successives en avaient eu raison. Son esprit avait gardé toute sa fraîcheur et une lucidité extrême l'avait accompagné jusqu'à l'adieu au dernier ami qu'il s'était fait en ces lieux sinistres. Ce compagnon lui-même fort affecté ne put s'exprimer immédiatement après son retour. Plusieurs mois plus tard, ayant retrouvé quelques forces, il adressa à Mme Franckson une lettre qui illustre de manière édifiante la force d'âme de celui que nous regrettons tous.

LA FIN D'ONCLE NESTOR

Copie de la lettre adressée à Mme Franckson le 12 janvier 1946 par l'avocat parisien Jacques Pigé, codétenu de Buchenwald, qui fut le dernier ami et confident d'Oncle Nestor.

Madame,

Je ne sais si vous avez eu des nouvelles officielles des Déportés de votre région, ou si quelque camarade plus diligent et moins malade que moi vous a donné des renseignements sur le douloureux calvaire que nous avons enduré à Büchenwald avec votre mari.

Maintenant que je suis redevenu un homme normal, j'ai honte de ne pas avoir accompli plus tôt cette pieuse démarche auprès de vous, et d'avoir tardé à vous dire combien je l'aimais, et comme nous nous aimions l'un l'autre, malgré notre grande différence d'âge. Nous étions deux Français, un jeune pharmacien qui vous a peut-être écrit déjà, et moi-même, à prendre un grand plaisir à sa conversation et à nous délecter de la finesse de son esprit. Que de fois, seuls tous deux la nuit, pendant que dormaient nos camarades exténués, nous avons fait des projets pour après notre libération. Nous construisions ensemble une nouvelle Belgique et une nouvelle France, nous établissions les bases d'une société meilleure et plus heureuse. Hélas! Nos beaux projets, les siens surtout, ne se réaliseront pas avec son aide, car sa belle âme, dégoûtée d'habiter un corps si misérable dans un milieu si hostile, s'est évadée un jour de janvier 1945, le 9, si ma mémoire et mon amitié sont fidèles.

Nous étions partis ensemble de Büchenwald le 16 septembre 1944 dans un "transport" qui nous conduisit à Annen-Witten, dans la Ruhr. Il put, grâce à son âge, et surtout parce que déjà l'oedème de la faim l'avait marqué de façon irrémédiable, ne pas aller au travail, et obtint assez facilement des "schönung" ou permission de rester au camp. Le 8 septembre au matin, votre cher mari a repris le train avec moi pour Büchenwald où nous sommes arrivés le lendemain soir. Nous avons été affectés au block 17 où nous sommes restés jusqu'au 2 janvier 1945, date à laquelle on nous admit au block 31, block des Français. Monsieur Franckson était si heureux d'être parmi nous! Loin des Russes et des Polonais, des Espagnols, des Italiens aussi, qui, en plus des

tourments des S.S. nous infligeaient à Annen et au block 17, des tortures morales supplémentaires.

Le ciel n'a pas permis que nous restions plus longtemps les bons amis que nous étions; mais soyez persuadée, Madame, que je reporte sur vous et sur vos fils l'affection que j'avais pour votre mari. Je vous connais à travers nos longues conversations exactement comme si j'avais eu l'honneur et le plaisir de vous fréquenter depuis des années. Je connais votre vie de famille, ce paradis sur terre. Je connais ses habitudes et les vôtres; ses petites manies, son tabac préféré. Je m'en souviens. Et le souvenir de cet honnête homme (selon l'expression qu'il aimait employer pour me montrer qu'il connaissait parfaitement notre littérature française) ne me quittera jamais.

Nous avons projeté de fonder une association franco-belge, de profiter de cela pour nous revoir à Paris et à Bruxelles... Il me faisait part de ses idées pédagogiques; et cela me plaisait à moi jeune papa de trois enfants dont l'aîné a maintenant neuf ans.

Mais je bavarde trop, et j'ai honte de raviver votre douleur, si longtemps après la disparition de mon bon ami.

Je voudrais simplement vous dire, en terminant cette lettre, que vous pouvez et que vous devez vous-même et vos fils, être fiers d'avoir eu un tel mari et un tel père, qui a su, dans les moments les plus pénibles, alors que beaucoup de ses compatriotes et des miens s'abandonnaient au désespoir, rester digne. J'étais un de ses rares intimes, peut-être le seul, et moi-même j'en suis très fier.

Ne croyez pas m'importuner en m'écrivant pour me poser des questions qui vous paraîtraient capitales à résoudre. Mon amitié vous répondra. Je vous demande, chère Madame, d'accepter mes hommages respectueux, et de transmettre à vos fils l'amitié attristée du dernier compagnon de leur père, qui vous adorait tous de toutes ses pauvres forces.

J. Pigé.

UN GEANT INDOMPTABLE

Le 10 juillet 43, une trentaine de sbires de la GFP cernaient à La Hulpe la maison forestière du garde De Man chez qui Grand Marcel avait trouvé refuge. Sommé de se rendre sous peine de voir la fille de son hôte exécutée sous ses yeux, notre ami avait jeté son GP par la fenêtre et s'était livré. A peine sorti de la maison, mains en l'air, les Allemands se ruèrent sur

lui et le cognèrent avec rage; ils tenaient enfin le terroriste qui leur avait déjà échappé 3 fois en abattant à chaque occasion un ou plusieurs des leurs: place Ste Croix à Ixelles, le 4 mai, à Ohain le mois suivant et enfin lors du siège de la rue Van Volsem, le 30 juin. Deux gardes flamands des Eaux-et-Forêts qui avait participé au repérage du Grand Marcel, étaient présents à sa capture; l'un d'eux, un certain Van Leuven, voulant sans doute montrer son zèle à ses nouveaux maîtres, se joignit au tabassage et assomma notre ami d'un coup de crosse. Le captif inconscient fut traîné dans une des voitures et emmené directement au fort de Breendonck, où l'ennemi isolait notamment les terroristes considérés particulièrement dangereux.

Nous fûmes informés de son arrestation et du lieu de son incarcération peu après; puis la forteresse se referma sur lui sans plus qu'aucune nouvelle ne filtrât. Après la libération, nous apprîmes qu'il avait été fusillé à Breendonck ainsi que d'autres membres de son unité; mais sur les conditions de sa détention: rien.

En mai 45, Rita son épouse, arrêtée le 4 mai 43 lors de l'attentat manqué contre Léon Degrelle, revint de son long périple qui de la prison secrète de l'Abwehr, dissimulée dans une des casernes d'Etterbeek puis des prisons de Düren, de Saint-Gilles, de Gross-Strelitz et de Kreuzburg l'avait conduite dans les camps de concentration de Ravensbrück, enfin de Mauthausen. Elle ignorait le sort de son mari, ses geôliers lui ayant donné des informations contradictoires. En juillet 43, au cours d'un de ses nombreux interrogatoires à Etterbeek, des policiers ennemis tout joyeux avaient fait irruption dans le bureau en interpellant son enquêteur. Celui-ci s'était alors adressé à Rita lui disant: "Cette fois on l'a, votre mari!" Etait-ce une mise en scène pour la déstabiliser? Cependant le tumulte de l'intrusion lui sembla de mauvaise augure. Au cours des interrogatoires suivants, il ne fut plus jamais question de Marcel.

Après le retour de Rita, le martyr de Grand Marcel à Breendonck - l'un des plus horribles que cet antre de sadiques ait engendré - put être reconstitué grâce à un document olographe de Marcel et à des témoignages de codétenus rescapés des bagnes nazis: le Dr Royer, auquel les geôliers confiaient le "soin" des autres prisonniers et Jean Nysthoven, son voisin de cellule.

Le Dr Royer fut mis en contact avec Grand Marcel fin septembre 43: son patient était couvert de plaies purulentes, certaines transformées en ulcérations térébrantes, toutes séquelles de coups. Lorsqu'il fut quelque peu rétabli, le Dr Royer lui remit une bande de pansement en papier ainsi qu'un crayon. Du 4 octobre au 4 décembre 43, malgré une surveillance constante, Grand Marcel y transcrivit les épisodes de sa détention ainsi que ses pensées intimes. Lorsque le rouleau fut écrit de bout en bout, il le remit roulé dans son enveloppe originale, y inscrivit le nom du destinataire (Rita), l'adresse où